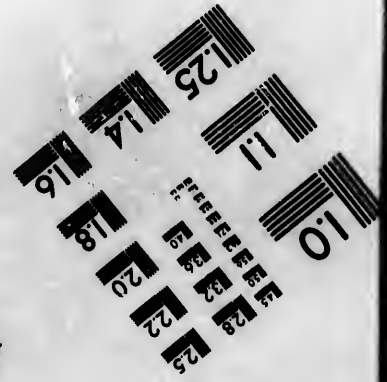
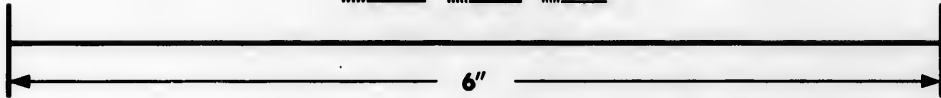
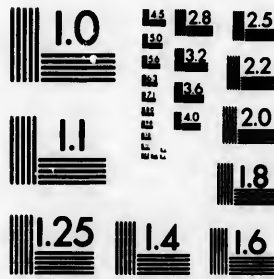


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

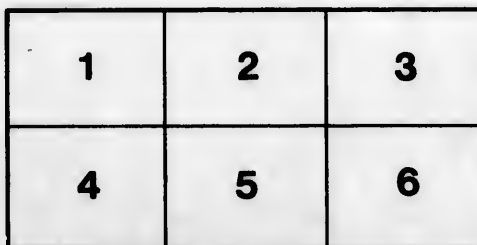
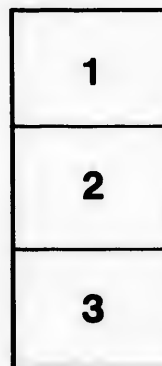
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
d to
t
e pelure,
con à



32X

R

D

Che

RECUEIL

DE VOYAGES

AU NORD,

CONTENANT

Divers Memoires très-utiles au
COMMERCE & à la
NAVIGATION.

TOME V.

TROISIEME EDITION,

augmentée d'une Relation.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN FREDERIC BERNARD,

M. DCC. XXXIV.



R

R

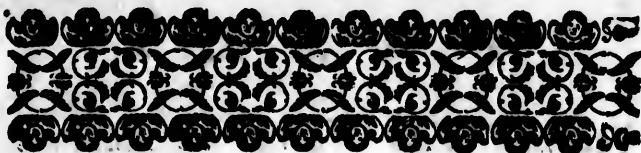
Rel

L

Voy

L

n



T A B L E
DES
RELATIONS

ET AUTRES PIECES.

contenues dans ce

T O M E V.

R *Relation de la Louïsiannie par un
Officier de Marine.* Pag. 1

*Relation de la Louïsiannie & du
Fleuve Mississipi.* 35

*Voyage en un Pays plus grand que
l'Europe &c. par le Pere Hen-
nepin.* 197

* 2

Journal

T A B L E

*Journal d'un Voyage de Laurent
Lange à la Chine.*



RELA-

R

L

E

J

vo

Pais

peut

Mais

pouy

cepen

menti

comp

dant

Loui

par n

ciert

plus t

ûrs d

Il

Journ

vous

Ton

RELATION

DE LA

LOUISIANNE

OU

MISSISSIPPI.

Ecritte à une Dame, par un Officier de Marine.

J'Obeïs, Madame, à la commission que vous me donnez de vous faire connoître un Pais qui merite toute vôtre curiosité, & qui peut devenir un jour le Perou de la France. Mais en/même tems je suis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'ose cependant vous assurer, sans craindre le démenti, que si ma petite Relation n'est pas complète, elle sera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louïsiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pu par moi même. Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus senez que j'ai conciliez sont des garants sûrs du reste.

Il semble que vous me demandiez un Journal exact de ma Campagne. Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

Tom. V.

A

ai

ELA.

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons, & passer, en le lisant, le détail de ce qui se faisoit chaque jour, dans le Vaisseau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choisy n'a pû égayer une matiere si sèche, au point de la faire goûter à une femme d'esprit, que pourriez-vous attendre de moi ? & si vous m'avez refusé cent fois le plaisir de vous entretenir de choses très-intéressantes, écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux ? Sachez-moi donc gré, de vous faire aborder tout d'un coup au Mississipi, sans vous exposer à l'ennûi d'un voyage qui n'eut aucuns événements extraordinaires. Nous y mouillâmes, après un de ces coups de vent de Nord furieux qui sont fort ordinaires à cette côte, dans l'hiver. Voulez-vous, Madame, en voir la description, pour mieux goûter le plaisir d'être à terre ? Si j'employe dans ma Relation quelques termes de Géographie ; c'est que je sai qu'ils n'ont rien d'obscure pour vous. Nous étions deux Vaisseaux du Roi de compagnie * le *Ludlow* & le *Paon*, dont Mr. de Lepinai, nommé par le Roi au Gouvernement de la Louïsianna, avoit le commandement, jusqu'à son arrivée. Le 7. & le 8. de Mars, nous n'étions qu'à 40. lieües de l'Isle Daufine. Un vent de Sud assez frais, nous faisoit faire tranquillement nôtre route, lorsqu'à l'approche de la nuit, il augmenta si fort, avec de la pluye & du tonnerre, que nous fûmes contraints de serrer toutes nos voiles, crainte qu'il ne nous forçât à terre : Il étoit si

vio-

* C'est un nom Anglois.

viol
par
n'éto
après
d'un
me
mes
Vais
rent.
agite
oppo
& un
l'hor
lumin
tre V
une M
de me
fin,
celle

Où le
Vont p

Ces
vois d
de fr
l'espri
Neptu
furent
faites
ployé
de cell
m'avoi
sûrée
lui don
tes de

violent, que nous jugions faire deux lieues par heure, quoi que sans voiles ; mais ce n'étoit que le présûde de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé se jetta tout d'un coup avec impetuosité au Nord : Comme il nous éloignoit de la côte, nous mêmes le côté au vent sans voiles. Les deux Vaisseaux se perdent de vûë & se séparent. Les flots que le vent de Sud avoit agitez, se trouvent combattus par un vent opposé & furieux, ils se grossissent. Une pluye & un tonnerre affreux nous surprennent : l'horreur d'une nuit obscure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaisseau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui se déploie de moment en moment dans le Vaisseau ; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Cesar esluve dans Lucain.

*Où les flots coup sur coup élancez dans les airs
Vont presque dans la nuë éteindre les éclairs.*

Cela ne fut pas si loin, Madame. Je vous vois déjà révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tôt l'épouvante dans l'esprit de ceux qui ne connoissoient pas Neptune tout entier ; nos passagers surtout furent vivement effrayez. Des promesses faites au Ciel, la confession, tout fut employé pour l'appaiser. Une jeune femme de celles qui passoient dans nôtre Vaisseau, m'avoia cependant, que la contenance assurée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'esperance que ses Actes de Contrition. Il est vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers , nous ne parûmes pas fort allarmez.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tem-pête de durer 36. heures ; après quoi , le vent s'étant apaisé , nous mouillâmes le neuf de Mars , dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port , dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie : La frégate *le Paon* le voulut tenter , & pensa s'y perdre.

Le lendemain , nous mîmes le Gouverneur à terre , au bruit de l'artillerie des Vaif-seaux & du Fort. Je crois , Madame , devoir vous donner une idée du tems de la découverte , & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïsianna , avant que d'entrer dans aucune description particulière.

Ces côtes ont été probablement connûes , dès le tems de la découverte de la Floride , par *Soto* , ou de la conquête du Méxique , par *Fernand Cortés* , en 1521. Comme la Louïsianna joint à l'Occident au Méxique , qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur , & que ses côtes en font partie , il est impossible qu'elles n'ayent pas été apperçûes , en allant ou en venant.

On a des Mémoires , que les François en ont pris possession dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens , au lieu appelé aujourd'hui *Pansa Cola* , & un autre , 45. lieües plus à l'Orient , qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde fait les voyages que firent , tous les derniers Rois de la race précédente , & sous *Henry le Grand* , Ribaud , Lau-donie-

doni
puis
vell
mér
blit
droi
Vill
bliff
se n
sujet
alors
Q
M.
fessic
ride
geur
appe
gran
que
cer p
ridion
appel
les b
& do
Golp
jugé
de co
Mer ,
Franc
sa dé
avec
gez d
mais
pé pa
rient
vieres

DE LA LOUISIANNE.

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropique de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555. à la côte du Bresil, dans l'endroit où est située aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans, au sujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'avant M. de la Salle, personne n'avoit pris possession de ce vaste Pais, qui est entre la Floride & le Mexique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louisiane*, & qu'on appelle encore *Mississipi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le *Mississipi*, appelé maintenant fleuve Saint-Louis, sur les bords duquel il fit quelques établissemens, & dont il suivit le cours, jusques dans le Golphe du Mexique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il passa en France; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargés de provisions. Il chercha long tems, mais en vain, l'entrée du *Mississipi*, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les différentes rivières ou bayes. Enfin, il se rendit à la

R E L A T I O N

baye Saint-Louis ou *Saint-Bernard*, comme les Espagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort ; mais ayant eû le malheur de perdre un de ses Vaisseaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il se trouva sans secours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toujours la découverte de l'entrée du fleuve. Il decouvrit plusieurs Nation, & fit quelques établissemens. Il continua ses travaux jusqu'en 1687. qu'il fut assassiné par ses gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férocité & un esprit d'indépendance, qui a toujours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiverville Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, connu par ses entreprises, & les avantages qu'il a remportez sur les Anglois, dans la baye d'Hudson & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Mississipi. Il en vint à bout ; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté jusqu'aux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau País à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïsianne, il y fit plusieurs voyages & différens établissemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaisseaux qui y portèrent les premiers habitans, les Espagnols s'étoient emparez

emparez de Panfa Cola, Port qui n'est qu'à 14. lieues dans l'Est de l'Isle Daufine, sur l'avis qu'ils avoient eü, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louïsianne s'étendent plus de 200. lieues de l'Est à l'Oüest, en ne parlant que de celles qui sont entre Panfa Cola, & la baye Saint-Bernard inclusivement. Car quoique les Espagnols, ayant pressenti depuis un an les desseins de la France sur ce País, se soient venus établir depuis peu dans cette baye, qui est un poste très-considérable, à cause de la proximité des Sauvages *Affenis*, chez lesquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Missionnaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il est constant que M. de la Salle ayant établi tous ces postes au nom du Roi, si on n'a pas continué de les habiter, il ne s'ensuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Isle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant plusieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais disputé la possession.

J'entre dans la description générale de la Louïsianne. Que l'étenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus exact. La Louïsianne est bornée à l'Est par la Floride & la Caroline, au Nord-est par la Virginie & le Canada, qui en est éloigné de 900. lieues: Au Nord, les bornes n'en sont pas connues. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fleuve Saint-Louis jusqu'à 700.

lieües de son embouchure. Il est connu 100. lieües plus haut. & navigable jusques-là, sans aucun rapide. On assure qu'il prend sa source dans le País de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloigné de la baye d'Hudson, en passant par l'Oüest du Canada. Quoiqu'il en soit, la Louïsianne n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-ouëst & de l'Oüest étant au Nord du Méxique, les limites n'en sont pas plus connües. Le Missouri, qui est une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Mississipi, & qui donne son nom à un País vaste & inconnu qui fait partie de la Louïsianne, vient du Nord-ouëst, & se décharge dans le fleuve du Mississipi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere jusqu'à 300. lieües, & les Sauvages dont les bords de cette Riviere sont fort peuplez, assürent qu'elle prend sa source d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande Riviere, qui a son cours à l'Ouest, & se décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en supposant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habituez aux Illinois, qui commercent avec les Sauvages du Missouri, assürent que ce País est très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puisse trouver quantité de mines d'or & d'argent; dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïsianne à l'Oüest, elle est bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voilà, Madame, une étendue de Terres habitables, dans laquelle l'imagination se perd.

Je.

Je
re d
de l
boü
à l'
Post
Dau
s'ap
l'Isle
d'os
d'un
entr
tiers
qu'u
que
n'est
jusqu
ce,
jours
large
l'Isle
Vaiss
mais
y en
Port
Le l
Mais
vêtu
garni
mes.

A
de ce
est la
quelle
derabi
meure

Je commencerai la description particulière du Pais par l'Isle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui sont éloignées de l'embouchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieues à l'Est: Ce sont jusqu'à présent les seuls Postes établis le long de la côte: L'Isle Daufine est par 30. degrez de latitude; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Isle Massacre, à cause d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, vestiges d'une Bataille sanglante qui s'y est donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Isle ne sont presque qu'un amas de sable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte: Elle n'est habitée qu'à cause de son Port, qui jusqu'ici a été l'abord des Vaisseaux de France, & dont l'entrée se ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de sable large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Isle même: La Fregatte le *Paon* & un Vaisseau Marchands s'y trouverent enfermez; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit assez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en sortir. Le long du Port, il y a près de cent Maisons avec un fort qui n'est encore revêtu que de terre: Il y a dans l'Isle une garnison de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieues au Nord de cette Isle, au fonds d'une grande Baye, est la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle est un autre établissement plus considerable, appelé le Fort-Louis. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de la Loui-

fianne, du Commissaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conseil Superieur. Il y a dans ce Fort, plusieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur distribue des detachemens dans les postes établis dans les Terres. Là il est à portée de recevoir les Calumets (c'est-à-dire ies Ambassades) des Nations Sauvages situées sur cette Riviere, qui est une des plus grandes de la Louïsianne. On est d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles sont voisines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner; l'envie de rendre chacun son parti le plus fort regnant toujours entre eux & nous. Les plus puissantes de ces Nations sont les *Chicachas*, & les *Alibomons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs presens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandises qu'ils leur portent, ils ont presque toujours été de nos amis. S'ils leur paroissent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce si doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne se forcent point, & où l'avarice n'étouffe point la simpatic.

Le País, que la Riviere de la Mobile arrose, est beau, uni, coupé de plusieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois presque par tout. La terre y produit presque tous les légumes, & les arbres fruitiers de France; elle n'attend que les soins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être nécessaire à la vie; On y trouve beau-

coup

coup
Bœuf
font
vage
ordi
dix
rare
de p
de la
du
des
gros
trou
teux
miro
des
vous
plup
De
ils qu
de bé
riches
ont d
sur le
uns
gros
lorsq
se pe
les C
nous
bleus
de le
culott
se con
de dra

* Ce

coup d'Animaux, comme des Ours; des Bœufs; & des Chevreuils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achètent ordinairement une peau de Chevreuil, depuis dix jusqu'à vingt bales de fusil, selon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de grosses couvertures de laine, qui servent d'habits à plusieurs, du drap de * Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de grosses chemises, & des chapeaux dont ils trouvent l'usage fort commode, des couteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la rasade, & du vermillon. La description de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plupart de ces choses.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quittent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils se couvroient. Les plus riches; c'est-à-dire les plus habiles chasseurs, ont des chemises qu'ils usent ordinairement sur leurs corps, sans jamais les laver. Les uns portent sur cette chemise une de ces grosses couvertures dont je viens de parler, lorsqu'il fait froid, & vont nus en chemise pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modestes ne sont pas de leur goût; aucun Sauvage ne porte de calotte généralement dans l'Amérique; ils se contentent d'un braguet, c'est un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

A 6.

* C'est un beau drap d'Allemagne.

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere. Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée, & cousüe pour la mesure du pied : plusieurs femmes, & sur tout celles des Chefs, ont des chemises & portent toujours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couvertures de laine ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux nouëz sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rassade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Mississipi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent différentes couleurs. Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche. Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustez pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui

ne

ne
goût
guer
cer
bizar
ne se
gnen
chev
de q
ils le
riés
me t
& qu
plupa
d'ima
bes &
droit
faut
enner
nous
impr
noire
ces m
sans
desse
le ou
qu'au
on fr
coule
quer.
& ch
est a
Nos
font
sême

* C'

ne soient différemment. * Matachez. Le goût d'un chacun s'examine & se fait distinguer dans la manière d'appliquer & de placer ces couleurs. Il m'a paru que la plus bizarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne se contentent pas du visage, ils se peignent aussi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, longs & en grande quantité, ils les tressent par derrière, & ils les entrelacent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'est qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plupart se font imprimer plusieurs marques d'imagination sur le visage, les bras, les jambes & les cuisses; car pour le corps, c'est un droit qui n'appartient qu'aux guerriers, & il faut s'être signalé par la mort de quelque ennemi, pour le mériter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment sur l'estomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës. Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas sans douleur; on commence par tracer le dessein sur la peau; ensuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguisé, on pique jusqu'au sang, en suivant le dessein; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait marquer. Ces couleurs ayant pénétré entre cuir & chair ne s'effacent jamais; l'épreuve en est aussi aisée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louisiane, qui font le métier de Voyageurs, contractent aisément les manières sauvages. Ils courent

* C'est le terme qui spécifie cette manière de se peindre.

les Bois en bas & en souliers, sans culotte & avec un simple braguët. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au visage près, le sont presque par tout le corps. J'en ai vû plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriez connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & uné infinité de piqures dans le goût sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder venoit aboutir sur une extrémité que vous dévinerez si vous pouvez.

Les Sauvages du Mississipi sont communément grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louis. Ils ont le teint olivatre; les yeux petits, le front plât; la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroît presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berceau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui applique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse

gras
deux
vien
souf
du
& g
péle
tes l
cû
Que
com
exen
mais
du g
sont
men
leur
elles
c'est
rema
que
re a
dout
sion
habi
les f
voul
que
doit
ne f
de p
lité
l'ex
les
Espa
plus

grasse , qu'elle lie de toute sa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir , & les efforts qu'on lui fait souffrir vont si loin , qu'on lui voit sortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante , dans le tems que la mere lui pése sur le front ; c'est ainsi qu'il dort toutes les nuits , jusqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'usage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voisins de la Mobile , commencent à se desabuser par notre exemple , d'un agrément qui coûte si cher ; mais cette exception n'est rien à l'égard du général. Les femmes de la Louisiane sont plus petites que grandes , & généralement laides. Il est vrai aussi que la couleur de leur peau , & la mal - propreté dans laquelle elles vivent , ne préviennent pas pour elles ; c'est apparemment ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que plusieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raisons sans doute , & les plaintes fréquentes des Missionnaires , sur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageuses , les font assez comprendre. Je dirai ici , sans vouloir me parer d'un air de continence , que j'ai toujours pensé que la sève d'Adam doit être bien forte dans un Européen , qui ne sauroit résister aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'universalité d'un goût le pouvoit faire excuser , l'exemple de nos voisins les Espagnols & les Anglois nous aideroit beaucoup. Les Espagnols sur tout sont incomparablement plus foibles que nous sur ce chapitre ; ce n'est

n'est pas la honte qui peut les tenir , ils n'en connoissent guères dans des actions naturelles ; & à l'égard du remors , plusieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer , en bâtissant la Sauvagesse si tôt que l'accord est fait. L'ayant ainsi arrachée à l'esclavage du Démon , le reste leur paroît une bagatelle ; la chaleur du climat excuse leur incontinence , & leurs Casuistes les rassurent. Ne croyez pas, Madame , que j'avance ici rien d'inventé , la plaisanterie seroit un peu trop forte.

Les Sauvagesse ne sont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François , sur tout pour les Chefs ; c'est ainsi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne sont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaisirs ; personne ne les peut gêner. Il s'en trouve quelques unes , dont rien ne sauroit ébranler la chasteté ; il en est même qui ne veulent ni d'amans ni de maris : Je n'en sai aucune raison , puisque la chasteté chez les Sauvages n'est rien moins qu'une vertu ; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'usage leur donne , & d'un avantage qui cesse dès qu'elles sont mariées : Alors , elles ne sont plus maîtresse d'elles mêmes , elles appartiennent sans réserve à leurs maris , qui ont droit de punir de mort une infidélité , quoi qu'il leur soit permis de la commettre. Des hommes peuvent-ils faire & recevoir de pareilles Loix ?

Le mariage chez les Sauvages , n'est pas , comme chez nous , l'affaire la plus sérieuse de la vie. S'il a quelques loix , elles sont très-

très :
autan
en q
Si le
& fie
tes ;
que
d'un
la pr
fisten
du m
dont
pain
vent.

Un
obten
quelc
lant l
te ; e
l'emn
les fo
maria
mette
lons
quelc
lemen
re , l
plus
propo
Ce n
nous
fléxi
suadé
ment
est vi

* On

très accommodantes. Un Sauvage épouse autant de femmes qu'il veut; il y est même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de la femme meurent, & si elle a plusieurs sœurs, il les épouse toutes; de sorte que rien n'est plus commun que de voir quatre ou cinq sœurs, femmes d'un même mari: Celle qui devient mere la premiere a les prérogatives, qui consistent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le * Maiz, dont les Sauvages se servent au lieu de pain, & qui est le seul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuse peu à soupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques presens chez son pere, & en régalant la famille de sa maîtresse, il en est quitte; elle lui est accordée sur le champ, & il l'emmene dans sa Cabane. Ce sont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obstacles. A quelques hillons près, quelques coliers de rassade, & quelques fusils, les Sauvages sont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adresse à la chasse sont leur plus grand bien; ils ne sont puissans qu'à proportion de l'estime qu'on a pour eux. Ce n'est pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de sujets de réflexion. Je reviens au mariage, je suis persuadé qu'il ne vous paroît pas assez bien cimenté, pour ne pouvoir pas se dissoudre; il est vrai que le mari peut répudier sa femme,

&c.

* On l'appelle aussi Bled de Turquie.

& la femme quitter son mari , sans en répondre à aucun Tribunal: La femme répudiée , ou qui a pris congé de son mari , s'en retourne chez ses parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Mississipi sont assez fécondes , quoique le País ne soit pas extrêmement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élevent les enfans en fait mourir une grande partie ; & les maladies , comme la fièvre , & la petite verole , pour lesquelles il ne connoissent d'autre remede que de se baigner , quelque froid qu'il fasse , en emportent une très-grande quantité. Les filles , quelques adonnées qu'elles soient à leurs plaisirs , ont des moyens de se garantir de la peine de devenir meres , & du déplaisir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages se marient-ils hors de leurs Nation. Le peu d'union qui est entre ces Nations en est la cause. La haine & la jalousie y sont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre , & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les résoudre à vivre en paix ; ce qui fait voir que la difficulté ne seroit pas grande à les détruire , & qu'avec du tems & des presens , on les feroit périr les uns par les autres. C'est la poitique cruelle qu'ont suivi les Espagnols dans la conquête du Perou , & du Mexique , où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reste. Leurs relations même de ce tems là sont pleines d'exemples de la plus monstrueuse cruauté. Si des moyens si odieux les ont rendu maîtres de ces deux puissans Empi-

Emp
l'am
pas p
pour
Les
les u
roier
vie d
sauve
Pans
tiers
cun
gnols
non
que
les S
leur
tems
de la
Espa
poste
Il
Fran
roit
acqu
ont d
passe
plu
cun
tenir
Sauv
toùjo
étoie
litez
tous
ont r

Empires, ils ont produit avec raison dans l'ame des Américains, chez qui ils n'ont pas pénétré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne sauroit effacer. Les Sauvages de la Louïsiannie se l'inspirent les uns aux autres en naissant. Ils ne sauroient voir un Espagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont souvent sauvé la vie à plusieurs. La Garnison de Pansa Cola est quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, sans qu'aucun ose sortir. Le sort de plusieurs Espagnols, qui ont été tuez presque sous le Canon du Fort, les intimide; les alliances que le Gouverneur de Pansa Cola fait avec les Sauvages ses voisins, & les presens qu'il leur donne, ne les adoucissent que pour un tems, & il est constant que si le Gouverneur de la Louïsiannie ne les retenoit pas, les Espagnols seroient contraints d'abandonner ce poste.

Il faut dire ici, à la loüange des Officiers François de la Louïsiannie, qu'on ne sauroit le conduire avec plus de prudence, ni acquérir plus d'estime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems passez a été cause que cette Colonie a été plusieurs années de suite sans recevoir aucun secours de France. Comment se soutenir, & se concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la soumission ont toujours nos présens pour objet, & qui étoient incessamment sollicités par les libéralitez de nos voisins; ressorts infailibles chez tous les hommes? Cependant nos Officiers ont réussi par des discours mêlez de quelques
pro-

promesses, & non seulement ils les ont conservé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois; mais ils ont de plus marqué ce tems malheureux par des exemples de severité sur des Nations entieres. Tel est celui de la Nation des Sitimacha, située vers l'embouchure du Mississippi. Il y a environ quinze ans qu'un Jesuite ayant passé chez eux, y fut massacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos affaires à la Louisiane, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'absence de son frere qui en étoit Gouverneur. M. de Bienville, dis-je, qui s'est acquis une estime générale, & un crédit étonnant sur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre seroit d'une dangereuse consequence, sur tout par rapport à la Religion, qu'on ne sauroit rendre trop respectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils soient instruits; & qu'une punition signalée sur une Nation entière étoit nécessaire pour contenir les Sauvages de tout le Pais. Sur ce principe fondé sur la connoissance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voisines, qui les ont presque détruits, & qui les ont réduits à la nécessité de se réfugier sur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux presque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils sont contraints de vivre de crocodiles & de poisson. Presque tous nos esclaves sont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amènent.

nent
geur
D
port
rai e
1715
lant
lume
Sauv
Fran
qu'il
ques
rent
tant
dans
appr
com
Iline
trouv
eux e
& qu
de
fusils
leur
les m
desq
parm
il ne
d'éle
Villa
fut e
Je
se go
vages
ve u
quel

ment, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pouvois rapporter d'une pareille sévérité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louïsianne allant chez les Illinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginèrent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils cassèrent la tête à quatre François, qui, en montant aux Illinois, s'étoient arrêtés chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Illinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, il les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurtriers de nos François, du nombre desquels étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, auxquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-même un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soumission à leurs Chefs, & quelque espèce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoissent que des Esprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Esprit particulier qui en prend soin. Comme ils nous attribuent aussi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoissent que le nôtre est plus puissant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne séparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions sublimes, un Sauvage s'enferme seul dans sa cabane, pendant neuf jours, sans manger, & avec de l'eau seulement. Il est défendu à qui que ce soit de le venir troubler. Là, ayant à sa main un espece de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Esprit, le prie de lui parler. & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorsions & des secousses de corps épouvantables, jusqu'à se mettre hors d'haléne, & écumer d'une manière affreuse. Ce manége, qui n'est interrompu que par quelques momens de sommeil auquel il succombe; étant fini au bout de neuf jours, il sort de sa cabanne triomphant, & se vante d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçu de lui le don de guérir les maladies, de chasser les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du sortilége dans leur manœuvre, soit, ce qui est plus probable, que par l'épuisement de leur cerveau causé par un jeûne si long, & des secousses si violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Esprit, il est certain qu'ils le persuadent aux autres; & que des-

deslon
grand
respe
ladies
il faut
Il arri
si le n
ne ch
comm
plus
présen
guérir
ils ap
de se
penda
jongle
prend
de ces
de nô
mand
ont aff
don,
A l'
les Sau
temp
ame d
animal
Les au
été bra
Nation
jamais
Pais ou
ont ma
ne se
cipes.

Je re

Esprits,
Chaque
rit parti-
ils nous
gouver-
e nôtre
nt parmi
s anciens
decine de
s. Pour
un Sau-
pendant
de l'eau
ce soit de
main un
x, dont
que l'Es-
recevoir
avec des
ons & des
usqu'à se
l'une ma-
est inter-
de fom-
au bout
cabanne
en con-
reçu de
de chas-
ns. Soit
noeuvre,
e par l'é-
r un jeu-
ntes, ils
est cer-
; & que
des-

deslors ils sont reconus pour Jongleurs & grands Médecins ; & conséquemment très-respectez. On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toujours les présens à la main : Il arrive quelquefois, que les ayant reçu, si le malade ne guerit point, ou que le tems ne change pas, le Jongleur est massacré comme un imposteur ; ce qui fait que les plus habiles d'entreux ne reçoivent des présens, que lorsqu'ils voyent apparence de guérison, ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raison, qu'étant obligez de se séparer de leurs femmes, & de jeuner pendant trois jours, toutes les fois qu'ils jonglent, ils ne sont pas en état d'entreprendre une action si sainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoissant la supériorité de nôtre esprit sur le leur, nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre, & ont assuré qu'ils avoient vû celui de leur Nation, & qu'ils étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame, tous les Sauvages la croient, & surtout, la Métempicose. Les uns s'imaginent que leur ame doit passer dans le corps de quelque animal. Alors ils en respectent l'espèce : Les autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une autre Nation heureuse à qui la chasse ne manque jamais : ou chez une malheureuse, & dans un País où l'on ne mange que du Crocodile, s'ils ont mal vécu. A parler franchement, ils ne se conduisent guères suivant ces principes.

Je reviens aux Natchez, qui, outre la croyance

croyance générale de la Métempfiofe, ont chez eux, de tems immémorial, une espèce de Temple, où ils conservent un feu perpétuel qu'un homme destiné à la garde du Temple a soin d'entretenir. Ce Temple est dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef est descendue. Ils y enferment avec grand soin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorsqu'ils meurent, ils se persuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils sont de sa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui signifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation est le grand Soleil, & ses parens, petits Soleils, qui sont plus ou moins respectez, selon le degré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour sa famille va si loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-flexions & des respects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont plusieurs Sauvages qui se sont donnez à eux. Ils se sont fait leurs esclaves, ils ne chassent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligez de se tuer, lorsque leurs Maîtres mouraient. Quelques-unes de leurs femmes suivoient aussi cette maxime; mais les François les ont défabusé d'une coûtume si barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la boué, iis les appellent des *puans*.

Les *Tensa*, qui étoient autrefois voisins des *Natches*, suivoient les mêmes usâges. Ils avoient une espèce de Temple & une vénération si parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en montant

mon
s'arr
trou
Tem
avoi
pour
qu'il
le, c
Jesui
la pe
si cru
Le
à fair
Quel
loi de
une
sauro
on cr
qui o
canta
pandu
Ouv
es A
tiens.
ici la
sur le
plus é
uite
travail
Repre
comm
lieués
ans pr
ource
conno
me eu
Tom

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faisant, chez les Tensa. Il trouva que le tonnerre étoit tombé sur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déjà jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe François, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jesuite que suivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progres chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables, & une Morale mortifiante à des gens qui ne sauroient croire que ce que est naturel soit un crime. Cependant, vu le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Illinois, les Apalaches, les Châteaux ont des Chrétiens. Je ne saurois m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûë aux Peres Jesuites, sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Religion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous, Madame, un Jesuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieues avant dans les Bois, sans commoditez, sans provisions, & n'ayant souvent d'autres ressources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu; obligé de vivre comme eux, de passer des années entières, sans

recevoir aucunes nouvelles , avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure ; chez qui , loin de trouver ni société ni secours dans les maladies , ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Peres dans la Louïsianne & dans le Canada , où plusieurs ont versé leur sang pour la Religion. Je ne sai si les Jesuites contentent la toute puissance de la Grace ; mais ils ont des Sujets chez eux qui en sont de grands exemples. Après cela , peut-il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûes humaines à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans ? Deux Jesuites , qui sont depuis dix ou douze ans aux Illinois , dont l'un est mort depuis deux ans , ont non seulement converti ces Sauvages , dont la plupart vivent assez Chrétienement , mais encore ils les ont , en quelque façon , civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François , qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre , le bled y vient parfaitement , aussi bien que la vigne , & presque tous les fruits de France. On en parle , comme du plus beau País du monde , plein de mines de plomb , de cuivre & d'argent , dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain , & ne peut être que fort temperé , étant par les 38. degrez de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieues sur le fleuve Saint Louïs , & environ à la même distance de Quebec. Quoi que

des Bar-
 a figure ;
 été ni se-
 posez tous
 ez. C'est
 rs ces Pe-
 e Canada ,
 g pour la
 ces contes-
 e ; mais ils
 t de grands
 y avoir des
 s humaî-
 pour des
 ires , qui
 nois , dnt
 t non feu-
 ont la plû-
 , mais en-
 con , civili-
 Voyageurs
 ces peuples
 vage & le
 plied y vient
 vigne , &
 ce. On en
 du monde,
 vre & d'ar-
 es. Le cli-
 re que fort
 rez de lati-
 ié du che-
 il est à 50.
 & environ
 Quoi que
 ce

ce trajet soit de 900. lieuës , plusieurs de nos Voyageurs l'ont fait ; & lorsque je suis parti de la Louïsianna , trois Officiers de Canada , suivis de quelques Soldats , étoient en chemin pour venir servir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage est très-rude & plein de risques , & qu'il seroit même impossible à la plupart des gens qui portent le nom d'Officiers. Représentez-vous dix ou douze hommes , qui entreprennent de faire 900. lieuës , dans un canot d'écorce d'arbre , qu'ils sont obligez de porter sur leurs épaules au travers des Bois , lorsqu'il faut passer d'un lac ou d'une Riviere à une autre ; vetus comme des Sauvages , sans aucunes des commoditez qui sont devenuës pour nous des besoins ; sans autres provisions que de la poudre & des balles ; contraints de changer leur maniere de vivre , de se passer de pain , & réduits en de certains cantons assez steriles en Bêtes & en Gibier ; à la nécessité de chasser tout un jour , avec des peines infinies , & des risques de se perdre dans le Bois sans aucune ressource. Figurez-vous l'Officier , comme le Soldat , obligé de porter son fardeau ; de travailler tous les soirs , la hâche à la main , pour se faire une cabane d'écorce ou de branches d'arbres , afin de se mettre à l'abri des injures de l'air. Là , il est couché sur quelques branches de sapin , devoré des * Moustiques , dont la grande quantité fait le plus grand supplice du voyage. Cependant , ces aventuriers sont François. Le Chevalier de Lon-

B 2

gue-

* Ce qu'on appelle ici cousins.

gueville , qui est de nôtre Province , est un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïsianne dans le Canada , on quitte le Fleuve S. Louis , près des Illinois , pour entrer dans une Riviere appellée *Ovabache* , qui prend sa source près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On passe par ces Lacs , & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïsianne ; on peut juger de sa beauté & de sa fertilité , par son exposition qui est depuis le 28. degré de latitude jusqu'au 45. Peu de Voyageurs ont pénétré plus avant. Il est vrai que les approches de la Louïsianne , & surtout de l'embouchure du Fleuve S. Louis ne préviennent pas en sa faveur. L'aspect en est affreux ; l'entrée en est défendue par plusieurs Isles , qui paroissent former différentes embouchures , & une infinité d'écueils. Le terrain du bord de la Mer est entierement noyé & impraticable , & il n'y a personne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arrose cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde , si les Habitans avoient l'industrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres , plus elles paroissent agréables. C'est un Païs uni , couvert de bois , entremêlé de plaines , dont le terrain est très fertile. On y trouve en abondance le chêne , le noyer qui est différent du nôtre , le hêtre , le ciprez , le cédre blanc & rouge , tous bois propres à mettre en œuvre , & à servir à la construction des Vaisseaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tro
pas
nu
à tr
aug
que
seu
bre
les
tro
per
cho
que
sur
réu
Par
de
la
mer
ne.
ne
vé
vers
Païs
suj
pe.
cun
enne
je s
de l
ront
qui
riofi
baga
diles
pou

tres arbres particuliers au Pais, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorsqu'on est parvenu à 50. lieues de la Mer, on commence à trouver des Meuriers, dont la quantité augmente si fort, à mesure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers seuls égalent en nombre tous les autres arbres de différentes espèces. J'ai sù par tous les Voyageurs que j'ai consulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à soye qui s'y perpetuoient naturellement. Outre que la chose d'elle-même est très-croyable, c'est que l'experience qu'on fit l'année dernière sur les feuilles de Meurier a parfaitement réüssi, & qu'on en a envoyé de la soye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages considérables que la France retirera un jour du seul Commerce de la soye qui se fera à la Louisiane. Les Meuriers y sont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feuille en est excellente pour les vers, & les connoisseurs qui sont dans le Pais, prétendent même qu'ils n'y seront point sujets aux maladies qu'ils essuient en Europe. De plus comme la soye n'exige aucuns soins penibles & fatigans; quelques ennemis du travail que soient les Sauvages, je suis convaincu qu'il ne sera pas difficile de les y habituer, sur tout, lorsqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs besoins & leur curiosité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles la plus précieuse des Marchandises de l'Europe. C'est un grand avantage pour nous, qui ne connoissons d'autre bien

que l'argent , d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre , & qui ne sauroient comprendre , que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'usage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïsianne , permettez moi , Madame , de vous faire faire une promenade de cinq ou six cent lieuës dans un terrain charmant. Là tantôt dans un bois , où nous marcherons sur la vigne & l'indigo sauvage qui ne demandent qu'à être cultivés ; tantôt sur un coteau , ou dans une plaine vaste & agréable par sa verdure , & la variété des Fleurs , ou sur les bords d'une infinité de petites rivieres , & de ruisseaux qui coulent dans le Fleuve , vous verrez que la nature n'a pas répandu ses trésors & ses agrémens sur nôtre Europe seule.

Si vous êtes curieuse des Mines , comme je n'en doute pas ; nous pourrons parcourir le Pais des * *Natchitoches* , où nous avons un poste établi ; celui des *Assenis* , les Illinois , la Riviere des *Acanfas* qui se décharge dans le Fleuve , un peu au dessous de celle des Illinois. Nous visiterons les Montagnes situées sur cette Riviere qui vient du nouveau Mexique ; nous en tirerons à coup sûr des morceaux de mines d'argent ; puisque d'autres en ont déjà tiré sans peine , dont les épreuves ont été très-heureuses : & je vous ferai remarquer , que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Mexique , où les Espagnols puisent des richesses immenses , il est impossible qu'elles ne soient pas aussi fécondes.

Après

* *Sauvages voisins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines , nous chercherons des Simples d'une infinité d'espèces différentes , qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de souverains pour les blessures , & même d'infaillibles , * à ce qu'on prétend , pour les fruits cuisans de l'amour. Je me charge de la connoissance de ceux - ci , Madame. C'est un service que je veux , s'il vous plaît , rendre tout seul au public.

Si nous voulons nous arrêter à considérer les animaux du País , nous trouverons en abondance des bœufs sauvages , qui ont sur le cou une bosse , comme celle d'un chameau , dont le poil est fort long , semblable à de la laine , excepté qu'il est beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuse quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier , des compagnies de dindons , comme des perroquets , des outardes , des canards , des perdrix différentes des nôtres , & beaucoup d'oiseaux curieux que je ne connois pas assez , pour que je puisse vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-singulier , de la figure d'un rat , quoique beaucoup plus gros. Il a sous la gorge un sac où il met ses petits lorsqu'il s'enfuit. Il est si commun , que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à préserver leurs poules de ses poursuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens , sur-tout ceux qui ont des sonnettes au bout de la queue. Ce sont de

B 4

petites

Après

* On n'a pas encore pu les obliger à nous découvrir ce secret.

petites écailles emboîtées les unes dans les autres , qui font assez de bruit , lorsque le Serpent se remuë , pour être entendu de 15. ou 20 pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe , & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux , mais il est moins à craindre que le Serpent , sur-tout à terre : car , quoique cet animal soit amphibie , l'élément qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vite , & se tourne difficilement, n'ayant point de vertèbres dans le dos. Il est fait comme un lézard , couvert d'écailles , à l'épreuve d'un coup de fusil , si on le prend de la tête à la queue. On en voit de 20. pieds de long ; il n'a point de venin , mais il dévore un homme & même un bœuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Mexique. Les Sauvages en mangent , lorsque la chasse leur manque.

Jè crains que ces monstres ne vous effrayent , & que la promenade dans un Pais , qui n'est pas encore trop frayé , ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louis , après avoir admiré son débordement , qui arrive tous les ans à la fin de Février , ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux , qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds , & que la tête des plus hauts sapins , qui se trouvent sur les bords , est presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du
Fleu-

Fleu
loin
P
de
end
le ,
pren
lieu
est
seau
creu
II.
par
sans
gran
siann
sable
des
com
dans
faut
Vail
de l
seau
larg
gran
gues
ont
Port
mais
trée
y ét
crain
Pais
moin
& ils
Port.

Fleuve; ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'est au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq-lieuës de son embouchure. Jusques là il est droit & assez profond pour un Vaisseau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuser l'entrée, sur laquelle il y a déjà 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'assurer par des jettées; ce qui ne sauroit se faire sans une dépense considérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louisianne est causé par le mouvement des sables qui chargent souvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Isle Daufine. A son défaut on pourra établir celui de l'Isle aux Vaisseaux, qui est à 17. lieuës, à l'Occident de l'Isle Daufine. On y mettra les Vaisseaux entierement à l'abri des vents du large, qui sont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée presque toujours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui sont à craindre. Les Pilotes experimentez dans ce Pais ont plus d'une fois assuré, qu'il y avoit moins d'eau dans la Passe, qu'on ne le dit; & ils ne font aucun fonds sur ce prétendu Port.

34 RELATION DE LA LOUISIANNE.

Enfin me voilà au bout de ma carrière. Je vous avouïerai , Madame , que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir , comme j'aurois voulu , peu s'en est falu que je ne l'aye abandonnée. Aïnfi tout le mérite que j'espere auprès de vous de ma Relation n'est fondé que sur ma soumission , & non pas sur ses agrémens. J'ai l'honneur d'être , &c.



RELA.

ANNE.
ma carri-
e, que dans
urnir, com-
falu que je
ut le méri-
de ma Réla-
mission, &
i l'honneur

RELATION

DE LA

LOUISIANNE,

ET DU

MISSISSIPI

PAR

LE CHEVALIER DE TONTI

Gouverneur du Fort Saint Louis
aux Illinois.

RELA.

B 6

RESTITUTION

COLLEGE

1770

1771

1772

1773

1774

1775

1776

R

M

L

Celle
niere
vre
qui e
Roi
qui n
Sept
d'un
es,
Lac
la M
d'en
con
tans
Relig
tre g
il vi
Roi.
prou
ordre
perm

RELATION

DE LA

LOUISIANNE

ET DU

MISSISSIPI

L Es Relations ne iont à estimer qu'autant qu'elles sont fidelles & sinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle est écrite le découvre aisément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vastes Contrées qui restoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute sorte d'entreprises, lui suggera le dessein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, jusqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il se résolut d'entrer dans ces Terres jusques alors inconnuës, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la vérité de la Religion Chrétienne, & la puissance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majesté ne se contenta pas d'approuver son dessein, elle lui fit expedier des ordres, par lesquels elle lui accorderoit la permission de l'aller exécuter ; & pour lui

faciliter l'exécution d'un si vaste projet, on lui fournit peu de tems après, les secours nécessaires, avec liberté entière de disposer de tous les Païs qu'il pourroit découvrir.

En ce tems là, après huit années de service, tant sur Terre que sur Mer, ayant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à dessein d'y solliciter de l'emploi. *M. de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il souhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, se dispoit à partir pour l'Amérique. *M. le Prince de Conti*, qui l'avoit beaucoup appuyé dans sa demande, & qui m'honoroit de sa protection, eut la bonté de me proposer à lui pour l'accompagner dans ses voïages. Il n'en falut pas davantage pour engager *M. de la Sale* à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour son expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artisans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14 Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre suivant. Nous y sejournaâmes quelques jours, & après avoir pris congé de *M. le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve *S. Laurent* jusqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à six vingt lieuës de *Quebec*, sur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étendue. Ils

font

font
& lo
trée
For
le fo
nom
ge d
donn
tres
viro
belle
gran
garn
fut-l
d'ou
déco
ce va
Co
rent
part
re t
der,
prém
comp
latte
de lu
si imp
j'ai fa
en re
presen
je les
gner
manq
rai qu
sonne
comm

font tous d'une navigation très-commode, & sont fournis de toutes sortes de pêche. L'entrée de ce premier Lac est défendue par un Fort soutenu de quatre gros bastions, dans le fonds d'un bassin, capable de contenir une nombreuse flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la propriété avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en sont charmans. Ce ne sont que belles campagnes, que vastes prairies, que grands bois de haute fustaie, que côteaux garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre première course, & d'où nous primes résolution de pousser nos découvertes jusqu'aux dernières contrées de ce vaste Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnèrent Monsieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ses travaux, soit pour m'être toujours fortement attaché à les seconder, soit pour m'être vû chargé par sa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accomplissement de son dessein : je puis me flatter que personne ne sauroit donner plus de lumieres que moi, sur une si glorieuse & si importante entreprise. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me serviront de guide pour en retracer toutes les particularitez; je représenterai naïvement les choses telles que je les ai vûes; & si la necessité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que sur le témoignage oculaire des personnes, de la foi desquels je suis grand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas.

40 NOUVELLE RELATION
pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coutume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude; mon stile semblera peut-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs, ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considérer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falut surmonter pour la conduire, ou pour la consommer; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étendue de Terre qu'on a nommée la *Louisianne*, depuis qu'on en a pris possession au nom de Louis
LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plupart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une pénible agriculture; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits: tout y vient fort naturellement & en abondance; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux; d'autres arrosées par
de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vastes forêts errent des animaux de toute espèce; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des ânes sauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des lièvres, des castors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute sorte de gibier, & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adresse de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, si on se donnoit la peine d'en chercher; mais les hommes qui habitent ces Regions ne mesurant le prix des choses que par rapport aux nécessitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée sur l'avarice, se sont peu souciés de ces trésors, & ne se sont nullement mis en peine de creuser la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reste n'ont d'ailleurs presque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en sont presque aussi barbares que les mœurs. Ils vivent sans loi, sans art, sans religion; ils ne connoissent ni superiorité, ni subordination; l'indépendance & la liberté sont leur souverain bien. Leur vie est presque toujours errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs possessions; ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou plusieurs femmes, selon leur fantaisie; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils se dégoutent de quelqu'une, un autres'en accom-

mode;

mode ; ils en usent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent , ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées , ils les abandonnent pour aller ailleurs ; alors un nouveau-venu s'en empare , & laisse à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainsi chacun choisissant à son gré tantôt une habitation , tantôt une autre , & vivant tous dans une espece de communauté de biens , ils se croient tous égaux , & s'imaginent que l'Univers n'est fait que pour eux : car chacun d'eux se croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion , quoi qu'ils ayent quelque sombre idée d'un Dieu , ils vivent comme s'il n'y en avoit pas ; & quelque puissant qu'ils croient ce Dieu , ils le croient trop occupé de sa propre grandeur , pour se persuader qu'il prenne le moindre soin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil , les autres pensent que tout est plein de certains Esprits , qui président à toutes leurs aventures. Ils croient même que chaque chose a son genie particulier , & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible , que selon qu'il plaît à ce genie : de-là viennent leurs folles superstitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Manitous* , qui sont comme leurs Prêtres , ou plutôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames , la plupart sont incapables de porter leurs réflexions jusquelà , ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuadés de l'immortalité , ce n'est que sur les principes de la Metempsychose , dont ils se forgent mille songes creux , & cent sortes de rêveries impertinentes. Je croi-

croiro
oulo
agan
est
hapi
qu'ils
roya
renn
Missie
essus
Cep
e & E
ain f
ien c
ui de
social
eur f
ntrep
u po
our
déli
ce n'e
ré du
out l
andis
beauc
entim
Sur
té, q
faire,
qu'au
tens r
lez.
re de
annon
ché e

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien démêler leur propre intérêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de négociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entreprises, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succès, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à délibérer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu séparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accommodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des présents reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre: Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec

44 NOUVELLE RELATION
avec des coliers, qui sont le symbole de l'union : mais pour la Guerre, ils ne la déclarent que par des cris & par des hurlemeus horribles.

Ils savent non seulement se camper, mais se palissader, se fortifier, & garder même quelque espece d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferement toutes sortes de grains & de plantes, comme ils en ont observé quelques unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de soin de les semer & de les cultiver. De sorte qu'ils ont leur semaille & leur récolte; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie très-nourrissante & d'un fort bon goût. de leur *Touquo*, dont ils font leur cassave, & de certains navets, dont ils font leur *cassamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une espece d'instinct pour connoître les simples, tant ceux qui leur sont salutaires, que ceux qui leur sont nuisibles, & savent fort bien s'en servir pour se guérir des plaies ou des morsures les plus convenimées.

Ce n'est pas tout, ils portent leur connoissance jusqu'au Ciel. Ils savent quel est le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prévoient les changemens des Saisons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adresse de faire des Ouvrages aussi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains Païs à des nattes d'un tissu très-fin, tant pour se couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En
d'autres

D U
d'autres endroits
les peaux pour
souliers; mais l
dans la construc
foncent jamais.

L'écorce d'orme
longs de dix ou
portion, les bo
dedans en form
aller au lieu de r
vent de deux ba
avec quoi ils re
d'autre. Ils ap
le Canot ne va
legereté naturel
tant qu'en desc
croiable; c'est
Vaisseaux; qu'
es fleuves les p
es courans les
ent même les n
ni les orages.

Pour leurs v
dans ces immen
ni sentier fraîc
ques marques d
distance sur l'é
aveur de ces in
mes vont quelc
à la chasse, ou
pois le gibier d
le Sauvage se d
ter; il charg
er chercher,
canner.

Je ne saurois

d'autres endroits il y en a qui savent apprêter les peaux pour s'en faire des vestes ou des souliers ; mais leur industrie excelle surtout dans la construction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme , de noier ou de sureau , longs de dix ou douze pieds , larges à proportion , les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole , pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils se servent de deux battoirs comme des deux mains , avec quoi ils repoussent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager* ; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau , à cause de sa legereté naturelle , ils voguent tant en montant qu'en descendant avec une vitesse incroyable ; c'est par le moien de ces legers Vaisseaux ; qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs , qu'ils franchissent les courans les plus rapides , qu'ils affrontent même les mers sans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voïages par terre , n'y ayant dans ces immenses deserts ni route certaine , ni sentier fraïé , ils se conduisent par quelques marques qu'ils gravent de distance en distance sur l'écorce des arbres. C'est à la faveur de ces indices , que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chasse , ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laïlé. Rarement le Sauvage se donne-t-il la peine de l'apporter ; il charge sa femme du soin de l'aller chercher , de l'apprêter & de le boucanner.

Je ne saurois me dispenser ici de faire une
legere

legere peinture de leur maniere d'agir , de se loger , de se couvrir , en un mot de leur ménage.

Pour leur logement , s'ils en ont , car il y en a beaucoup qui errent dans les bois , & qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un logement , ce ne sont que des cabannes faites de boussillage ou de branches d'arbres fichées en terre , entrelassées fort près les unes des autres , réunies par en haut , ou recouvertes de feuilles ou de cannes : le dedans est pour l'ordinaire assez proprement natté ; le plancher est , ou le sol même de la terre , ou une espèce de parquetage soutenu sur de gros troncs d'arbres , ou sur des pieux.

Leurs lits sont aulli bâtis de quelques piéces de bois appuyées sur de grosses louches , & entourées de quelques claies , la plupart garnis de grosses peaux fourées de laine , ou remplies de paille. Pour couverture , ils ont des fourrures ou des nattes assez bien travaillées.

Ils se font aussi des caves ou des huttes pour y garder leur bois , leur bled d'inde , ou leur provision. Toute leur batterie consiste en quelque espèce de vaisselle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile , & qu'ils font ensuite recuire avec de la fiente de bœuf. Au défaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de grosses pierres raboteuses , qu'ils tournent à force de bras , l'une sur l'autre. Certaines pierres trenchantes leur servent de couteaux , à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européens.

Ils ont pour armes l'arc & la flèche ; l'extrémité

trémité
faut de
quelqu
à tout
sués ,
ou de
avec d
ses pe
se font

A l
s'en se
corps
les inju
bles au
par un
au trav
sus de
tomber
derolle
dité.

Au
Nord ,
les Sau
de cert
le mieu
mats le
de Mé.
nattes
leurs p

Le
mari &
ne d'al
nir à l
chasse
le soie
ce qu'e

trémité meurtrière du dard est garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracasser. Ils portent de grosses massues, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de halberdes; & ils savent se cuirasser avec des corcelets de bois, ou avec de grosses peaux mises les unes sur les autres, & se font des boucliers de même.

A l'égard des vêtements, la plupart ne s'en servent pas, & vont tous nus; leurs corps sont accoutumés & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds insensibles aux épines. Il est vrai que les femmes, par un reste de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au dessus des reins une grosse ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids sont extrêmement âpres, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Mexique la plupart sont vêtus de certaines nattes très-fines & très-déliées, tissées de leurs propres mains.

Le soin du ménage se partage entre le mari & la femme: celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille, soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre, & de recueillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, soit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raisins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend sa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laissée; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & démêle parfaitement bien les routes qu'ils a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de souplesse & d'obéissance; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité; leur maniere est toujours sans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entr'eux est moins l'effet d'une veritable amitié que de cette inclination qui nous est commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toujours dans les courtes & dans les fatigues, on remarque que les femmes sauvages sont exemptes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes souffrent. Mais ce qui doit le plus surprendre en elles, c'est qu'on pretend qu'elles accouchent sans douleur, du moins c'est sans aucun appareil, sans autre façon, & chemin faisant. Tout leur trousseau n'est que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La r
fans est
langes
nir mol
bien ne
remuer
espèce
dre de
de duv
dre : ri
consum
posent
bien pr
& le sa
l'empéc
suite po
muer ce
il est
qu'upa
sammen
tinuënt
l'aient s
Elles
leur boi
se servir
lui donn
me à tir
dans les
prenant
s'abando
à tous c
vage,
bêtes.
Je ne
quer tou
ces Sauv
Tom.

La manière dont elles élevent leurs enfans est assez extraordinaire, sans linge, sans langes ; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, sans avoir presque besoin de les remuer. Toute leur layette consiste en une espèce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On fait qu'il n'est point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre : rien n'est en même tems plus propre à consumer les ordures & les humiditez. Elles posent leur enfant là-dessus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le sanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Ensuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant ; il est d'abord à sec, & aussi mollement qu' auparavant. Quand cette poudre a suffisamment servi, elles la renouvellent & continuent le même manége jusqu'à tant qu'elles l'aient sevré.

Elles continuent ensuite de le nourrir avec leur bouillie de bled d'Inde : à peine peut-il se servir de ses mains & de ses pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoutume à tirer, & suivant son pere & sa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant incessamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage si naturel à tous ces peuples, & se fait à cette vie sauvage, qui leur est commune avec les bêtes.

Je ne finirois point si je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce qui je viens d'en dire suffit

pour faire comprendre que leur intelligence est bornée aux seules necessitez de la nature ; qu'ils semblent s'être fait une loi de vivre sans loix. Etant nez dans les bois , leur plus forte passion est pour la chasse & pour les armes ; aussi ont - ils tous une ferocité naturelle , qui les anime sans cesse les uns contre les autres , & qui les porte à faire la guerre aux animaux , quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'est au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale* , accompagné de trente hommes tout au plus , entreprit de pénétrer dans le milieu de ces spatieuses Provinces , & d'en traverser toute l'étendue. Peut - être croira - t - on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans un si long voiage. Ses meilleures munitions consistoient en poudre , en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche , que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir , & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le tems de sa navigation ; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plupart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux , avec lesquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage. Souvent même n'ayant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à passer des fleuves ou des rivieres sur des branches d'arbres entrelassées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces Païs inconnus nous avions seulement la bouffole ou le genie de nôtre conducteur , qui selon les diverses inclina-

clinat
scienc
conno
étions
que n

C'e

parco
forcez
Sauva
nous a
tôt &
défen
nomb
la satis
comm
se cou
après
terme
que d
avantu
mes ob
de qu
grands

Le p
degré
rieur ,
sée est
a bien
un aut
par un
rant se
faut de
couran
se com
rapide
ou d'O

clinations de l'aiguille aimantée , & par la science qu'il avoit des étoiles & des vents , connoissoit à peu près le climat où nous étions , & se formoit au plus juste la route que nous devions tenir.

C'est avec ces foibles secours que nous parcourûmes ces vastes campagnes , tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages , qui faisoient mine de vouloir nous arrêter , ou plutôt nous dévorer ; tantôt & presque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverses nous eûmes la satisfaction de trouver la mer de Méxique comme le terme de nôtre longue & dangereuse course. Nous eûmes même la consolation , après de très grandes afflictions , de revenir au terme d'où nous étions partis : mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos aventures , il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire passage au travers de quatre grands Lacs , qui sont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs est sur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Supérieur* , autrement *Lac de Frontenac* ; sa traversée est d'environ quatre-vingt lieuës , & il en a bien trois cent de circuit. Il se joint avec un autre nommé le *Lac Heri* ; ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës , dont le courant se precipite dans le premier Lac par un saut de cent toises de hauteur. On appelle ce courant le *Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* se communique , par un autre détroit très-rapide , à un troisième nommé *des Hurons* ou d'*Orleans* : celui-ci se joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatrième qu'on nomme le *Lac des Illinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laissâmes celui-ci à côté, mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un séjour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la première Barque qui ait jamais paru sur cette petite Mer; nous eûmes toujours les vents contraires, & après une très-perilleuse navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Oum-touan*, où M. de la Sale envoya quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre subsistance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contaires pour en approcher de plus près que de neuf lieuës, ce qui nous obligea de débarquer à un bord assez commode, d'où nous allâmes par terre jusqu'à *Niagara*; c'est un Village situé sur le Lac Conti, auprès du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuse & la plus cruelle qui soit dans l'Amérique, s'étend depuis Montréal, ou plutôt depuis le confluent de deux rivières, qui forment le fleuve St. Laurent, jusqu'à l'extrémité du Lac Conti, dans l'espace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de la gloire,

gloire
tous
quelq
autre
tans,
fait p
qu'à
ter,
ble d
gers
les su
mais
enner
toute
te la
plus g
Ce
rouch
cevoi
mes u
dema
cher
Aprè
en fi
mens.
ce;
l'omb
ne pa
d'en
lemer
qu'il y
M.
pour
étoit
rivier
toien

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il fait qu'il y en a quelqu'un qui se rend plus puissant que les autres, ou par le nombre de ses combattans, ou par l'étenduë de ses terres, ne se fait pas une affaire de l'aller chercher jusqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le soumettre. Il est infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une constance à l'épreuve de tous les supplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il se nourrit du sang de ses ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruse, toute l'adresse, & même toute la prévoiance qu'on peut souhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle est, ne laissa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & jetta les premiers fondemens. Aussi-tôt on y travailla avec dilligence; mais les Iroquois en aiant conçu de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un si puissant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais seulement de fortifier par de bonnes palissades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Sale avoit déjà donné ses ordres pour la construction d'une Barque; la saison étoit avancée, le froid très-rude, & les rivieres prises par tout: ces vastes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, sur laquelle on pouvoit aller comme sur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut aussi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en respect par son Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, employer le reste de l'hyver à ramasser des pelleteries, & toutes sortes de munitions pour fournir aux fraix de son voiage. Ces raisons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* sur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iſinois, le devancer, & lui preparer les voies: & me laissa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le Printems il y fit transporter de *Frontenac* toutes sortes de provisions & de marchandises par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'après plusieurs trajets, la Barque périt auprès du rivage, par la faute du Pilote. On en sauva les meilleurs effets. Cette perte fut réparée par le nouveau Bâtiment qui se trouva achevé vers le commencement du Printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empressement de revoir sa nouvelle Barque, & de renouvelles ses liaisons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra aussitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes sortes de voies de leur imprimer de la crainte & du respect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandises, en remplit son nouveau magasin, & m'ordonna cependant d'aller à six-vingt lieues de là reconnoître les côtes & les terres qui sont au delà
des

des L
quai d
près c
détroi
viron
se join
dre te
étant
l'on m
Le de
veuë
prelqu
ces tro
ru ces
pour
à M.
petit v
où il p
d'où c
velles
Niagar
1679.
Toute
ment
l'Été.
ces fr
indispe
sent le
elles f
bitatio
M.
dispos
Ouvra
quaran
vers la
verlé

des Lacs vers le Nord-Est. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; après deux jours de navigation , j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'est un Canal d'environ trente lieues de long , par où ce Lac se joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ses bords du côté du Nord : étant là je m'informai aussi-tôt de nos gens ; l'on m'apprit qu'ils avoient passé plus haut. Le desir de les rencontrer me fit faire une revue exacte du País ; c'étoit une espèce de presqu'Isle en forme de cœur compris entre ces trois Lacs. Après avoir assez parcouru ces terres , je remontai dans mon Canot , pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale , qui durant l'espace de mon petit voyage , étoit reparti pour Frontenac ; où il porta de nouvelles marchandises , & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occupèrent non seulement le Printems , mais une bonne partie de l'Été. En cas de nouveaux établissemens ces frequentes revuës sont d'une necessité indispensable. Non seulement elles affermissent les nouvelles possessions , mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara , disposa tout pour la continuation de son Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante personnes dans sa nouvelle Barque vers la mi-Août , & aiant heureusement traversé le Lac *Herié* , nous entrâmes dans le

Luc des *Hurons*, beaucoup plus grand que les deux premiers. Nous employâmes le reste du mois à le parcourir à cause du mauvais tems, & après y avoir essuié la plus affreuse tempête qu'on puisse éprouver dans les Mers les plus orageuses, nous vîmes surgir à une rade de la contrée nommée *Missilimachinac*. C'est une espèce d'Isthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de six vingt lieuës de long, situé entre le Lac des Illinois d'un côté, & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce Païs est aussi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de son terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveüe, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laissa le soin de le construire à quelques-uns de sa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-est, jusqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, si je ne decouvrirois pas quelques-uns de les deserteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui sont au delà de ce Lac.

Ce Saut est un double Canal qui se forme à la dernière pointe du Lac par deux branches, qui se separant l'une de l'autre, laissent dans le milieu une Isle d'une grandeur raisonnable, & qui venant à se réunir, forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide, par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons près du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-beau

beau F
poussai
tant de
lieuës
plaisir
faisoit
tems-l
nitions
de ces
& aian
dans c
j'allai p
loin.
située
linois.
belle h
Ce f
deserte
tionnez
ramene
me suiv
Cepe
qué, &
vers la
le Cana
des Ilir
il alla a
d'Octob
Cette
Lac des
d'une g
qui pren
à cent li
veilleux
par son
qui se je

beau Païs, & suivant toujours la côte, je pouffai jusqu'à la rivière des *Outa*, qui sortant de ce Lac, va se jeter à plus de cent lieües de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaisir de parcourir un si beau rivage m'en faisoit oublier la peine & je vivois pendant ce temps-là de la chasse plus que de mes munitions. Après huit jours de course le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aiant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui regarde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en est pas loin. Là je découvris une grande plaine située entre le dernier Lac & celui des Illinois. Les Peres Jesuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plupart de nos deserteurs: je les trouvai tous mal intentionnez, mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me suivre.

Cependant M. de la Sale s'étant embarqué, & aiant levé l'ancre à *Missilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traversa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Illinois, & aiant passé ce dernier Lac, il alla aborder à la Baye des *Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'est qu'un regonflement du Lac des Illinois, caulé par l'embouchure d'une grosse rivière, nommée *Ouisconsin*, qui prend son origine d'un assez grand Lac, à cent lieües de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est que de ce Lac sort, par son autre extremité, une autre Riviere qui se jette dans le fleuve *Mississipi*: ainsi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfs de la Mer du Canada & de la Mer de Méxique, comme il est aisé de le voir en jettant les yeux sur les Cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué sur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles mesures, & renvoya sa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Ensuite il s'embarqua avec dix-sept personnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Illinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'emboucheure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce País situé entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Illinois à l'Orient de la Virginie & de la Floride. Il est très-abondant en toutes choses, en poissons, en bétail, & en toute sorte de grains & de fruits. M. de la Sale en visita les Habitans, fonda leur esprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par sa douceur, & par ses presens, les accommoda de ses marchandises, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de son negoce, le peu d'assurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois, & les ayant assuré de la protection puissante du Roi, il les porta à une soumission volontaire aux loix de notre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconstant, infidèle, incapable de se soutenir par lui-même, mais propre à se laisser toujours entraîner par le plus puissant, il crut devoir y bâtir un Fort, tant

tant p
pour s
tint li
d'un h
fut bie
très-pe
viere c
Illinoi
Cep
joindr
mes, c
ser à t
étoit ;
contra
gerent
pour t
faim,
mes à
offrit,
gland,
tez on
voir m
tiguez
se rem
prefera
lieu de
mandat
Je q
de reve
ner à
voile,
j'eus le
après
un con
découv
conten

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation solide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé, & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui se jette dans le Lac des Illinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Sale avec les quinze hommes, que j'avois retrouvés, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit ; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligèrent de relâcher à trente lieues de là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentés on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatiguez, que je ne pûs jamais les résoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, après six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes ; il me témoigna en être assez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

60 NOUVELLE RELATION
coup davantage, s'il avoit vû ses gens
avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un
commandement. Je pris dès ce moment con-
gé de lui, & après m'être fort legerement
rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A
peine fus-je avancé environ quinze lieuës
vers ces bords où j'avois laissé mon monde,
qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour
jamais me separer d'avec ces perfides, je fus
accüeilli de la plus furieuse tempête qu'on
puisse essüier sur les plus grandes Mers. Nô-
tre Canot balotté par les vents & par les va-
gues, tantôt élevé dans les airs, tantôt pré-
cipité dans les abîmes, ne laissoit pas de se
soutenir toujourns sur son fond sans tourner;
mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup
renversé, nous ne sûmes où nous étions. La
violence du mal étoit au dessus de l'art &
de nos forces, lors qu'un second coup rele-
va nos esperances, en redressant nôtre pe-
tit Vaisseau, & nous porta dans un moment
sur la rade où nous nous jettâmes à corps-
perdu. Ainsi nous voyant garantis de la tem-
pête par la tempête même, nous continuâ-
mes par terre nôtre voyage, & le Pilote &
moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage sur
des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain
à l'endroit où nous avions laissé nos gens.
Nous employâmes le reste de la journée à les
rallier. Le calme étoit revenu sur les flots,
& nôtre petite Mer nous présentoit une na-
vigation tranquile & commode; nous nous
y rengageâmes tous ensemble, & en moins
d'une journée nous vîmes mouïller au pied
du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit
de la

M.

tiere s
petite
faire p
sa trait
qui co
perdre
mes,
rances
source

Nôtre

deux
Pais,
fendre
ses voi
gasin d
cipaux
tres da
jusques
du por
le coeu
40. lie
Illinois
nelai.

à six l
jetter a
le fleuv
Fleuve

Nous
mis au
seuleme
pour le
page &
quatre

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entière satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûë, comme sur un secours nécessaire pour avancer ses affaires, & pour achever sa traite; cependant ce furent ces malheureux qui contribuèrent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs espérances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce País, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéissance, il résolut de pousser jusques chez les Illinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour pénétrer dans le cœur de cette Nation, il falloit gagner à 40. lieuës de là le portage de la Rivière des Illinois, qu'on a depuis appelée *Lac de Segnelai*. Elle prend sa source d'une éminence à six lieuës du Lac des Illinois, & va se jeter après deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Mississipi*, qu'on a depuis appelé *Fleuve Colbert*.

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes sur un des bords de cette Riviere très-navigable : nous nous y embarquâmes au nombre de quarante personnes sans compter trois Peres Recollets. Nous la descendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il est vrai, que tous ses bords sont aussi charmans à la veüe, qu'utiles à la vie. Ce ne sont que vergers : bois, prairies ; tout y est rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus délicieux pour la subsistance des hommes & pour la nourriture des animaux.

Cette variété si agreable, qui entretenoit nôtre curiosité, nous faisoit aller lentement. Enfin après six mois de navigation, nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Illinois, nommé *Pontdalaria*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes sans resistancce ; toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossiere avec de grosses branches d'arbres, recouvertes de diverses piéces d'écorce, le dedans assez proprement naté, tant par terre que par les côtez. Chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles ; au dessous il y avoit des caves, dans lesquelles étoit renfermé leur bled d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre provision.

De là ayant poursuivi nôtre voyage jusqu'à

qu'à t
tout d
viron
de tré
siblem
retom
re. A
nous t
Sauva
mée,
ge. I
couru
leurs
en bat
attaqu
se mi
Les H
ce, &
guerre
de no
leur fin
nous e
nus-là
Dieu c
frir la
s'ils v
ce, c'
reux,
de leu
tous l
quoit
nous é
indust
dans n
Ils reg
non c

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un eoup au milieu d'un étang d'environ sept lieuës de tour; nous y pêchâmes de très bon poisson, & nous laissant insensiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentrés, que nous nous trouvâmes entre deux camps: tous les Sauvages s'étant partages en deux corps d'armée, campez d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoié leurs femmes dans les bois, ils se rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte se mit en disposition de se bien défendre. Les Illinois étonnez d'une si fiere contenance, & d'ailleurs plus portez à repousser la guerre qu'à la commencer, se contenterent de nous demander qui nous étions; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoitre le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient de soûmettre à son obéissance, c'étoit l'unique moien de se rendre heureux, & de se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis; qu'ayant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en servir utilement; que nous étions prêts de leur faire part de nôtre industrie, pourvû qu'ils voulussent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propositions, non comme des Sauvages, mais comme
des

64. NOUVELLE RELATION
des hommes tout à fait civilisez. Nous aiant
donné des marques très - respectueuses de leur
veneration pour nôtre auguste Monarque ;
ils nous presenterent le *Calumet*. C'est ,
comme nous avons déjà dit , le signal de la
paix parmi tous ces peuples. Ils se servent en ces
occasions des termes de *chanter* ou *danser le*
Calumet : on le chante , lors qu'au pied d'un
pieu , ou d'un bâton fiché en terre , chacun
vient apporter les dépouilles de ses ennemis
en forme de trophée , & raconter ses exploits
guerriers. On le danse , lorsqu'après toutes
ces harangues , on fait des danses tout au
tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces cere-
monies , nous ne manquâmes pas de répon-
dre de nôtre côté à leur démonstration de
joye par des presens & par des assurances
d'une amitié inviolable. Nous leur païames
leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie.
Convaincus par là de nôtre bonne foi , ils
voulurent fortifier leur nouvelle union avec
nous par de bons festins à leur maniere : ils
firent revenir leurs femmes & leurs enfans ;
leurs chasseurs revinrent chargez de gibier ;
on travailla d'abord aux apprêts d'un grand
repas : on y étala le bœuf & le cerf boucan-
né ; ce fut un ambigu merveilleux de tou-
tes sortes de gibier & de fruits ; l'eau de vie
n'y fut point épargnée de nôtre part ; pen-
dant deux ou trois jours ce ne fut que joye &
que festins , mais au milieu du tous ces di-
vertissemens deux ou trois décharges de nô-
tre artillerie insinuerent dans leurs esprits ,
avec ces commencemens d'amitié , quelque
respect mêlé de terreur pour nos armes ; ils

nous

nous
même
ce qu
leurs
parmi
traïtio
freres
adopté
bien q
mune
reconn
té , &
ce de

En c
teurs ,
aussi f
souple
tous fo
& d'un
bois &
libertin
ardent
les gar
que eff
& par
que ce
un effe
remarq
maphro
ceci , q
ehant
sont fai
dès qu
dé de
d'en p
moindr

nous careffoient , mais nous craignoient en même tems ; nous faisons de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons sentimens ; chacun de nous se fit parmi eux des Societez agréables : nous nous traitions tous d'amis , de compagnons , de freres , quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les principaux d'entre eux : si bien qu'au travers de cette inconstance commune à tous les Peuples Ameriquains , nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité , & une très-grande disposition au commerce de la Société civile.

En effet ce sont des hommes careffans , flateurs , complaisans au dernier point , mais aussi fort rusez , adroits , vifs , prompts & souples à toutes sortes d'exercices. Ils sont tous fort bien faits , robustes , de belle taille , & d'un teint basané. Leur passion pour les bois & pour la chasse les rend extrêmement libertins , & tout à fait indociles. Ils sont fort ardens pour les femmes , & encore plus pour les garçons , aussi deviennent ils tous presque effeminez par leur trop grande mollesse , & par leur abandonnement au plaisir , soit que ce soit le vice du climat , soit que ce soit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre d'*Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci , c'est que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame , ils se sont fait de très severes loix pour le punir : dès qu'un garçon est prostitué , il est dégradé de sa qualité d'homme , on lui défend d'en porter l'habit & le nom , d'en faire la moindre fonction. La chasse même lui est dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; & celles-ci le haïssent autant que les hommes le méprisent: si bien que ces malheureux se voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que reconnoissant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y savent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils sont, ils se mettent au dessus de leur propre sensualité par un effort de la raison. C'est aussi pour assouvir leur fureur qu'ils se permettent de prendre plusieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épousent les sœurs, ou les parentes, & le mari sert d'un nouveau nœud entr'elles pour doubler les liaisons du sang. Ils en sont extrêmement jaloux, & s'ils les surprennent dans la moindre infidélité, ils les desfigurent & les punissent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-bellenatte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y semer du bled d'Inde, & en recueillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la Riviere qui porte leur nom: ils sont dispersez en plusieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre sexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéissance & dans la soumission
par

par une
bâtir su
fit son
vailla a
les hom
ment fi
pendan
la Barq
Illinois
étoit be
en conc
l'impati
fumoit
chagrin
tenta de
cœur, c

Jusqu
du Ciel
reusement
cinq cer
tenac, &
Forts le
faits en
Sauvag
sous no
eux nou
fer nos
d'autres
dans no
la sou
ces.

La pl
guez
point la
gue au
tôujour

par une espèce de Fort qu'il fit dessein de bâtir sur une hauteur près de la Rivierre. Il fit son plan, il donna des ordres, on y travailla aussi-tôt; & comme les materiaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Illinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cautoit l'impatience & la malice de ses gens, le consumoit à vûe d'œil, mais renfermant ses chagrins au dedans de lui-même, il se contenta de les faire éclater par le nom de *Creve-cœur*, qu'il donna à son nouveau Fort.

Jusques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avons heureusement poussé nos decouvertes jusqu'à cinq cent lieues au delà du Lac appelé *Frontenac*, & nous avons soutenu par d'assez bons Forts les divers établissemens que nous avons faits en plusieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontairement rangez sous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laissé tranquillement pousser nos progrès; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos dissentions que nous rencontrâmes la source de nos plus grandes disgrâces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toujours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

vages, sans guide, sans voiture, & la plupart du tems sans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une si fatigante & si perilleuse entreprise. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaises intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les suites. Les promesses, les bons traitemens, la gloire, la raison, l'exemple des établissemens faits par les Espagnols dans l'Amerique, tout fut mis en usage pour remettre les esprits dans une bonne situation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile: rien ne fut capable de les gagner, les caresses, les conseils, les raisonnemens ne faisoient que les irriter davantage. Quoi, *se disoient-ils*, serons-nous toujours les esclaves de ses caprices, toujours les duppes de ses visions, & de ses folles esperances? Faut-il que les peines que nous avons esluées jusqu'ici, nous soient un engagement pour en souffrir de nouvelles? Que sous pretexte qu'un barbare nous tient ici transplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une suite perpetuelle de fatigues & de miseres? Que nous revient-il de toutes nos courses, qu'une espèce d'esclavage, qu'une malheureuse indigence, & qu'un épuisement entier de nos forces? Qu'esperons-nous gagner quand nous serons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inaccessibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir sur nos pas, aussi vuides & aussi miserables que nous le sommes à présent. Prévenons un si grand mal-

mal-

malheur
tent, s
que no
homme
lui mên
aussi pe
de pou
côtez d
des forc
nos pei
tons, i
punir e
où alle
sans au
pons l'
feres p
profitor
& de no
cours e
& s'ex
comple
soit qu
crainte
d'abor
ble. Il
inconst
lui, po
cueillir
paroître
Ils e
de faus
sembla
dirent
bons tr
du pér
être ob

malheur ; & tandis que les forces nous restent, servons-nous en pour regagner les Païs que nous avons quittez, separons-nous d'un homme qui nous veut perdre en se perdant lui même ; abandonnons-le à ses recherches aussi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'est fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richesses qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il saura bien tôt nous r'attaper & nous punir ensuite comme deserteurs. D'ailleurs où aller sans provisions, sans aucuns effets, sans aucune ressource ? faisons mieux, coupons l'arbre & la racine, finissons nos miseres par la perte de celui qui les cause, & profitons par sa mort des fruits de nos courses & de nos peines. Voilà à peu près par quels discours ces esprits mécontents se préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus detestable complot que la rage puisse inventer. Mais soit que l'horreur du crime, soit que la crainte du suplice les arrêtât, ils ne purent d'abord se déterminer à un attentat si horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconstant à un soulèvement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyen le fruit du crime, sans paroître y avoir aucune part.

Il s'Il crurent donc devoir les surprendre par de fausses confidences jointes à tous les faux semblans de la plus sincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop sensibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchés du péril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligez par toutes sortes de devoirs de
les

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé julques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leurs dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussitôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent, Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressemens de se voir. En un mot les Illinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dès-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur espérance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plutôt haï de; siens, & d'ailleurs exoté à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer d'ou

d'ou v
de son
les un
qu'il n
légère
fonder
tréen

Les
clarer
venoit
avec l
défenc
après c

M.
doigt
ne che
mie &

Etrang
voir le
union

le des
de la g
même
une te

gloire
ges, a
loi, sa

que le
plus il
timens

toit v
Dieu,
Roi d
dans l
leurs t
il acco

d'où venoit un si grand changement, il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légèrement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Illinois se rendant à ses raisons, lui déclarèrent que c'étoit de ses gens mêmes qu'il venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'interêt même de toute-la Nation Françoise de faire une telle Societé. Quelle sureté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur interêt & leur brutalité? qu'au surplus il avoit déclaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Illinois, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le seul nom pourroit le maintenir dans la paisible possession de leurs biens & de leurs terres. L'assurance & la sincerité dont il accompagna ses discours, dissipa leur défiance.

fiance, rassura les esprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaisé, qu'on en vit aussi-tôt remaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Mansolea*, secret Emissaire des Iroquois, de la Nation voisine des *Mascoutans*, homme fin, éloquent & seditieux. Cet homme venant sous le nom d'ami, & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secretement dans le camp des Illinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa négociation. D'abord il visita les uns & les autres, & après avoir attiré dans ses intérêts ses plus affidez, il convoqua les plus considerables. Ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toute l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux: il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'intérêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûe de subjuguier tous les peuples de l'Amerique Septentrionale jusqu'à la mer de Méxique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions assurément contracté de secretes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions

con-

constru
comme
minatio
pullions
cente c
qu'à p
que s'i
unis, i
seroit f
étions
les plu
accable
préten
d'avis
dans l'
ces disc
de forc
nos Fra
fut l'ad
nous tr
tâcher
rent bie
tion, i
par-là
citerent
soupon
perdre
de pou
les aut
passa en
spira nò
soit sur
liation
Impatie
la réun
& s'en
Tom.

construit sur leur rivière ; n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée , en attendant que nous pussions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederez. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions , ou plutôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis , il ne seroit plus tems , & que le mal seroit sans remede ; mais que tandis que nous étions en si petit nombre , & qu'ils étoient les plus forts , il leur seroit aisé de nous accabler , & de se mettre à couvert de nôtre prétendue conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mansolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule , & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force , qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déjà tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens , & pour tâcher de s'emparer des Illinois. Ils se gardèrent bien d'employer quelqu'un de leur Nation , ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Illinois , ils suscitèrent leurs voisins pour jeter chez eux des soupçons contre nous , & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez , afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation ; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale , qui se repositoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation , ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les noeuds de la réunion , il se leva dès la pointe du jour , & s'en alla dans le camp des Illinois , ac-

compagné de ses plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte universel : loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faisoit auparavant, ce n'étoit partout que visages glacez, qu'un morne silence à son approche, ou plutôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne fait que penser, ni même à quoi se refoudre, ou s'il ira se retrancher dans son Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclaircissemens; mais ne pouvant souffrir l'incertitude, ni se relâcher dans les occasions les plus perilleuses, il s'avança dans le gros de l'assemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adressa aux principaux de la Nation. Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, sera-ce toujours à recommencer ? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpétuelles ? hier au soir dans le calme, & dans une situation paisible ; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous soulever contre moi. On me fuit, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois assemblez par troupe. Que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement ? ou plutôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes ? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être votre victime

si voi
machin
bien de
persua
meté,
solea,
les inf
vention
la Sale
moins
avez-v
liaisons
perfide
sont me
ces peu
témoign
vos et
tenduë
mieux

Manse
ne man
dans de
de la p
toujour
les gens
rences
bien ser
contre
toute l'a
lens con
toute la
fiste à le
tre, ta
Iroquois
renouve
meditoit

si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadés par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Mansolea*, député de la part des Mascoutans pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois. Aussi-tôt M. de la Salle s'adressant à *Mansolea* ; quels témoins, quels indices, quelles assurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaisons avec un peuple aussi barbare, aussi perfide que celui dont vous me parlez ? Où sont mes secrets Emissaires, envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre ? Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétendue trahison, je ne demande pas mieux

Mansolea pressé par une si vive réponse, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occasions où il y va du salut où de la perte de tout un Peuple, il n'est pas toujours besoin de preuves pour convaincre les gens suspects ; que les moindres apparences suffisent pour obliger les personnes bien sentées à prendre leurs précautions contre de pareilles entreprises ; que comme toute l'adresse des esprits seditieux & turbulens consiste à bien dissimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques consiste à les prévenir ; que dans cette rencontre, tant les négociations passées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveler avec eux dans le voyage qu'il méditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti sur

la Riviere des Illinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du dessein dont on le soupçonnoit, & qu'il n'en falloit pas davantage pour obliger leurs Nations à se tenir sur leurs gardes, & à se mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raison, lui dit d'abord M. de la Sale, il est bon de prendre ses précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Illinois se precautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne sommes venus que pour les protéger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amérique Septentrionale sous l'Empire du Roi des François. Puis s'adressant aux Illinois, vous n'avez que trop souvent éprouvé, leur dit-il, l'avarice & la cruauté de cette Nation toujours avide de vôtre sang & de vos biens, nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déjà subjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Mascontans*; ils ont fait de tous leurs voisins autant d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere vûë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous mêmes, c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plutôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre facilité

cilité
eux-
me re
partic
ce qu
ne s
pelle
le Fo
mis,
avec
aux l
point
cette
que si
Peupl
pour
avec l
forts d
crime
viere
peupl
les m
ennen
appui
des at
rance
les pé
que n
nous
nos d
ni de
blir,
entier
sous l
voud
fessio

cilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux-mêmes par leur foiblesse. On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelleteries ; j'ai tâché ensuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerais desormais en societé avec eux qu'autant qu'ils se soumettront aux loix de nôtre Monarque ; sans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs soyez persuadez que si je fais quelque liaisons avec certains Peuples, ce ne sera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plutôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti sur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la sureté des peuples, que par ces sortes de remparts, qui les mettent à couvert des insultes de leurs ennemis ? Si ce sont des défenses pour appuyer l'autorité des Souverains, ce sont aussi des asiles pour le Peuple, & des lieux d'assurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'est la conduite que nous avons tenuë jusqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique : en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos ; en vous proposant de vivre sous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plutôt vous assurer dans vos possessions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, sans foi, sans regles, sans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faisant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage sur son voisin, vous courrez les uns sur les autres, vous vivrez toujours exposez à de nouvelles incursions, toujours dans les pertes, dans les invasions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réunis sous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuse société; les plus forts seront arrêtez, les plus foibles secourus par l'Autorité Royale, & vivant tous sous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richesses, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions, c'est à vous à les accepter ou à les refuser, à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plutôt comme vos freres. & vos fidelles défenseurs.

Ce discours soutenu par cette fermeté qu'inspire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Mansolea* lui même touché des bons sentimens qu'il reconnut dans nôtre Chef, & pressé par le témoignage de sa conscience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Mascontans*, pour les obliger à faire entrer les Illinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & con-

vint

vint a
furet
ment
avec
treren
prote
allian
plier
M.
rance
plus
car c
vrir u
ce du
Se
tombe
sipi, i
étend
tager
après
remon
rivage
sont a
descen
Méxi
les Na
Mer.
se res
de la p
Pen
nos p
cours
prude
plots,
execu
Noël

vint avec M. de la Sale, que leur propre fureté & celle des Illinois dépendoit uniquement de leur union & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Illinois rentrèrent dans leurs premiers sentimens, & protestèrent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection, qu'ils nous supplierent avec instance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles assurances de leur amitié ne songea qu'à pousser plus loin ses découvertes ou ses conquêtes; car c'étoit à lui la même chose de découvrir un Pais, & de le soumettre à la puissance du Roi.

Se voyant sur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Mississipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaste étendue de ses desseins, il n'avoit qu'à partager ses courses en deux parties; l'une, après avoir gagné ce fleuve, de le suivre en remontant vers sa source, & de côtoier ses rivages pour reconnoître les Nations qui sont au Nord-Est de l'Amérique; l'autre de descendre ce même fleuve jusqu'à la Mer de Méxique; & de tâcher de soumettre toutes les Nations situées sur ses bords jusqu'à la Mer. Il se reserva cette dernière partie, & se resolut de charger quelqu'autre personne de la première.

Pendant qu'il dispoit ainsi son voyage, nos perfides ne songeoient qu'à rompre le cours de ses desseins: mais voyant que sa prudence lui faisoit prévenir tous leurs complots, ils résolurent de l'empoisonner. Pour executer ce dessein ils choisirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer

le succès, ils trouverent le moyen de jeter du poison dans la marmite, afin qu'empoisonnant en même tems & le Maître & ses affidés, ils pussent seuls se rendre les Maîtres du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été servi, on se mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ses conviez furent-ils sortis de table, qu'ils se trouverent également attaquez de convulsions, de sueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop sensibles de poison les obligerent à prendre de la theriaque, & sans ce prompt remede, & sans la précaution que chacun prit sur le champ, il auroit été impossible de se garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le silence: ces scelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les poursuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui se dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit si avantageusement répandue de tous côtez, que non seulement plusieurs François dispersez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré se soumettre à lui, & reconnoître en sa personne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faisoit lui attiroit sans cesse de nouveaux soldats de toutes parts; si bien qu'il repara non seulement par-là le nombre de ses fugitifs, mais il accrut de beaucoup sa troupe, & grossit

con-

confide
& par

Les
chez le
mettre
couver
M. Da
res qui
tirant v
compag
quatre
nit d'a
leur do
tions; q
querent
la Rivie
qu'au f
traite/e
tre cen
sept lie
tems en
ge pour
les habi

Ce fi
haut d'
plaine d
quantier
cinq lie
accrû p
gent, q
environ
Nations
les Tint
fut très
merça a
gmenta

considerablement son magasin par son trafic & par les negociations.

Les choses étant dans cette disposition chez les Illinois, M. de la Sale crut devoir mettre en execution le dessein de ses découvertes. Pour cet effet il jeta les yeux sur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui sont le long du Fleuve *Mississipi*, en tirant vers le Nord-Est. Il choisit pour l'accompagner, le *Pere Louis Recollet*, avec quatre François & deux Sauvages, les fournit d'armes & de munitions nécessaires; & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. sur la Riviere des Illinois, la descendirent jusqu'au fleuve *Mississipi*, & pousserent leur trajet en remontant ce fleuve, jusqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à sept lieuës de sa source, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverses Nations qui les habitent.

Ce fleuve sort d'une grande source, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le País des *Iffati*, sur le cinquantieme degré de latitude. A quatre ou cinq lieuës de sa source il se trouve si fort accru par cinq ou six Rivieres qui s'y déchargent, qu'il est capable de porter bateau. Les environs en sont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iffati*, les *Oua*; les *Tintonbas*, les *Nadoñessans*. M. *Dacan* fut très bien reçu de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit plusieurs esclaves, augmenta sa troupe de plusieurs Sauvages vo-

lontaires ; & posa , à deux lieuës de la source de ce grand fleuve , les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations , qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations , l'une chez les *Issati* , où plusieurs Europeens qui s'étoient joints à lui dans sa courûe , voulurent s'habiter ; une autre chez les *Hanétons* ; une autre chez les *Oua* , une autre enfin chez les *Tintonbas* , ou gens de Riviere.

Charmé de la docilité de ces Peuples , & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux , il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Affenipois*. C'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation , toute farouche qu'elle est , le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François , & une autre chez les *Chongaskabes* , ou Nation des Forts , leurs voisins

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens , M. de la Sale prit congé des Illinois pour aller à Frontenac , le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équiper , que pour faire une revûë de ses magasins , de ses Forts & de ses habitations. La troisiéme journée , il arriva au grand Village des Illinois , où après avoir observé la situation du País , au milieu de plusieurs Nations , des *Miamis* , des *Outagamis* , des *Kicoapous* , des *Ainous* , des *Mascontans* , & de plusieurs autres , ar-
rosé

rosé d'
bâtir un
de à to
le Maî
pour se
Franço
qu'il p
suites.

Deu
envoye
nac ,
ment ;
pte de
dans le
Villag
pû déc
mêmes
du tou
quois.
que sa
rut pas
champ
Fort q
venir i
avoir
deux m
yage.

Ces
dus au
l'occaf
impatie
tre Co
joindre
tre , je
côté
au me

rosé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelque'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'Automne dernière à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrèrent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû découvrir de sa Barque. Cependant eux-mêmes l'avoient brûlée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dès-lors, que sa barque étoit perdue, mais il n'en parut pas moins tranquille. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler. Ensuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déjà vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de notre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déjà

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur secrette correspondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicieux dessein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit destiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé: sur la cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtés à une très-vaste campagne. J'avois déjà tiré quelques lignes pour en jeter les fondemens incessamment, lorsque je reçus avis, non seulement de la désertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma surprise. Aussi-tôt je quittai tout pour aller sur les lieux, je trouvai le Fort pillé & saccagé; il étoit encore gardé par sept ou huit François, qui n'avoient pû résister à la violence de ces traitres. J'avoüe que je fus desolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, sans secours & sans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez sont composées de differens esprits, la division & la mesintelligence y causent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pû faire dans une si triste situation, ce fut de dresser un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit passé. Après cela je

son-

songea
insulté
d'arme
de nos
secours
de nou
le per
toit da
paroiss
que c
A l'
soins p
tenir c
gard
& nou
par leu
dequoi
graces
leur tr
M. de
d'abor
scelerat
miseric
mourir
Après
velle re
pas dé
me ave
Une an
dant ce
quelque
Sauvage
au Ciel
A pe
revers,
un plus

songeai à me mettre en état de n'être point insulté. Le Fort étoit assez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'esperance d'un prompt secours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous fauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroissoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occasion de se signaler;

A l'égard des Illinois, je redoublai mes soins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes sentimens à notre égard. Alors chacun tâcha de me seconder, & nous fîmes si bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous consoler, & dequoi reparer en quelque maniere les disgraces que les autres nous avoient causées par leur trahison.

M. de la Sale ayant reçu ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces scelerats, les uns vinrent s'abandonner à sa misericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recrue, & m'écrivit aussi tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me restoit. Une année se passa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, grâces au Ciel, de quoi que ce soit.

A peine étions-nous relevés d'un si grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeste danger. Environ le mois de

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Illinois un gros de six-cens Iroquois, armés les uns de fleches, les autres d'épees & de pertuisannes; quelques-uns même d'armes à feu. Les Illinois à cet aspect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous soupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux écueils, soupçonné par les Illinois, pressé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour rassurer les premiers: pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement: en tout cas je protestai aux Illinois de partager toua le peril avec eux, à quoi j'ajoutai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit sur l'heure se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Illinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part, & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois: après cela chacun courut aux armes & se mit en état de combatre.

L'Armée des ennemis, divisée en deux ailes, étoit commandée par deux Généraux, l'un nommé *Tagancourte*, Chef des *Tsonnontouans*; l'autre *Agoustot*, Chef des *Desouatages*; celle des Illinois ne faisoit pas cinq cens hommes; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez

par-

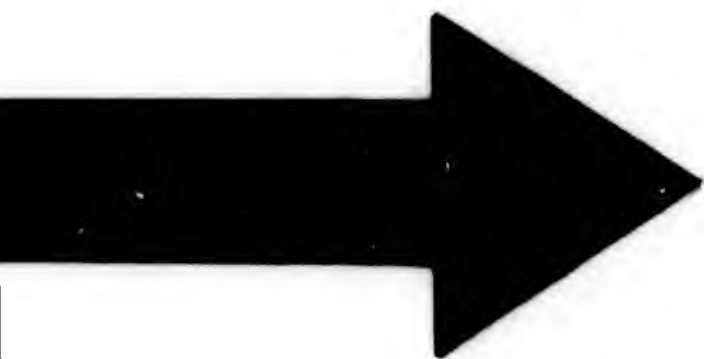
parmi
baraille
per. leu
tre per
Françoi
çois ven
çoit ver
ferme &

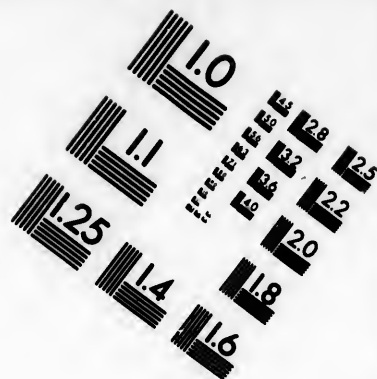
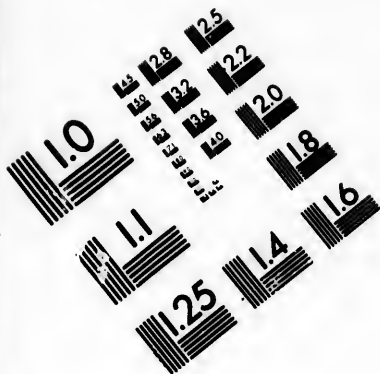
Dès
cher, i
n'ayant
& à no
comme
mais po
voulus
députati
pûs aux
tume pa
positions
font che
& d'uni
gage. A
que je n
m'arrach
un autre
le sein.
glissé su
ment ble
l'assembl
soit par
soit par
rêta le s
de me r
milieu d
on me
mes fore

parmi eux les aidoient à bien dresser leurs barailions, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armée, avec un Illinois & deux François seulement. Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de résolution.

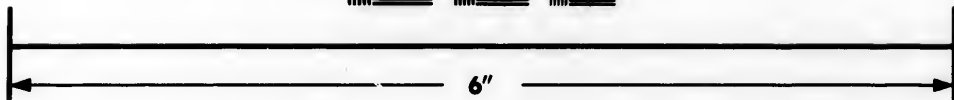
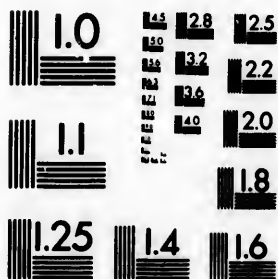
Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirèrent sur nous, mais personne n'ayant été blessé, je conseillai à l'Ilinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le médiateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation. Je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'est la coutume parmi ces Sauvages de faire leurs propositions de paix avec des Colliers, qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union: je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides; l'un m'arracha brusquement le Collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein. Mais par bonheur le coup ayant glissé sur une côte, je ne fus que legèrement blessé, & les plus raisonnables de l'assemblée m'ayant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume, soit par le moyen de quelque bande, on arrêta le sang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduisit jusqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée; mes forces étoient bien diminuées à cause
du







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

LE 28
EE 32
E 25
E 22
E 20
E 18

ii
10
E 28
E 22

du sang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon , & sans m'étonner ni de leur grand nombre , ni de leurs menaces , je leur representai le tort qu'ils avoient , d'avoir violé en ma personne le droit des Gens , qui doit être respecté de tout le monde , & l'injure qu'ils faisoient au Roi mon Maître & à tous les François , de venir sans sujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans son alliance & sous sa protection ; Que s'il leur restoit quelque consideration pour notre Prince & pour nous , ils se desistassent de cette guerre ; qu'ils regardassent les Illinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre , & ne faisant presque qu'un même Corps avec nous , ils ne pouvoient conspirer leur perte , sans conspirer en même tems la nôtre ; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes , ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur , le péril étoit bien égal dans cette occasion pour les deux partis , puisque les Illinois étoient au moins au nombre de 600. combattans , & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il est bon quelquefois de n'accuser pas tout-à-fait juste , & sur tout à la guerre ;) Qu'ainsi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage , que je venois les inviter à la paix , mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela , que c'étoit au nom de toute notre Nation , de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere , au nom même

me de
faisois
me tem
j'avois
vois le
favorabl
Penda
ou que
tendre ,
& quel
donner
& lui d
mençoit
parmi le
soient g
tremens
que ces
feroce
goient à
ma perso
nement ,
posté de
sa main
cheveux
bien à fa
dessein
c'est-à-d
la coût
quand il
s'ils rend
tre de qu
lui coupe
de dessus
me de ca
le plus g
se signale

me de nôtre grand Monarque, que je leur faisois cette priere, & leur protestai en même tems que je ne plaindrois pas le sang que j'avois perdu dans cette négociation; si j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponse.

Pendant que je leur tenois ce discours, ou que mon interprète le leur faisoit entendre, on escarmouchoit de part & d'autre, & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Illinois quelques François qui faisoient grand feu sur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & sans autre facon ils commençoient à délibérer sur ce qu'ils feroient de ma personne. Je me préparois à tout événement, lorsqu'un de la compagnie s'étant posté derrière moi, & tenant un rasoir dans sa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à sa contenance & à sa mine, que son dessein étoit de m'enlever la chevelure; c'est-à-dire, de me couper la gorge: car c'est la coutûme parmi ces Peuples sauvages, quand ils vont en parti, où à la chasse, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puisse être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de dessus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui est chez ces Barbares, le plus glorieux trophée par où ils puissent se signaler. Si bien que m'étant apperçû que

ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquérir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent décidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir, *Agoufot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnât la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain; que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Illinois parole d'une paix entière & d'une parfaite réünion. Soit qu'il y eu de la sincérité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains, guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beau Collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prièrent de leur témoigner qu'ils souhaitoient désormais de vivre avec eux en véritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontraï en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, & ne

ne pouvo
de ce que
tièrement
trouver l
près les
m'avoient
part, le
fis entend
leurs pro
qu'autant
toient pas
rien faire
gloire pou
l'honneur
Peuple,
Qu'ainsi à
roles, tou
toient que
mieux sur
Les Ill
peine à cro
je leur dis
voir de ré
présens ro
bassade.
une suspe
contens
quelques
ques de
s'exposer
le plaisir
ainsi la
décamper
restez, se
ves, & a
en corps

ne pouvoient assez me témoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entièrement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Illinois ; je leur repetai à peu près les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop se fier à leurs propositions, ni à leur présent, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner sans rien faire ; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur course, que l'honneur de s'être accommodé avec un Peuple, qu'ils prétendoient soumettre ; Qu'ainsi à mon sens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuses pour les mieux surprendre.

Les Illinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à se persuader tout ce que je leur dis. Ils se mirent cependant en devoir de répondre à leurs propositions par des présens reciproques & par une nouvelle ambassade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une suspension d'armes : les jeunes Illinois contents d'avoir repoussé, au dépens de quelques uns des leurs, les premières attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'exposer à un nouveau combat, & préférèrent le plaisir de la chasse à une gloire périlleuse ; ainsi la plupart prirent ce moment pour décamper, & deserterent. Ceux qui étoient restés, se voyant abandonnés des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'assu-

rance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi, nous nous renfermâmes dans nôtre Fort. Au bout de deux jours les Illinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappelés. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la dernière occasion, il me prièrent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage; j'allai trouver les Illinois, & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le camp des Illinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Illinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assurer de leur entière correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me pro-

mirent

mirent
de pare
prierent
d'aller i

Je vo
pour ne
de ma r
ger raffr
d'aller c
portai p
la part
tems qu
te affair
sur l'hev
pour éta
longue
riva,
croyanc
il gâta t
avoir lo
avoüa a
bre de l
que de c
positions
toute sa
que pou
toient
castors
que lorf
de traitt
sement
avancer
là, sur
la moiti
le nomb
grand c

mirent de leur envoyer sur l'heure un ôtage de pareille consideration. Cependant ils me prièrent de ne point perdre de tems, & d'aller incessamment traiter cette affaire.

Je voyois les choses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succès de ma médiation. Après avoir pris un léger rafraichissement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier consentement de la part des Illinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable, solide, & de longue durée. La-dessus l'ôtage Illinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par son imprudence: car après avoir loué leur valeur & leur generosité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit très-obligée, & que pour marque de reconnoissance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne sait que lorsqu'il s'agit d'accomodement, ou de traité, le trop de sincerité ou d'empressemment recule souvent les affaires, loin de les avancer? En effet les ennemis, qui jusques-là, sur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute leur

leur fierté, & me firent de sanglans reproches de ce que je leur avois fait les Illinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient, que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devoient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, sans moi, sur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas : cependant je leur fis entendre que ce que l'otage venoit de leur dire n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit, que dans le tems de leur arrivée, les Illinois étoient du moins au nombre de six-cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté; qu'au reste mes intentions avoient toujours été très bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur champ & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient. Ne vous est-il pas assez glorieux, ajoutai-je, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter? Les Iroquois se rendirent, ou plutôt firent semblant de se rendre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Illinois dans le camp dire à ceux de la Nation, qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une solide paix.

Les principaux des Illinois ne manquèrent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs castors & leurs esclaves:

ves: le
ment,
premier
tions,
vers co
le pren
au Gou
étoient
sous leu
soient la
par le tr
éternelle
les même
se retra.
Penda
noient
j'appris
soient fa
dessein d
fleuve p
Comme
Illinois,
leur rec
chement
faire sur
assuré q
pour les
m'en cro
se retire
ils tâché
mettre à
donna d
mon cor
alla rejo
notre Fo
Le hu

ves: les Iroquois les reçurent forthonnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection: par le second, ils faisoient la même civilité à M. de la Sale; & par le troisiéme ils juroient aux Illinois une éternelle alliance. Les Illinois leur firent les mêmes protestations, après quoi chacun se retira.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Illinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Illinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides, que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur Riviere; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & se retireroient en quelque'autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise. L'Illinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant separez, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitième jour de leur arrivée & le dixié-

dixième de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger les Illinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixième ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Illinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiéz, le Pere *Zenobe*, & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toujours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Illinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plutôt faite, qu'il

qu'il s
Il y en
rent,
alloient
mangé
Illinois.
repoussa
témoign
n'avois
vouloir
sans leu
il me p
nous c
retirer.
parmi e
procha
étoient
seilla de
rois. Je
retirâmes
doublâmes
étant ren
gardes d
défendre
quez.
Quand
raisonnar
& sur l'in
nos affair
couru de
Zenobe m
disant qu
nécessaire
pas le pl
ver des
je lui
Tom. 1

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puisque j'étoit si curieux, ils alloient me le dire, que ce seroit apres avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Illinois.* Ayant entendu ce discours, je repoussai avec le pié leur present, & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein, je n'avois pas besoin de leur present, loin de vouloir l'accepter; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez nous dirent que nous pouvions nous retirer. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaqués.

Quand nous nous vîmes en sureté, nous raisonnâmes quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même necessaire de se menager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a souvent un meilleur effet , que la bassesse & la soumission. Que les ames cruelles ne s'attendrissent jamais par des supplications & des actions rampantes , au lieu que souvent elles se rendent à la vigueur & à la résistance ; qu'au reste, lorsqu'il y a du danger , il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur , que celui d'un lâche ; que dans cette derniere occasion j'avois voulu repousser le mépris par le mépris ; qu'ayant entrevû la mauvaise volonté des Iroquois , accompagnée même de raillerie , j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me présentoient que pour se mieux moquer de moi , & leur témoigner par ma réponse, ma fermeté dans le peril , plutôt que d'en venir à des prières ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de rester plus long-tems , nous employâmes le reste de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain : nous étions encore quinze François dans le Fort , les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres se résolurent d'aller rejoindre les Illinois , ou d'aller chez quelque'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets , & chacun fit son paquet.

Le lendemain onzième de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour , chacun prit son parti , & nous nous embarquâmes les deux Peres , les cinq François & moi dans un canot , sur la Riviere des Illinois. Après cinq lieüs de chemin nous mîmes à terre pour sécher quelque peleterie , & pour rac-

com-

comm
tous
Gabrie
rivage
point
toutez
douceu
la cam
verte d
trop av
ge que
jour fin
venoit
de son
avoit pa
cherche
nous re
mes que
la trou
nous en
Pere ; d
côtez ,
fimes u
servir d
l'autre
tems en
tous nos
ayant é
un lieu
nommrz
bois , &
qui lui c
Breviaire
à un Per
après ce
bon Rel

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce ten. le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire son Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cause que nous étions entouré d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrément & l'aspect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes, l'engagerent à aller un peu trop avant ; & le firent tomber dans le piège que je lui avois prédit. Cependant le jour finissoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de son retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi ; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens, nous rencontrâmes sa piste, nous la suivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes coupée par plusieurs autres qui nous empêcherent de suivre celle du bon Pere ; de sorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu sur le rivage pour lui servir de signal : nous passâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureusement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut massacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent son Breviaire, qu'un de la troupe vendit ensuite à un Pere Jesuite, de qui nous avons depuis appris ces particularitez. Ainsi mourut ce bon Religieux âgé de soixante dix ans. au

100 N O U V E L L E R E L A T I O N
milieu des prieres & des cantiques divins ,
par les mains de ces malheureux , pour le
salut desquels il étoit venu dévouer sa
vie.

Après ces vaines recherches , nous ne
laissâmes pas de l'attendre le lendemain jus-
qu'à midi ; & n'y ayant plus d'esperance
de le voir revenir, tristes que nous étions ,
nous nous embarquâmes sur la même
riviere, & la remontâmes à petites journées,
toujours dans l'attente du Pere Gabriel.
Après environ un mois de navigation , nous
prîmes terre à deux journées du grand Lac
des Illinois. Nous y conduisîmes notre ba-
gage par des traîneaux. Etant embarquez
environ le 20. d'Octobre sur ce Lac , nous
navigeâmes huit ou dix jours : un coup de
vent nous porta sur un bord , à vingt lieuës
du grand Village de *Potavalamia*. Les
vivres nous manquant nous fumes obligez de
prendre terre , & de glaner dans les bois.
Comme j'étois extrêmement affoibli par
une fièvre qui me consumoit , & que d'ail-
leurs mes jambes étoient fort enflées , nous
ne pouvions gueres avancer. Cependant à
force de nous traîner , nous arrivâmes à
la Saint Martin , audit Village dont je viens
de parler , où nous ne trouvâmes personne ,
& par conséquent nul secours pour nous ré-
tablir. Nous avançâmes dans le desert,
où nous rencontrâmes heureusement du blé
d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie
durant quelques jours. Etant munis de cette
petite provision nous regagnâmes le Lac ,
& nous y étant rembarquez , après deux
jours de navigation un vent de large nous
porta

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucané. Nous ne négligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres; l'embouchure en est étroite, & va toujours en s'élargissant: son circuit est de plus de dix lieues. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appelé, *l'Ance à l'esturgeon*: parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espèce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivières bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en très-grand nombre.

Ce sont, comme l'on fait, des amphibiens, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air , & de la terre Ils sont presque aussi gros que des moutons , mais beaucoup plus petits ; leurs jambes sont courtes , leurs pattes approchent de celles des Singes , pour leur souplesse. Leur museau est long ; armé de dents très-fortes ; leurs corps est revêtu d'une soie longue & fine , mais leur queue est un assemblage de plusieurs cordons très-durs , qui étant d'un fort petit volume sur le croupion , se développent ensuite , & forment en s'élargissant la base d'un triangle. Elle leur sert comme de masse ou de truelle pour taper la terre molle. Leur instinct admirable paroît dans leur bâtiment. Il se logent dans de petites cabannes qu'ils se bâtissent eux-mêmes ; & quand il est question de se loger , ils cherchent ensemble un lieu commode pour leur habitation. C'est pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne soit ni trop large , ni trop profonde , sur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre , dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient , ils font entre eux un cercle , ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet , on remarque qu'ils s'assemblent toujours en nombre impair , tels que sont cinq , sept , neuf , onze , comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Ensuite , la premiere chose qu'ils font , c'est de couper l'arbre qui est au bord de la Riviere. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre , & le tranchent tout autour de haut en bas ; si bien qu'après l'avoir coupé , l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent ;

&

& c'est
pour e
lentir
empêc
fonds
bientôt
& d'au
& du
passage
longue
en von
ou s'il
espèces
de l'éa
inonder
ce , ils
ques ou
puisse s
cent lev
massonn
tout cîn
tent &
mettent
ayent él
ils le vo
manière
petits p
aux autr
pour ga
pour le
merveill
ces appa
espèce
qui va j
reservoir
leur qu

& c'est justement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en ralentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le passage à l'eau. Si l'arbre n'a pas assez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage opposé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des espèces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par sa violence, ils laissent de distance en distance quelques ouvertures à la chaussée par où l'eau puisse s'écouler. C'est ainsi qu'ils commencent leur bâtiment, ensuite ils se mettent à maçonner au pié de leur ouvrage: pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche sur couche, jusqu'à ce qu'ils aient élevé leur édifice trois pieds de haut: ils le voutent, le polissent en dedans d'une manière très-propre; ils se font ainsi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un est pour leur gîte, l'autre pour garder leur provision, & le dernier pour leur nécessité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'est que dans l'un de ces appartemens ils creusent un bassin, une espèce d'aqueduc, ou de canal souterrain qui va jusqu'à la riviere. Ce bassin sert de réservoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien-tôt; & en cas de peril, leur canal leur sert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queue à force de taper la terre, il renverse la queue sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages, pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dès qu'ils aperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin. Ils s'en approchent d'aussi près qu'ils peuvent. Dès que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviere. Mais comme il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait: ou si c'est en hiver, quand les rivieres sont glacées, n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprès sur le glaci. Le Castor passant par dessous leve la tête hors du trou pour respirer. Alors le chasseur enfonce & glisse la main sur le corps du Castor qui nage; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queue s'élargit, le chasseur serre la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette sur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le rattrape aussi-tôt, & on l'as-

l'asson
huit o
lieties.
eumes
ou neu
memen

Après
de que
mes sur
pris à
un ven
jours,
me end
malheur
ils y a
boucann
nous pû
pendant
très-mec
changea
le le len
cée, il
Comme
ladie d'u
me dispo
bois avec
ce même
se présen
duire dan
surèrent
tre malac
offres si a
re même
chemin,
Poutouala
plusieurs.

l'affomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chauffées dans l'espace de deux lieues. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrêmement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très-méchante chère. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se résoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnouis* se présentèrent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurèrent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoualamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Après deux jours de séjour, le Pere *Zenobe* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractère, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant déjà grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres, leur poil est une espèce de toison très-fine & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse, leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toujours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent, quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrêmement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'éleve tout d'un coup en sursaut en faisant un grand cri. Les bœufs

pren-

prennent
rent
les Sa
toutes
blessés
sur ce
dangere
ou à la
manqu
met l'
après l
te à fa
de bœ
seurs b
te ou c
assomm
de mer
fait le t
justesse
est surp
ou qu'
quefois
en poin
avec de
effet.
ils emp
leur da
il faut
a en ce
par l'au
verse;
une co
quoi ils
bes, do
les guer
Je r

prennent aussi-tôt l'épouvante , les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout blesez qu'ils sont, ne laissent pas de courir sur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chasseur adroit les vise à la cuisse ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracasser l'os : ce qui met l'animal dans l'impossibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez sont autant de bœufs par terre; de sorte que vingt chasseurs blesseront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont ensuite assommer à coups de massue. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la justesse & la rapidité du coup, la force en est surprenante; d'autant plus que ce n'est ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajusté au bout de la flèche, avec de la colle de poisson, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoisonnent la pointe, ou l'extrémité de leur dard, en sorte que s'il reste dans le corps, il faut mourir. L'unique ressource qu'il y a en cette occasion, c'est d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverse; ou s'il ne traverse pas, c'est de faire une contr'ouverture, & de l'arracher; après quoi ils connoissent par instinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin & les guerit.

Je restai le mois de Mars dans ce même

lien : le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems , & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée , nous allâmes enfin aborder à *Missilimachinac* , au commencement d'Avril , à dessein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onzième de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Illinois , jusqu'au 1. d'Avril , sept mois s'étoient écoulés. Pendant cet intervalle , M. de la Sale , sur l'avis que je lui avois donné par ma lettre , étoit descendu chez les Illinois , avec une bonne recrue , dans le dessein de nous secourir. Les Iroquois avertis de sa descente , craignant de se trouver entre deux armées , s'en étoient retournés , & les Illinois étoient rentrés dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns , les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient restés , de rappeler leurs gens , les assurant qu'il alloit bâtir un Fort , qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis , visita celui de *Crevecaur* , qui étoit toujours en même état , y mit une petite garnison de quinze ou seize François , avec un Commandant , des munitions & des armes. Ensuite il remonta la riviere jusqu'au grand village , où plusieurs familles Illinoises étoient revenus ; travailla aux enceintes de son nouveau Fort , & ayant appris par quelques coureurs de bois , que j'avois pris ma route vers *Missilimachinac* , il se remit en chemin pour me venir joindre , ayant cependant laissé quelques soldats , & quelques ouvriers au Fort désigné , pour continuer

nuer
Poste.

Il n'a
née 168
nous pr
chever
mencée
nouvelle
long co
près six
en cano
compag
Après
mier jou
village n
quois.
pelleter
dre là a
canot po
en état ,
& de viv
dats , &
que char
marchand
fares. N
& allâme
au dessou
bagage &
& les cor
nous rem
vingt per
avec nos
trois jou
prendre t
mis , où
d'y rassem

nuer son ouvrage & pour défendre ce Poste.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Missilimachinac*, lui sixième : là nous prîmes de nouvelles mesures pour achever la découverte que nous avons commencée. Il falut d'abord songer à faire de nouvelles provisions pour un voyage de si long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après six jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac : nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureusement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelletteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il se remit en canot pour Frontenac. Il trouva sa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux soldats, & m'envoya huit jours après sa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandises, & des choses les plus nécessaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au dessous du Saut : là il falut mettre notre bagage & nos marchandises sur des traîneaux ; & les conduire jusqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt personnes, tant soldats que matelots, avec nos meilleures marchandises. Après trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la rivière des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y rassembler quelques François, quelques

110 NOUVELLE RELATION
Sauvages *Abenaguïs, Loups, Quicapous*, &
autres. J'y augmentai nos munitions par
le secours de la chasse, & j'y trafiquai quel-
ques-unes de nos marchandises pour du bled
d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint
rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour
même de son arrivée, nous descendîmes en
canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'em-
bouchure d'une autre nommée *Chicacou*, &
nous lâ remontâmes jusqu'à un portage, qui
n'est qu'à une lieuë de la grande riviere, des
Illinois. Ayant mis à bord en cet endroit,
nous y passâmes la nuit avec un fort grand
feu; car le froid fut si rude, que le lende-
main les rivieres furent glacées & imprati-
cables. Il falut encore avoir recours au traî-
neau, pour conduire notre bagage jusqu'au
village des Illinois, où nous trouvâmes les
choses dans le même état où M. de la Sale
les avoit laissées. Le village étoit cependant
plus peuplé, ce qui nous donna occasion de
nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y
renouveler nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées,
nous nous vîmes obliger de recommencer
nôtre chemin par terre. Le troisiéme de Jan-
vier 1683. nous poussâmes notre traite jus-
qu'à trente lieuës au dessous. Là, le tems
se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi
la navigation nous ayant paru commode,
nous nous mîmes en canot le 24. de Jan-
vier, & nous descendîmes la riviere des Illi-
nois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous ar-
rivâmes le 2. de Fevrier. A considerer la
Riviere des Illinois, depuis son premier por-
tage,

tage,
ve, e
naviga
cieux
de tou
vers,
brebis
d'autre
arbres
avec d
au côté
les plan
taignier
tes de
niers:
fruitier
de gran
confond
grands
raisin su
naire.
Nous
nous sui
de l'em
nous re
le rivag
agreable
son eau
mon, q
rend tou
lieuës
sont bon
infinité
& la ch
mune.
sont ha

tage, jusqu'à son embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent soixante lieues de cours navigable. Les environs en sont aussi délicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes espèces; cerfs, biches; loups cerchers, orignacs, bœufs sauvages, chèvres, brebis, moutons, lièvres, & une infinité d'autres, mais peu de Castors. Pour des arbres, ce ne sont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées, qui semblent tirées au cordeau: outre les ormes, les hêtres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les sarments confondus parmi les branchages des plus grands arbres, soutiennent des grappes de raisin suspendues, d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Mississipi*, nous suivîmes ce grand fleuve. A six lieues de l'embouchure de la riviere des Illinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne sont ni moins agréables, ni moins fertiles. Il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Mississipi*, & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieues après son embouchure. Ses rivages sont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chaussées faites par les Castors, & la chasse y est très-grande & fort commune. En remontant vers sa source ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent
beaucoup

112 NOUVELLE RELATION

beaucoup en pelleteries. Nous passâmes une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain, après dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamauas*. Nous n'y rencontrâmes personne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions passé. Ensuite continuant notre route, nous tombâmes après trois jours de course dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Est, & qui se jette dans le *Mississipi*, à quatre-vingt lieuës de celle des Illinois: c'est par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après soixante lieuës de course, suivant toujours notre grand fleuve. Nous prîmes terre à un bord habitè par des Sauvages, nommez *Chichacha*. Ce fut là que nous perdîmes un François de notre suite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occasion de reconnoître plusieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour servir aux François d'entre-pause & d'habitation dans un païs aussi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chasseurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un esprit de curiosité les suivirent. Ils furent fort bien reçûs, ensuite comblez de presens, & priez par les principaux de faire en sorte que

que no
gens tr
leur ra
main n
troupe
qu'on
lisez, &
les sent
pour le
tirent
Fort.

Cette
mettre
tous la
qui est
pour ce
visage d
bois, qu
qu'ils fa
Toutes
se donne
eux, bl
mestique
la Sale
semens,
noissance
& de qu
ses gens
Prudhom
où il n'av
rejoindre
soin d'ac
nom, &
ment;
même fle
vrier.

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil en firent leur raport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe. Il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéissance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié; ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'aplatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front; & qu'ils sanglent fortement avec des bandes. Toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruit, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant reçu de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnaissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jour d'attente, *Prudhomme*, qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier, revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve; vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours sans débaquer ; le quatrième , après avoir fait cinquante lieuës nous arrivâmes au village des *Cappa* : à peine eumes nous mis pié à terre , que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouffes , nous nous jettâmes dans nos canots , & passâmes à l'autre bord. Ici nous fîmes aussi-tôt une redoute , pour nous mettre à couvert de toute surprise. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot ; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux , pour leur presenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers , s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation , & nous promirent toutes sortes de secours. M. de la Sale ne balança pas d'y aller : cependant l'un des deux Sauvages prit le devant , pour donner avis de nôtre arrivée à ceux de sa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale , il vint le saluer d'une maniere fort gravé , & d'ailleurs respectueuse ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de sa Nation , & l'ayant pris par la main , il le conduisit dans sa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui , témoigna combien il étoit sensible à ses honnêtetez , & lui fit entendre son dessein & ses intentions , qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu , & à lui faire connoître la puissance du Roi des François. Etant arrivez au village nous vîmes une très-grande multitude de peuple , au milieu de laquelle étoient plusieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté , declara à toute l'assemblée , que

que no
de Fra
Septen
sa pro
tion ge
témoig
sura M
de tout
condui
bons t
ceux d
présens
beauco
nécessai
tent , a
tez. C
vage ; i
coutum
particul

A hu
les terr
sont div
ce en di
deux gu
mier , q
bord d'
reçus :
dîmes e
lieuës
Ozotoni
bien req
déjà fait
trouvâ
peuple
la Sale
au bruit

que nous étions envoyez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir les Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner sa joye : & aussi-tôt le Chef assura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi; le conduisit dans sa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens possibles, aussi-bien qu'à ceux de sa troupe. Outre cela il lui fit des présens fort considerables: par exemple, de beaucoup de blé d'Inde, & d'autre provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content, aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouit de son bien en particulier, dans l'étendue de sa terre.

A huit lieuës là sont les *Akançéus*, dont les terres ont plus de soixante lieuës. Ils sont divizez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan*: il est sur le bord d'un fleuve. Nous y fumes très-bien reçus: à deux lieuës de celui-ci nous descendîmes en canot à celui de *Torimant*, & à six lieuës de ce dernier, à un autre appellé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus; & comme notre arrivée avoit déjà fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreute assemblée de peuple dans celui-ci; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le feu.

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même: il est sur le 34. degré de latitude, le païs abonde généralement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de neige, très peu de glace; leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plait à leur *Jongleur* ou *Prêtre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un deuil universel; mais qui se change bien tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taengas*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amérique. Les *Akancés* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le corps du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençâmes à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en très-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si
que co
d'un ce
les jour
nous fu
& que
suivoier
fil, &
jour sui
mier vi
députa
arrivée,
ceas, av
de truch
Comm
qui a h
bord, il
ce pour
deux he
rivage, j
lage, &
font dilp
ligne aut
tes de bo
de cann
deux, p
la demeu
chacune
quarré:
dix piés,
forme de
diverses
Chef éto
de demi
tâmes, u
prenant

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivés vis-à-vis du premier village de *Taeugas*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akanceas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont dilposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place, toutes faites de boufillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient haures de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi piques: comme nous nous prelentâmes, un Vieillard s'adresa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dans
un

un vestibule , & de là dans une grande salle en quarré, pavée & tapissée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette salle, en face d'entrée étoit uu beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissue de l'écorce de meûriers. Nous vîmes sur ce lit, comme sur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs flèches. Ils étoient tous couverts de capes blanches & fort déliées: celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une thiare d'un tissu de jonc très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes; tous ceux qui étoient autour de lui étoient nud-tête; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe, portoit sur leurs têtes de petits chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes: elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas tout-à-fait noires mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & dégagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plutôt charmé des beautés de cette Cour Sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les

invi-

invite
grand
tre all
le tou
rangée
blir da
sujettin
les mar
mes,
& pou
& de n
leurs tr
servir;
que po
& pour
merce é
Souvera
leurs am
Le C
écouté,
pliqué l
fa, & n
que sur
grande
conçu p
venerati
si grand
l'honne
assurer
lui offri
épée da
étuis ga
avec qu
ne saur
il reçut
sus cep

inviter à vivre sous la domination d'un si grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, sous laquelle toutes les Nations d'enhaut s'étoient déjà rangées : que si nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses ; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur apprendre à s'en servir ; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des notres ; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maîtres, que pour être leurs amis & leurs frères.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguïs* lui ayant expliqué le sens de mon discours, m'embrassa ; & me répondit d'un air doux & riant, que sur le rapport que je lui faisois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déjà conçu pour sa Majesté tous les sentimens de veneration & de respect qu'on devoit à un si grand Prince ; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en assurer plus particulièrement. Là dessus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damasquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de rasoirs, ciseaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne saurois assez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits présens. Je m'aperçus cependant qu'une de ses femmes maniant

niant une paire de ciseaux, & en admirant la propreté, me sourioit de tems en tems, & sembloit m'en demander autant. Je pris mon tems pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle ferra fortement la mienne, & me fit concevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'appriivoiser avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa jupe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroissoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à son côté, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait signe de me le donner, je ne pus me dispenser de le recevoir, à dessein de le presenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de raslade bleuë, qu'elle me parut estimer pour le moins autant.

Ce-

Cepe
lus pre
mais il
main, &
uns de s
ne cher
me rend
d'appren
fit rester
dans un
me celui
lation mé
me quelq
Pendan
un vieill
demando
tique, il
par la sev
reveroien
noissoient
cesseurs;
fioit sa pre
d'hôtel, &
l'accompa
rant sa vie
ne mangé
devant lui
non seulem
passe, ma
odorifera
que je fus
quelqu'un
soit de gran
lard des m
hurlemens
de respect.
-Tom. V.

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation, mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ses Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu près comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs.

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me satisfisoit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoissoient ses enfans comme ses legitimes Successeurs; que lorsqu'il mouroit, on lui sacrifioit sa premiere femme, son premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de la Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant sa vie personne ne buvoit dans sa tasse, ni ne mangeoit dans son plat, ni n'oseroit passer devant lui quand il marche; qu'on prend soin non seulement de nettoyer le chemin par où il passe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'observai dans le peu de tems que je fus en sa presence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faisoit de grands hurlemens. Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raison. Il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de respect. A l'égard de leur Religion, il me dit

qu'ils adorciēt le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil: qu'à tous les déclins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mets les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tout les Printemps ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour: qu'ensuite ils prennent soin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inspirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la première Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ. Le même Vieillard m'y accompagna. La struc-

ture-

ture en
la maison
cuit d'un
tre-deux
peuple se
muraille
pointe d
ou des p
frontispic
entouré
chargé d
phée: L
peinte ou
de plusieurs
lieu de ce
d'autel,
ches mise
revêtus d
soin d'atti
flammé, q
des harten
font trois
midi, & à
un cabinet
m'en parut
voute, au
les corps d
vers le So
on me dit
Dieu, &
Prêtre d'y
c'étoit-là
tréfors &
fines, pièce
me plusieurs
trafiquent

ture en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef. Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre-deux, forme une espece de parvis, où le peuple se promene. On voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foier qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ses prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voûte, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'appris cependant que c'étoit là le lieu destiné pour la garde de leurs trésors & de leurs richesses, comme perles fines, piéces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins les Espagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçu du Chef des *Taengas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'Autorité du Roi.

Quelque tems après, nous le vîmes arriver dans une pirogue magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres vogoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractère qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Taengas* répondit, que ce qu'il avoit appris de la grandeur du Roi des François, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne : & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand-Roi, & qu'il seroit ravi de mériter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour les femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une pirogue toute rem-

rempl
l'on a
vie pr
de & c
bruit d
des 77
Pirogu
Nou
journé
trouvâ
de. Le
1683. m
M. d
venoit
ner la c
comme
de cent
l'arc bar
Sale me
n'aller p
dre avec
per vis-à
contena
armes b
pour leu
avoir ab
Ils l'acc
rent, &
être de n
la manie
cû, vin
tôt ces S
Comman
neurs.
d'eux qu
sion vol

remplie de munitions & de vivres; après quoi l'on apporta une douzaine de caraffes d'eau de vie préparée avec le sucre & le noyau d'aman-de & d'abricos. La santé du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Ensuite celle du Chef des *Taengas*, après quoi il remonta sur sa Pirogue, & s'en retourna très-content.

Nous restâmes encore sur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquième degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçu une pirogue qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chasse. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois sur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire signe par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant aussi-tôt venu joindre avec son monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joue. Cette contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas: & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embrassèrent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la manière obligeante dont ils m'avoient reçu, vint nous joindre au même bord. Aussi-tôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de notre Monarque:

à quoi il ajoûta l'exemple des Nations superieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aisé de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivés, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous régala très bien. C'est le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple est partagé en deux dominations; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques presens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques provisions; & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom, qui est dix lieuës plus avant dans les terres,

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit sur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la rosée du Ciel. Cette rosée fait éclore au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains blancs,

blanc
grains
avec l
remar
la me
trouv
ternir
les se
Nou
de nos
au vill
tre en
armes.
toutes
On y v
de tou
chasse
Le C
sent de
tout ce
de not
du Roi
nous p
d'une p
Etan
lieuës d
lage de
accueil
Le le
nâmes
del'Ou
lieuës d
tage en
te, M.
M. de
chacun

blancs, fortement attachez à la coquille. Ces grains grossissent peu à peu, & acquierent enfin avec leur blancheur, une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve sur les rochers; que le Soleil en ternit l'éclat, & que le tonnerre en étouffe les semences.

Nous étant mis en chemin sous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le soir même au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes sous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes sortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vastes prairies, de grandes forêts, de toutes sortes de bestiaux; la pêche & la chasse sont leurs occupations & leurs richesses.

Le Chef nous reçut avec joye; nous fit present de provisions de bouche, & nous regala de tout ce qu'ils avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée, nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mousquets; après quoi nous prîmes congé du Chef, qui nous assura d'une parfaite soumission.

Etant rentrez dans nos canots, après huit lieuës de navigation, nous descendîmes au village de *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabanâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Ouest: on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle se partage en trois canaux. Je pris celui de la droite, M. de la Forêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous suivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu

de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une espèce de confluent sur le même fleuve. A peine eumes nous fait six lieuës ensemble que nous apperçumes des pécheurs sur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipissus*. Dès qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leurs gens. Aussi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de flèches. Nous voulûmes envoyer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repoussés à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, & ils furent traitez à la pareille; de sorte que Monsieur de la Salle ne voulant rien risquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laisser en repos, que de passer outre.

A douze lieuës des *Quinipissas*, nous tombâmes sur la droite, dans le Village de *Tam-gihao*. Nous le trouvâmes pillé, & saccagé & quantité de corps morts entassés les uns sur les autres. Ce spectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faisoit pas bon sur ces rivages, nous passâmes plus loin. Après dix lieuës de chemin, nous commençâmes à nous appercevoir que l'eau étoit salée, la plage nous parut plus étendue, & toute semée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes spirales, & toutes ornées de plusieurs couleurs. Nous allâmes plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot sur la mer. Nous cotoyâmes le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revînmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela

Ce
bord
Dieu
jusqu
huit c
si peu
traver
n'avie
quelq
Te De
& notr
mes ca
nous n
toute
dant si

Aya
pemen
d'un g
de Fran
ou qua
ques re
ses poin
chure
voient
né à ce
calcul d
le 23. d
Golphe
a deux
& très-

Ava
Sale vo
tant qu
tant à ca
tems, c
partout

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier soin fut de rendre grâces à Dieu, de nous voir si heureusement conduits jusqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieuës de navigation & de course avec si peu de monde, si peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas seulement découvertes, mais en quelque façon soumises. Nous chantâmes le *Te Deum*, ensuite de quoi, portant nos canots & notre équipage sur des traîneaux, nous allâmes cabanner un peu au dessus de la place, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entière, après l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Ayant choisi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France: après quoi nous construisîmes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ses points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Mississipi*. Les Espagnols, qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déjà donné à ce fleuve le nom de *Rio escondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & le 23. degré de latitude qu'il se jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui est profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ses bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il est constant qu'auprès de la mer ils sont inhabitables, tant à cause des fréquentes inondations du Printems, que pour la sterilité de la plage. Ce n'est partout ce país, que cannes, ronces, & bois

renversez, mais environ une lieue & demie dans les terres, c'est le plus beau séjour du monde: grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigniers. On y voit des campagnes couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargés de vignes, des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou sur les rivières toutes sortes d'oiseaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuses, plongeurs: dans les bois & dans les campagnes toutes sortes de volatiles, perdrix, faisans, cailles, des animaux à quatre piés de toutes especes, sur-tout de gros bœufs qu'on appelle *Cibolas*. Ils sont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déjà parlé, & bossus depuis le chignon du cou jusqu'au milieu du dos: ils paissent dans les cannes, & s'atroupent jusqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chasse d'une manière assez particulière. Comme ils sont au milieu de ces cannes dans des forêts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, surtout quand le vent souffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air est d'abord rempli de fumée, qui se charge en flâme en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroyable que fait cette forêt fragile & brûlante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de distance en distance sur des arbres dardent les uns, tirent sur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipissus*, *Natches*, (car plusieurs Nations se joignent ensemble pour cette chasse) firent

firent
y prof
aband
fimes l
en eur
départ

M.

décour
desiran
nus, c
ja cong
ter le F
Lacs,
voile e
de ses v

L'on
nous n
ve: no
nes. (C
lieues a
grands
nous ar
fluent d
la poin
comme
à cette
des Cro
d'une m
che & c
Thon,
en rega
courant
jour plu
terre,
trainea
ple nou

furent une chasse pendant notre séjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecés, nous en fîmes bonne chère pendant trois jours, & nous en eumes encore de reste pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ses découvertes à M. le Comte de Frontenac, & desirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons sentimens qu'il avoient déjà conçu pour notre Nation, résolut de remonter le Fleuve vers les Illinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & ensuite de faire voile en France, à dessein d'informer la Cour de ses voyages & de ses découvertés.

L'onzième d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot sur le même Fleuve: nous étions au nombre de soixante personnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au dessus de la mer, se divise en trois grands canaux, qui se réunissent en un seul, nous arrivâmes dès la première journée au confluent de ces trois bras, & la fixième après, à la pointe de sa division. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette nécessité. Notre première ressource fut des *Crocodiles*. Nous en tuâmes d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligés d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traîneaux jusqu'aux *Quinipissas*. Comme ce peuple nous avoit très mal reçu en descendant, nous

crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre plus traitable ; c'est pourquoi nous envoyâmes deux *Abenaguïs*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le soir même. Cette capture nous fit plaisir, & nous esperames pouvoir par-là reduire ces Savages à tout ce que nous voudrions. Il est vrai que nous en usâmes à l'égard de ces femmes avec toute la discretion & l'honnêteté possible ; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyâmes une avec quelques présens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque secours de vivres. Elle leur montra des ciseaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez, leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous apporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjouir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises ; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toujours sur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur Village, ils nous presenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Après nous être remis, nous nous retirâmes environ cent pas à l'écart, & cabannâmes entre leur Village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traitres nous environnerent, & nous attaquèrent ; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait sentinelle toute la nuit, & dès leur premiere approche, nous fumes en état de les repousser. Nous en jettâmes d'abord cinq ou six par terre, le reste prit la fuite,

te, & le
tâmes c
Leur ch
De la
Nous y
dant no
Chef no
Sale, ap
les chev
ennemis
pas, &
gens à no
fit d'ab
mens, q
nous pri
mes dans
ner quel
mangion
gens qui
quitter n
vimes arr
tans ; no
Chef nou
fiance. Il
de faire a
nous ast
leurs qui
Iroquois
tre desse
amitié. Il
présens,
que nous
fames par
nots, qui
mes sains
vables qu

te, & les ayant pourſuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous ſervit à faire un trophée.

De là nous pouſſâmes juſques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en deſcendant nous l'y trouvâmes en fort bon état. Le Chef nous y vint auſſi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premières civilitez, lui préſenta les chevelures des *Quinipiffas*, les plus grands ennemis de la Nation. Ce préſent ne lui déplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laiſſer inſulter impunément. Il nous fit d'abord préſenter quelques rafraîchiſſemens, que nous acceptâmes volontiers. Mais nous primes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit ſouſçonner quelque méchant deſſein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne ſe mêlent de rien, ſans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mîmes d'abord en déſenſe. Le Chef nous pria de ne point entrer en aucune déſiance. Il s'avança vers ſes gens, leur commanda de faire alte à une certaine diſtance, & revint nous aſſurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre deſſein, que de ſe maintenir dans nôtre amitié. Il accompagna ſes paroles de quelques préſens, & de quelques nouvelles proviſions, que nous acceptâmes de bon cœur. Nous laiſſâmes par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embarſſoient; & nous retirâmes ſains & ſaufs; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Ensuite nous continuâmes notre route vers les *Taengas*, & les *Akanças*, qui nous firent les mêmes honnêtetés qu'en descendant. C'est ainsi que passant au travers de tant de différens peuples, nous éprouvions la fidélité des uns, & l'infidélité des autres, & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non seulement nous nous mettions à couvert de leurs embûches, mais encore nous savions les mettre à la raison, & les réduire à nôtre obéissance.

Nous primes congé des *Akanças* le 12. jour de Mai: Nous poussâmes jusqu'à l'embouehure de la riviere des Illinois. Ensuite nous continuâmes notre route le long de ses bords, en remontant jusqu'au Fort *Prudhamme*, où M. de la Sale tomba dangereusement malade. Une partie de son monde resta avec lui, & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Missilimachinac* mettre ordre à ses affaires. Je me separai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la première journée chez les *Ouabaches*, qui me reçûrent très-bien. A vingt lieues plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages si terribles d'ailleurs paroissent doux quand ils sont les plus foibles, & sont sans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir sur mes gardes. En effet, à peine eumes nous fait un quart de lieue, que nous découvrîmes une petite armée. A la vérité, il n'y a pas plaisir de trouver sur ses pas ces Barbares attroupez, sur tout quand ils n'ont pas fait coup; mais nous ne laissâmes pas d'aller notre chemin. Ils nous

paru.

parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Illinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent aussi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler; car c'est le moindre châtement qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Illinois nous ayans reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traite, nous arrivâmes enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Mississimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le Gouvernement, avec un plein pouvoir de disposer des terres des environs, & remit tout son monde sous mon commandement, à la reserve de six François, qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partîmes le même jour, lui pour le Canada, moi pour les Illinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le 6. de Janvier 1684. J'en visitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armés; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort *S. Louis*; j'y fis travailler aussi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa dernière perfection. J'invitai a ussi-

aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du pais, la fécondité des terres, la commodité d'une riviere très-marchande, le voisinage de cent Nations différentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amérique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent jusq'au Golphe de Mexique. Enfin la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos Européans: car en quelque petit nombre qu'ils pussent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la société civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac: il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soumission volontaire de tant de Nations différentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de grâces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obligea

gea à p
comm
avant
lier de
été for
au For
fut po
que mo
Le v
ayant e
établis
des for
guerre,
rontai,
nac, pou
je fis fa
& mis l
bons for
capables
parurent
Dès leurs
vigoureu
ge, ils fu
te de plu
cune per
claves de
se vanten
ferir, &
mains v
point de
malheure
leurs ma
notre For
Vers le
Daloy J
çois, vinre

gea à presser son départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1683. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier de *Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louis : je le reçus du mieux qu'il me fut possible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtième de Mars de l'année 1684, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établissement chez les Illinois, venoient avec des forces considerables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. de *la Durontai*, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre par de bons fossés, des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premières attaques ils furent repoussés vigoureusement. Enfin, après un assez long siège, ils furent forcez de se retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & sans aucune perte des nôtres. Ils prirent quelques esclaves des environs; pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup férir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous réjoindre dans notre Fort.

Vers le 15. d'Avril, M. de *la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jesuite, accompagnez de soixante François, vinrent pour me secourir, mais après coup,

&

& sans aucun besoin. Cependant M. de la Barre étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle France, qui regardoit M. de Frontenac comme son Pere & son Patron; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier de Bogia, fut-il arrivé, qu'il lui expédia des Lettres de Gouverneur du Fort St. Louis, lequel avoit été commencé & achevé par mes soins. Il les adressa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me signifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéir. Je laissai quelques effets considérables dans le Fort. J'en fis un inventaire, que le Chevalier eut la bonté de signer, & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus nécessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement de Juillet. Je ne pus me dispenser d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur & de lui rendre un compte fidèle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par son ordre; en un mot, de la disposition de toutes choses dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établissement que je voudrois dans l'Amérique, & m'assura de la protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ses offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaisir d'obéir à ses ordres; mais que j'étois résolu de ne prendre d'établissement qu'après le

re-

retour
tout l'
Dès
der à l'
lui rep
m'avoit
voit pla
qu'il y a
peu au
nouvea
ou ne fi
à M. de
der mes
Ces Le
espérer
lui-mêm
fin de Ju
d'appre
que l'on
secours
blir des
decouve
pour le C
ma satisf
mon ré
lité de G
tres exp
en ma fa
de triom
partie de
mes, de
choses ne
mon pos
pied. J'en
page, &
bec, M

retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dès mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui représenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même: à quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprès du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou ne fissent quelque désordre. J'écrivis encore à M. de la Forêt, mon ami, pour recommander mes intérêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pu esperer. J'en reçus réponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement decouvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique. Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétablissement au Fort S. Louis, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre tres expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi tôt d'armes, de linge, d'étoffes & de toutes les autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage, & après nous être souvent régalé à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensemble.

semble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les *Illinois*.

Les glaces ayant interrompu notre voyage sur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de passer l'hiver à Montreal, jusqu'au Printems de l'année suivante 1685. Dès le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, ou je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot sur le premier lac, jusqu'à *Niagaru*, d'où, après avoir franchi le Saut, je gagnai *Misslinachinac*, & de là les *Miamis*. Ensuite étant arrivé jusqu'à l'embouchure de la Riviere des *Illinois*, je me rendis au Fort. S. Louis, environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier de *Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié possibles. Je repondis à ces civilités du mieux que je pûs; mais enfin après l'avoir instruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me dispenser de lui presenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de soumission, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiés, m'assurant qu'il n'en étoit pas moins mon serviteur, & mon ami. Nous passâmes le reste de la journée ensemble, & le lendemain il partit lui troisième pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Illinois* peuples voisins, & nos amis étant broüillez ensemble pour quelques legers interêts, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des otages & des gages de leur bonne foi.

Au

Au co
inquiet
Sale, je
en appr
le Marqu
re, en q
France.
Lettre d
vouloir
dessein q
quois. Il
Sale étan
déjà entr
seaux, q
ramment
du *Missis*
Cette
que j'av
bord en d
je pourro
diens, &
nois avec
mois au
ordre à t
Place; au
40. hom
rique. N
qu'au gra
mes le co
viron deu
rivés au
ce que je
donner d
l'un vers
voir s'ils
environ 2

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, jeme transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je sus que M. le Marquis d'*Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déjà entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Mississipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort S. Louis. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sieur de *Bellefontaine* & je partis avec 40. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Mississipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivés au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvroient rien. Ils voguerent environ 20. lieuës, d'un côté & d'autre, le long

de

Au

de la côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apportèrent un Marfoüin, & quelques écailles de nacre très-belles, qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou de faire quelque bonne prise: mais la plupart furent d'avis contraire, soutenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élevent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivières, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, où ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames uue Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'après Pâques de l'année 1686. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Mississipi*.

A la sixième journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous

nous
don d
au der
bien r
repon
& apr
nous e
au dess
Nation
miere c
braves
virent,
lé de n
& qui
faite so
veaux
ce qui
Terres
traordin
a la tête
& les gr
tes, & n
fois il e
une part
les autr
qu'ils ne
le cet an
Après
cus. To
richies d
ne pouv
hauteur
à la lign
grains de
tout fou
ve beau

nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez; & après nous être un peu rafraichis chez eux, nous continuâmes notre route. Quarante lieues au dessus, nous découvrimés dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre première descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous virent, ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichissemens, & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquâmes un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queue & les griffes d'un Lion: il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte sa proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feuilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Michibichi*.

Après les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akanagas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les admirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La campagne est couverte de bons grains de toutes sortes d'arbres fruitiers, & partout fournie de toute sorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats sauvages, qui devo-

rent

rent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demandèrent de s'y établir; & comme notre intention n'étoit que de civiliser les Sauvages par notre société, j'y consentis volontiers. Je formai le plan d'une maison pour moi chez les *Akanças*. J'y laissai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la construction; & je leur donnai la permission de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'est depuis tellement accrue, qu'elle sert d'entre-pause aux François qui voyagent dans ce pays. De là je continuai mon chemin le long de la Rivière des Illinois; & après 3. mois de traite, j'arrivai au Fort S. Louis, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du destin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, après avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Illinois à la fin de Juin, & j'arrivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y saluer M. le Gouverneur, de qui je reçus ordre de faire publier, chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de sommer les premiers de se rendre au Fort S. Louis, pour le succès d'une pareille entreprise. Chargé de cette commission, je pris bien-tôt congé de M. d'Enonville; & je me rendis le 4. de Septembre chez les Illinois, d'où je dépêchai aussi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voisines de notre dessein, & les inviter à se trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut assemblé sur la fin du mois de Mars de l'année

née 16
& Loup
quatre
François
quarant
de M.
campoin
ayant f
armes,
& les o
exhorta
courage
nos enn
suivi des
& m'éta
je conn
qui join
Illinois.
nommé l
fense à t
Dumontai
voiai ver
l'informer
aussi-tôt à
dre avec
lui-même
pames sur
arrivoit d
jours aprè
Fort de Fr
dant de ce
dre. Etai
seil de gue
nous pren
l'armée en
rontai & d
Tom. V.

née 1686. tant *Illinois* que *Chouanous*, *Miamis* & *Loups*. Toute cette troupe faisoit environ quatre cens hommes. J'y joignis soixante François de ma Compagnie, & j'en laissai quarante dans le Fort, sous le commandement de M. de Bellefontaine. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là ayant fait mettre tous le monde sous les armes, je leur déclarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeler leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce discours fût suivi des acclamations de tous ces Peuples: & m'étant sur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Illinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joseph*, qui sert de défense à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant; j'envoyai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda aussi-tôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames sur les bords de ce détroit, où il nous arrivoit des provisions de tous côtez. Deux jours après, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. de Lude, Commandant de celui des *Miamis*, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs. de la Durontai & de Lude commanderoient, l'un pour

garder les avenues de Missilimachinac , & pour défendre les côtes du Lac Herié , jusqu'à Niagara , où nous avions dessein d'achever un Fort déjà commencé , pour tenir en bride les Iroquois , qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre , pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis , composé de plus de cent hommes , tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations , quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement , qu'il en resta plus de la moitié sur la place , fit quelques prisonniers , & mit le reste en fuite. De nôtre côté , à vingt lieuës de Niagara , nous fimes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois , d'Hurons , d'Iroquois , d'Ouabaches , qui sous la conduite du Major *Gregoire* , portoient quantité d'eau de vie , de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames ; & après avoir rué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages , nous enlevames leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendimes les maitres de plusieurs esclaves , & nous emmenames prisonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire , nous continuames nôtre route vers Niagara , où nous achevames notre fort , à la vûë des Iroquois , & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagerent à deputer vers le Gouverneur , pour l'informer

mer
Foré
missi
regû
à tou
veau
& d'
au pie
pée.
je m'a
Nous
seigna
roisbit
traître.
dre à l
de notr
qués de
ser trois
jours ;
Marais ;
Là quel
une emb
mes , d
Lieutena
nous les
avoir tu
poursuiv
yant pû
nous eng
dans que
mes de p
passames
pûmes re
Nous
l'armée co
la Duront

mer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Pionnontans & d'Otaouas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûe, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroïssoit nous être fort affectionné: mais ce traître nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis; leur donna avis de notre marche, & les avertit des marqués de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avançons toujours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieues du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dresserent une embuscade; où nous perdimes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussâmes avec vigueur; & après avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois: mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques pièges, nous nous contentâmes de piller un de leurs villages, où nous passâmes au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes là quelques jours, & l'armée commandée par Mrs. de Lude & de la Durantai se vint joindre à la notre. Le

lendemain de leur arrivée , nous ne balançâmes pas un moment à nous résoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp : mais ayant été avertis de notre dessein , par leurs espions , ils ne jugerent pas à propos de nous attendre , & décampèrent bien vite. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de bled d'Inde , & d'autres munitions , dont nous profitâmes , & nous passâmes la nuit dans leurs tentes , ou plutôt dans leurs cabanes , la saison étant déjà assez avancée. Dès le lendemain nous renvoïâmes nos Alliez , chacun dans ses terres , avec ordre de se rassembler à la première convocation. Mrs. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien , je rencontrai quelques Hurons , qui me donnerent avis , que j'allois être investi par l'armée entière des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai , qui s'étoient déjà embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens , & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible , j'envoyai sur l'heure même à Niagara , demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort : Par hazard M. de la Valromé , qui y commandoit , nous croyant aux prises avec les Iroquois nous amenoit 50. fusilliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré , lui dit l'état où j'étois ; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura , les ennemis parurent , nous rangeâmes notre petite armée en bataille , & nous étant avancez vers eux , à la portée du mousquet,

mo
att
no
ref
sau
& a
de l
à M
la ca
con
Le
quoi
nes c
verne
nous
tions
dans
concl
vril 1
reven
l'absen
de sa
quieté
& no
s'étoie
d'autre
barque
chelle
sans en
ne savo
par qu
point
des Ba
cré ?
prendre
surée

mouquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournerent le dos, & nous les poursuivîmes quelque tems. Il en resta environ cent sur la place, & le reste se sauva dans les bois. Je rappellai mes soldats, & ayant escorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Les choses changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara, firent present à M. le Gouverneur de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus inquieter les Nations qui seroient sous notre protection & dans notre alliance. Ainsi la paix ayant été conclüe, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Illinois. Je serois revenu très content de ma campagne, si l'absence de M. de la Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eut point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de son débarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser. Seroit-il peri, *disois-je*, par quelque naufrage, ou plutôt n'auroit-il point abordé sur quelque rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré? Agité par ces pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route assurée; & me laissant conduire plutôt par

mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Louis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavalier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûe de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées il se faisoit un plaisir de negocier avec les différentes Nations qu'il rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Natches & les Akanças, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit comme naturelle, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient embarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvris par là un fort grand champ à parler sans déguisement.

fément
beucc
Il m
été ch
M. de
balanc
demanc
qui lui
nouvea
tis de F
avec qu
avec pl
dats, q
que cep
toute le
ques car
sonnes à
toient fo
d'un si g
de voulo
aventures
depuis le
il me dit
à la hau
pris d'un
leurs vai
le livres
coup de
ques piro
storte all
Isle, où
velles pr
marchand
leurs ger
y avoient
dies : q

fément, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder des secours qu'il avoit demandez, sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans les nouveaux établissemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux très-bien équippez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes fortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte se trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de personnes à sept ou huit François, qui escortoient son frere dans son retour. Etonné d'un si grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir apprendre à fond le détail de leurs aventures. Aussi-tôt reprenant son histoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent surpris d'une rude tempête; qu'alors un de leurs vaisseaux chargé de plus de trente mille livres en marchandise fut emporté d'un coup de vent, & ensuite enlevé par quelques pirogues Espagnoles: que le reste de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Isle, où ils se resifrent bien-tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerene, & les marchandises qu'ils y acheterent; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de très-fâcheuses maladies: que de là ayant vogué vers les Isles

152 NOUVELLE RELATION
de *Caimant* , ils allerent faire eau à l'Isle de
Cuba , où ayant trouvé à l'abandon plusieurs
tonneaux de vin d'Espagne , de bonne eau de
vie , du sucre & du blé d'Inde , ils enleve-
rent tout , & firent sur les Espagnois une
reprise qui les consola de tout ce que ceux ci
leur avoient pris auparavant : qu'ensuite après
s'être bien munis de toutes choses , ils re-
mirent à la voile ; & qu'ayant toujours eu
un vent très-favorable , ils étoient entrez
dans le Golphe de la Mer de Mexique ; mais
qu'ayant trouvé des courans très-rapides ,
& des écueils très-frequens , ils furent obli-
gez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de
la Sale de rencontrer au juste le point de
hauteur pour l'embouchure du *Mississipi* ; de
forte que pour ne pas s'exposer à de plus
grands perils , il alla prendre terre à la Baïe
du S. Esprit , cinquante lieuës au deslous
du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux
jours après , dans l'esperance de le trouver ,
ils remonterent sur leurs vaisseaux , & re-
prenant toujours le large , pour éviter les
bancs & les écueils , ils allerent enfin abor-
der beaucoup plus haut , à une Baye qu'on
a depuis nommée *la Baye S. Louis*. Cette
Baye est d'une profondeur assez commode
pour un Port , mais l'abordage en est peril-
leux , tant à cause des bancs qui l'environ-
nent , qu'à cause des rochers dont elle est
bordée. Ce n'eut été rien pour nous , *con-*
tinua-t-il , d'avoir manqué l'entrée du fleuve ;
car après avoir une fois abordé si près de
son embouchure , il n'eut pas été difficile
de la trouver , du moins par terre ; d'y
bâtir un havre , pour ne pas s'y tromper
une

une
tiqu
que
nos
nos
méch
negli
à l'e
sable
pûme
retire
solati
leurs
même
piûpa
en avi
nos m
notre
à terre
été le
voiles
fut le
depuis
part de
de l'an
quâme
enviro
cueilli
reconn
l'embo
mée la
plusieu
la mên
Nation
té des
multitu

une autre fois, & d'y construire un Port pratique. Mais le malheur voulut qu'après que M. de Beaujeu qui commandoit un de nos trois vaisseaux nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la négligence des Matelots. Le premier échoua à l'entrée de la Baye contre un banc de sable, d'où, quelque secours que nous y pûmes apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes, à la vérité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plupart de nos Matelots. Heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises. D'ailleurs la plupart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par M. de Beaujeu, qui, après avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le destin de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet. 1684. jour de notre départ de la Rochelle, jusqu'au 18. Fevrier de l'année suivante 1685. que nous débarquâmes à la Baye S. Louis, il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere ayant recueilli les débris de nos vaisseaux, après avoir reconnu la situation avantageuse du País à l'embouchure d'une très-belle Riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de plusieurs autres, qui viennent se jeter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Bestiaux, ne balança pas un

moment à s'y faire une habitation. Il dressa d'abord le plan d'un Fort, en dessina le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La nécessité de se loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit si fort avancer l'ouvrage, qu'il fut consommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale, plus impatient que jamais de retrouver le Mississipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce Pais est coupé par beaucoup de rivieres qui se jettent d'espace en espace dans la Baye, il faisoit ses courses, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de distance en distance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choses nécessaires à la vie, jusqu'à des volailles domestiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en suivit le courant durant sept ou huit lieues, jusqu'à son embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit justement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pu rencontrer l'embouchure. Il prit encore une fois sa hauteur pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus satisfait encore de la fécondité des campagnes qui l'environnent, il revint à la Colonie naissante: mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la langueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40. avoient été égorgés par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié contre

con
toie
Il le
par
indu
ces
chef
abon
verte
vinc
qu'il
comp
souv
nouv
noître
le M.
le Sud
Le
de la
te. I
en-to
deux
Pere B
équipa
pour p
Le
vingt
roisloi
de pe
soient
ticulie
le bét
prairie
si fard
cher.

contre sa douleur , il appella ceux qui restoit : (leur nombre n'alloit pas à cent.) Il les encouragea , les exhorta à faire si bien par leur travail , par leur concorde , par leur industrie , & par leur bonne conduite avec ces Barbares , qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises , & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise , il chercha à se consoler par de nouveaux voyages. Ainsi ayant pris une nouvelle résolution , il voulut aller reconnoître ces vastes contrées , qui sont entre le Mississipi & le Golphe de Mexique , vers le Sud - Est.

Le 22. d'Avril de l'année 1685. il partit de la Baye S. Louis pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en-tout , au nombre desquels étoient nos deux neveux Cavalier , & de Moranget , un Pere Recollet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots , & deux traîneaux , pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour , nous passames plus de vingt rivieres , dont les environs nous paroissoient un Pais enchanté , & au travers de peuples bien faisans , qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées , c'est que parmi le bétail à corne , nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux , mais si farouches , qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la seconde journée , nous cemmencâmes

mencâmes à vivre sur la chasse. Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fîmes une loi de prendre de pareilles precautions, en quelque endroit que nous pussions nous trouver. Le troisième jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers qui nous accosterent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur déclarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France: que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bientôt des effets de sa protection par le moyen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prièrent aussi-tôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village. Nous y consentimes avec plaisir, & nous y fumes bien recûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoquis*, ou des *Mabis*. Les hommes & les femmes sont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux, le visage plat, les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents très-blanches, le nez écaché, D'ailleurs leur taille est libre & dégagée, Les hommes sont vêtus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la flèche. Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou une espèce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête est couverte d'une maniere de turban fait des mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux

de

de h
passé
tre l
bouc
ils o
ajuste
bride
& les
l'égar
de ch
diffère
tôt co
conve
qu'à d
près c
à fleur
Nou
mais to
vant de
demain
ver av
pour n
bien a
& sous
noiffion
présent
ques br
Après c
remime
A de
mes sur
que no
homme
les bord
de Cibe

de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien passées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corselets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts des peaux les plus dures, ils ont des selles faites de plusieurs cuirs, ajustez & collez les uns sur les autres, des brides comme les nôtres, des étriers de bois, & les mors de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guise de chapeau un tissu de jonc ou de cannes différemment coloré; leurs cheveux sont tantôt cordonnez, tantôt nouez. Leur corps est couvert d'une veste d'un tissu très-fin jusqu'à demi-cuisse. Elles sont chaussées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambe.

Nous ne fîmes que coucher chez eux, mais toujours sur nos gardes, en nous relevant de sentinelle de tems en tems. Le lendemain, les principaux nous vinrent trouver avec quelques presens de blé d'Inde, pour nous aslurer qu'ils seroient toujours bien aises de vivre dans notre alliance, & sous les loix du Prince que nous reconnoissions. De notre côté nous leur fîmes present de quelques couteaux, & de quelques brasses de rassade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remîmes en chemin.

A demi lieuës de là, nous nous trouvâmes sur les bords d'une très-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre suite qui s'y noya. Sur les bords paissent de nombreux troupeaux de *Cibelas*. Nous en tuâmes dans un mo-

ment trois, que nous fimes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivières, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se met à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaisant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit, ces larmes étant passées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un vilage serain,

ca-

car
con
nato
cerf
pain
nom
lave
pâte
mais
regal
leur
Ils n
passé
soulie
leil,
tions.
que n
Rois
l'Euro
de l'A
sa pu
ques e
lance.
jurere
Aya
pleure
La pr
des lie
Ensuit
grand
çûmes
nous d
de fusi
en par
premie
mes,

careffant & rempli de tendresse. On nous conduisit dans des cabannes très proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagamite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, espèce de ronce. On la lave, la sèche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite est d'un fort bon goût, mais astringente. Nous joignîmes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent present de plusieurs peaux bien passées, qui nous servirent à faire de bons fouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'est la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dîmes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que son éclat se repand dans toute l'Europe, & même dans plusieurs contrées de l'Amerique; que s'ils se soumettoient à sa puissance, ils sentiroient bien-tôt quelques effets de sa grandeur & de sa bienveillance. Ils se soumirent volontiers, & nous jurèrent amitié.

Ayant passé deux jours chez cette Nation pleureuse, nous nous remîmes en chemin. La première journée nous fîmes dix grandes lieues, presque toujours dans les bois. Ensuite nous nous trouvâmes à la vûe d'un grand village, à l'entrée duquel nous aperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chouan* nous de notre suite tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut si terrible à ses Habitans, qu'au premier aspect de notre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite.

Le

Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrés plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avancèrent vers nous, nous offrirent quelques rafraichissemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, selon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des flèches. Aussi-tôt M. de la Sale les ayant fait coucher en joue les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous primes aussi-tôt le parti de décamper.

A six lieues de là, nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitées par les *Chinonoas*; ils nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces contrées sont presque sur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Espagnols passent jusques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages furent d'abord nous distinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûe contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Espagnols & nous n'étions gueres d'accord ensemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurés. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prièrent de

vou-

voul
faire
n'étoit
nous
en pl
de fo
la nuit
main
de trè
A
dans
notre
fit aus
d'un d
prodig
fit d'ab
Nous
sel de
vietan,
faiteme
min, n
de mar
rapide.
sans can
de tou
les aban
tre exp
nes & d
lassées
Mon fi
dellys
re; &
le rivag
courant
ta dans
notre v

vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirâmes le lendemain chargés de beaucoup de blé d'Inde & de très-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieue dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint tout livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la trottâmes avec de l'eau de vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & après deux jours, il se trouva parfaitement gueri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvâmes, après deux jours de marche, sur le bord d'une riviere très-rapide. Il fallut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les autres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelasées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour le conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à notre vûë. Par un bonheur singulier le cayeu
fu

fut arrêté à une grande demi lieuë de là par un gros arbre qui flottoit sur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emportés à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous suivimes toujours notre bord, portant nos yeux aussi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tacher de les rappeler, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes: le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous répondirent, & nous les aperçûmes de l'autre côté: c'étoit une nécessité de les aller joindre, & pour cela il faloit nous exposer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre; & nous étant munis de bonnes perches, nous passâmes tous à diverses reprises fort heureusement. Toute la troupe s'étant ainsi réunie, nous poursuivimes notre route sous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre boussole que son genie. Un de nos chasseurs s'écarta pour chasser, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revimes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laissé à un demi quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla sur ses pas avec un *Abenaguis*, chercher l'autre; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de

sa

la ch
prov.

Ay
plées
nous
val a
quatre
me no
& de
Mon
me, c
nous e
n'étoit
Contie
notre.
France
re, off
même
dans le
très-bie
remerc
tre, q
seroit
route fa
Le Sa
grace;
la fem
Mon fr
deux C
cheval
Cavelle
frere.
avec n
sur un
de tout
port au

la chasse, & gardâmes le reste pour notre provision.

Ayant passé de là dans des terres plus peuplées, après six ou sept lieues de marche, nous vîmes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, suivi de quatre esclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce pais. Mon frere lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de sa suite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, jusqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre, offrit son cheval à mon frere, le força même de l'accepter & de vouloir venir dans leur habitation; l'assurant qu'il y seroit très-bien reçu. Mon frere, après l'avoir remercié de ses honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il seroit bien aise d'apprendre le sentiment de toute la Nation par un Envoyé de sa part. Le Sauvage reçût cette reponse de bonne grace; & par un surcroit de civilité lui laissa la femme & un de ses esclaves en otage. Mon frere lui donna son Neveu *Cavelier* & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta sur le cheval d'un de ses esclaves, & mon Neveu *Cavelier* sur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun sur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes sortes de provisions, & fit un rapport aussi agréable que surprenant du bon

164 NOUVELLE RELATION
accueil qu'il avoit reçu de ce Peuple, qu'on
nomme *Cenis*. Leur habitation a 20. lieux d'é-
tendue, elle est divisée en plusieurs hameaux,
près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont qua-
rante ou cinquante piés de hauteur, faites
de grosses branches d'arbres, qui se rejo-
gnant par enhaut forment une espèce de
voute. Le dedans est très-bien natté, & d'u-
ne propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes in-
tentions ne manqua pas de s'y transporter
le lendemain. A deux cens pas du village
il vit venir au devant de lui des principaux
de la Nation empanachez, & couverts de
leurs plus riches peaux. Mon frere les re-
çût à la tête de la Compagnie. Le premier
abord s'étant passé en civilité reciproques,
il fut conduit par le Chef jusqu'au village,
au travers d'une très-belle jeunesse, & par-
mi un très-grand concours de peuple. On
l'emmena lui & la troupe dans un quartier
qui sembloit faire un hameau à part. On
nous y regala très-bien. Le Chef convain-
cu de la magnificence de notre Prince, par
les éloges que lui en fit M. de la Sale, le
reconnut comme son Souverain, & fit à
mon frere un présent de six bons chevaux,
& de ses plus belles peaux. M. de la Sale
lui donna des haches, & quelques étuis de
ciseaux, des couteaux, & des rasoirs, qu'il
reçut avec toute la joye imaginable. Il y
avoit en ce tems-là chez eux des Ambassa-
deurs d'une Nation appelée les *Choumans*.
Le sujet de leur Ambassade étoit une ligue
qu'ils prétendoient former entre eux, pour
faire la guerre aux Espagnols, leurs tirans
&

& leurs
site, & m
Nous let
dre avec
jurèrent,
violable.

Les N
Nous pa
en reçûm
me recon
tion d'am
patie pou
font remp
voit dans
pons, de
de. Nou
que chez
tre Relig
de la Cr
par certa
Messe. I
de quelqu
n'y a poi
beaucoup
mences d
spirées p
moins od
colet, ave
& quelqu
& aux aut
re tout ce
ples font
Au mi
nous avio
nous y eu
fut la des

& leurs persecuteurs. Ils nous rendirent visite, & nous convierent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurèrent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Nassonis* sont à une journée des *Cenis*. Nous passâmes jusques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoissance, & une même protestation d'amitié, ils ont tous une égale antipatie pour les Espagnols. Leurs pâturages sont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnumes chez eux, aussi bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les uns y faisoient le signe de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Messe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Missions Espagnoles: mais il n'y a point de doute que le fruit n'en fut beaucoup plus grand, si ces premières semences de la Religion leur avoient été inspirées par des personnes qui leur fussent moins odieuses. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus Dei*, qu'il distribua aux uns & aux autres, leur faisoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enseignoit: tant ces peuples sont dociles.

Au milieu de toutes les satisfactions que nous avons sujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eûmes deux fâcheux contretens. L'un fut la desertion de quatre de nos François,

&

& l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs, on ne fait si entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes des ces Nations voisines; ou si attiré par les flateuses amorces des Sauvages ils s'en retournerent chez les *Genis*, ou s'ils se retirerent chez les *Nassonis*. La vérité est que depuis qu'ils se virent en possession d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendimes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut assurément une suite du chagrin que la desertion de ses gens lui causa. Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de course, & à deux cent lieues de la Baye de S. Louis. Sa maladie fut presque en même tems suivie de celle de *Morangeret* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la consolation de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les ptisanes, & autres remedes nécessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos soins, nos deux malades recouvrerent leur santé.

santé
leurs
yant
vertes
avant
gnols
nous
de s'en

Nou
du m
que no
en ret
tions v
prenan
que no
le pié
la bou
de, co
cun de
& les
servoie
charge
canots
d'un f
comme
quefois
soit par
de nos
de nos
ligne,
courut
tant ca
ta son
tombé,
devora
sa une

fanté, après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies, mon frere croyant devoir s'en tenir à ses dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant sans rencontrer les Terres des Espagnols ; d'où, selon toutes les apparences, nous ne serions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en la nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette nouvelle voiture, c'est que nos chevaux, sans être ferrez, avoient le pié si bon, qu'ils franchissoient tout, & la bouche si fine, qu'ils obéissoient à la bride, comme s'ils y avoient été dressez. Chacun de nous étoit raisonnablement monté, & les chevaux que nous avions de reste nous servoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitions, nos canots & notre équipage, ce qui nous fut d'un fort grand soulagement. Cependant comme les choses les plus utiles sont quelquefois les plus funestes, soit par le hazard, soit par le manque d'adresse, il arriva qu'un de nos chevaux fut la cause de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de *la Maligne*, cette riviere sur laquelle mon frere courut risque de se perdre, un cheval s'étant cabré à la vuë d'un gros Crocodile, jeta son cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce spectacle nous causa une très-grande douleur ; mais il est mal aisé

aisé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeste. Le plus sûr est de s'y préparer, en donnant ordre à sa conscience, & en se remettant entre les mains du Dieu tout-puissant, qui nous guide & nous conserve.

Ce malheur étant sans remede, nous continuâmes notre chemin; & après trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louis. Aux premières approches de notre Colonie, nous aperçûmes que tous les environs en étoient défrichés, & même très-bien cultivés. Nous y trouvâmes grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ses petites provisions, son jardin & ses possessions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroissement, & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçu comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eumes un grand plaisir de voir ces commencemens de société de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la présence de mon frere étoit nécessaire en ce pais, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y séjourna mes encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en

fa-

saveur
toutes
vers en
Ayant
gné de
la route
la fin du

Cette
vit à rec
nous n'
descend
près tou
& à com
liances.

re aux C
grand no
verte.

Sablonier
campagn
les rivag
parlent

Maligne
Quanotin
Iroquois

Car outre
ils se fon

en peuve
avant, ne
les Palaq
Espagnol

Je n'en
tail des p

ces Cont
que bien
lement pa

son abon
Tam. V

savoir de cette dernière Colonie, que pour toutes les autres qui sont repandues en divers endroits de l'Amérique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit la route vers les Illinois par les terres, sur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus pénible, servit à reconnoître le cours des rivières, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en descendant le *Mississipi*, à observer de plus près tous les peuples qui en habitent les bords & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traversâmes d'abord la *Rivière aux Cannes*, ainsi nommée, à cause du grand nombre de Canards, dont elle est couverte. Après celle ci nous passâmes la *Sablionière*, qui n'a pour lit qu'une vaste campagne sabloneuse, ensuite le *Rohec*, dont les rivages sont habitez par des peuples qui parlent tous du gosier, après celle-ci la *Maligne*, aux environs de laquelle sont les *Quanotinos*, Peuple aussi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent sans quartier, ils se font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaquessons*, tous ennemis declarez des Espagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs soient beaux généralement parlant; on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particuliere.

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Quadiches*, les *Ouabaches*, les *Akanças*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit de *Orignaocs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soie beaucoup plus fine que les nôtres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnûmes une infinité de Sauvages, qui nous reçurent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entière soumission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palauqueffons*, & les *Quadiches*, les provisions nous manquèrent. Nous eumes recours à la chasse; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations très affectionnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva à

à prop
les Ill
arrivé
vous
Pere
Marne
esclave
deux c
nos mu
rames
primes
la comm
frequen
vages,
ennemis
Dès l
coucher
çurent
reut à n
guerre a
qu'il y a
eux: c
tiers tou
doient s
enfants p
que peu
Espagnol
de la rep
ne pume
vinssent e
rer notre
nous n'és
leur être d
mais que
taine Ton
de repres

à propos de me faire prendre les devants vers les Illinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavalier son neveu, M. de la *Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions nécessaires. Nous nous séparâmes le 15. Mai de l'année 1686. & nous prîmes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les fréquens secours que nous tirions de Sauvages, autant zélés pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la première journée, nous allâmes coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous invitèrent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurèrent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en réserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissâmes pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pûmes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves des Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur répondîmes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de représenter les mêmes conditions qu'ils

nous offroient, & que sans doute il les accepteroit. Cette réponse les satisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleures cabannes. Le lendemain nous poursuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Nassonis*. Ceux ci nous donnerent des guides pour nous conduire jusques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller jusques chez les *Naufi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples; & nous trouvames par tout les mêmes dispositions à vivre dans notre alliance, & sous la protection de notre Prince.

Les Terres y sont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les sèps y viennent d'eux-mêmes. On voit parmi les ormes le raisin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne sauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruisseau, ou quelque riviere. Les Castors y sont par troupes. Tous ces peuples généralement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tissu de jonc, ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiseaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoissent que l'arc & la flèche. Un coup de fusil ou de pistolet leur paroît un coup de foudre précédé par son éclair.

Nous passames des *Naufi* chez les *Cadodaches*. Nous y fumes très-bien reçus. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduisit entre deux rangs de la jeunesse armée, jusques dans des cabannes très-propres. Le reste de ce regal fut aussi grotesque que sauvage. Des fem-

femm
& à
des a
rens n
lie &
tous c
rôti d
de ra
grillad
il nou
les cha
du cli
ne eut
viere
cet eff
y pren
trouvé
heur il
glouti
près, n
fumes
déjà pl
être q
mais d
où il s'
ne se f
l'ayant
tout de
quel fu
spectacl
même
derniers
inhumé
pulture
ceremon
notres

femmes bazannées , mais très-bien faites , & à demi-nuës nous laverent les piës dans des auges de bois. On nous servit de differens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le Cerf boucanné , mêts ordinaires à tous ces Peuples , on nous presenta un grand rôti de poulets d'Inde , d'oyes , de canards , de ramiers ; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouïssance , il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes , tant à raison du climat que de la saison , M. de la *Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere , qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre , pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé , il se jetta à l'eau ; mais par malheur il tomba dans un abîme , où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems après , ne le voyant point revenir , nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déjà plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré ; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté , ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce gouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même , on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs ; & après l'avoir pieusement inhumé , nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages , témoins de nos ceremonies , joignirent leurs larmes avec les notres , & tacherent de nous consoler par

toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour suivant nous trouvâmes sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches* nous vîmes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Castors sont en très-grand nombre dans leur país, mais sur tout chez les *Ozothéas*, qui sont obligez d'en brûler les peaux, tant elles sont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akanças*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençâmes à nous reconnoître. Nous vîmes une Croix élevée : au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous aperçûmes une belle maison à la Françoisé, habitée par un nommé *Coufure*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ses dépendances. Après nous y être reposez deux jours, nous passâmes dans les villages des *Torimaus*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour gagner le *Mississipi*. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une pirogue pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

■ Fatigué de nos courses par terre, je pris le parti de remonter le *Mississipi*, jusqu'à la riviere des Illinois. Le Pere *Anastase* fut fort aise d'entrer dans le même canot que moi. Cavalier mon neveu se joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laissa un autre pour me servir d'Interprete.

prete &
dez-vo
râmes.
quai sur
de l'an
routes l
Je ne fe
ne reco
Chichach
trouvân
sont des
braves,
pour me
tans fou
là nôtre
lieuës d
fourites
rapide,
Nous la
tant à de
font sur
de nouve
en la re
des *Pera*
Ozages,
bienfais
les bons
firent ma
leux.

Le tr
cette riv
sissipi, o
nous le r
jusqu'à l
jours de
du Fort

prete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous séparâmes. Il suivit les plaines, & je m'embarquai sur le Mississipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il seroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akanças*. Ce sont des Peuples très-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Nous continuâmes de là nôtre route vers les *Ouabaches*, A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Maf-sourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Mississipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*. tous Peuples braves, nombreux, & bienfaisans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un gout merveilleux.

Le troisiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Mississipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Illinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Creve-cœur*; & de là nous retour-

nâmes au Fort S. Louis. Nous eumes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus ayant renouvelé nos embrassemens , je demeurai quelque tems sans lui rien dire , ne sachant pas bien moi même en quel état j'étois pour lors. D'un côté ; la perte de notre flote , & de la plûpart de nos François m'avoit fort attristé ; de l'autre , l'assurance qu'il m'avoit donnée de la santé de M. de la Sale , & les succès de tant de belles découvertes m'avoit fait passer de la tristesse à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration : mais aussi l'absence d'une personne , pour qui j'avois une reconnoissance , & une amitié aussi tendre que respectueuse , dont j'attendois le retour depuis si long-tems , & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ses voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois surmonter. Aussi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas, *lui dis-je*, comment se peut il faire que M. de la Sale. mon unique Protecteur , & mon appui , soit depuis deux ans de retour en Amerique , & que j'aye été pendaut tout ce tems là , non seulement privé du plaisir de le voir , mais de recevoir de ses nouvelles ! , & que même encore , il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë , que quelque joye que vôtre presence me donne , je me trouve saisi en vous voyant , d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde , & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique,

que,

que ,
parler
que j'a
bords d
du ver
tous le
de la
J'ai par
ces bor
Sale , &
Jugez d
Le m
puffiez
cherche
environ
cinq lie
de ce fl
tre reto
tirant ve
de Mexi
en suiva
moins ,
qn'un p
vrai , m
voit pû
auroit p
tant de
ce ? Et
ni de n
avoit de
lui fit
de son a
on ne p
joût , c
à peu pr
long-tem

que, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler ? Helas ! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je suis descendu vers ces contrées. J'ai visité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcolme*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui sont sur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas un ne m'en a jamais sù rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dis-il pour lors*, que vous pussiez nous rencontrer ! Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Mississipi & aux environs & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au dessous. Vous suivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre descente & dans vôtre retour ; & nous nous écartions toujours, tirant vers le Sud est, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en suivant des routes si opposées ! Pour le moins, *lui dis-je*, devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de son retour. Il est vrai, *me dis-il*, aussi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une si grande distance ? Et pouvoit-il se passer de ses deux neveux ni de moi ? D'ailleurs, l'espérance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en personne, lui fit toujours différer à vous informer de son arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remédier au passé. Ce qui me réjouis, c'est de savoir qu'il se porte bien, & à peu près où il est. Nous ne serons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je

me ressouviens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me le déclarer, afin que je puisse prendre au plutôt de justes mesures pour mon voyage. C'est, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les secours nécessaires à l'affermissement & à l'entretien de sa nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louis, & l'autre à l'embouchure du Mississipi, dont il a très-bien observé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France, tant pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour préparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si nécessaires. C'est pour cela qu'il m'envoie à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçu, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approuvés, qu'il eût été mal aisé d'en connoître la difference. Je lus cette Lettre avec un extrême plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entière confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le dévouement que j'avois fait de tout ce que je possédois

aux

aux vol
tout de
Je dema
souhaito
frere a v
livres.
en faut
demand
service.
& me di
chose d
France.
même c
faire son
en avoin
les main
vouloit
équipag
reste de
fut possi
de moi,
Pere Re
passer c
partir le
étoit reg
reste du
lendema
petit éq
matin,
Lieuten
Mrs. C
se repos
le voir,
dans un
aussi-tô
la Sale.

aux volontez d'un homme , à qui je croyois tout devoir , ne me permirent pas de balancer. Je demandai aussi tôt à M. Cavalier ce qu'il souhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai , *lui dis-je* , mais s'il vous en faut davantage , vous n'avez qu'à me le demander ; tout ce que j'ai est à vôtre service. Il me remercia fort honnêtement , & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus , il le pourroit trouver en France. De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent. Il voulut m'en faire son reçû , suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain , je rafraichis son équipage & ses munitions : nous passâmes le reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible ; & le jour suivant , il prit congé de moi , de grand matin , & partit avec un Pere Recollet , & un esclave , à dessein de passer chez les Miamis. Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere. Tout étoit réglé pour cela. Après avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude , le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage , environ les neuf heures du matin , je vis arriver le Sr. *Coustore* , mon Lieutenant parmi les Akanças , chez lesquels Mrs. Cavalier , oncle & neveux , étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir , mais un moment après , il me jeta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale , *me dit-il* ? Ne savez vous

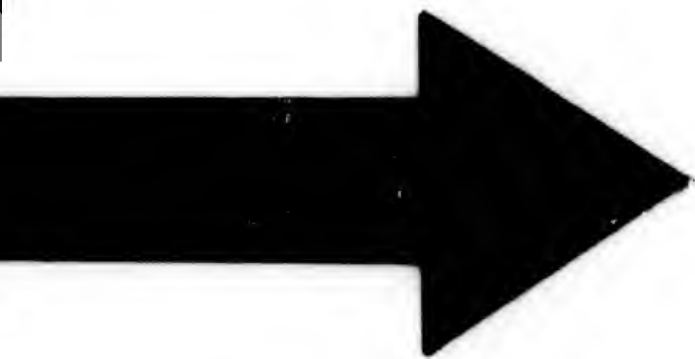
180 NOUVELLE RELATION
vous pas qu'il est mort ? M. de la Sale est mort, *m'écriai-je* ? Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort. Il a été assassiné par ses gens, entre les *Palagueffons* & les *Ouadiches*. Que me dites vous là ? Cela est-il possible ? Hé ! Quoi, son propre frere M. Cavalier vient de prendre congé de moi ? bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le sai, *me dit-il*. Ses larmes & celles de son neveu *Cavalier* ne me l'ont que trop confirmé ; & je suis au desespoir de vous dire le premier une si méchante nouvelle. Je fus si consterné par cette réponse, que je tombai dans un accablement extrême. Je ne pûs ni parler, ni pleurer : je me trouvai si saisi, que je ne savois que devenir. Quelques momens après, je me levai, en disant : *M. de la Sale, mon unique Patron est mort, assassiné par les siens ! Juste Ciel ! Cela se peut-il ? mais puis je savoir qui sont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides sur un si bon pere ?* Ce sont deux coquins, *Dan & Lantelot*, *me dit-il*. Ah ? les scelerats, *m'écriai-je* ! Par quel motif ? ou plutôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait si terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en savoit. Helas ! *me dit-il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné sa dernière Colonie, au Fort S. Louis, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1586. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens, ac-

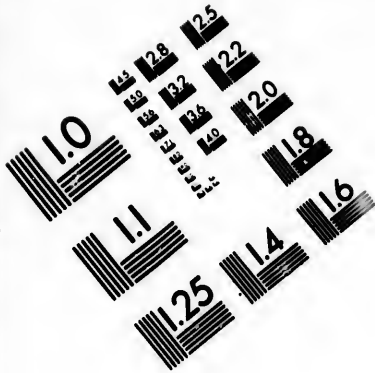
com

compa
nombre
neveux
Savag
glois,
Nation.
la Sale
des Lar
maladie
pe, voi
ques in
ne se p
voulut
fut ains
Ces mar
rieuses,
me de
ce jeun
quelque
nouvell
ainé, q
en jetta
Dès ce
sentimen
laissé all
fa tout
faire éc
de la tro
les vivre
quessons
firent un
bois. I
joindre
dans au
plaisanc
autres,

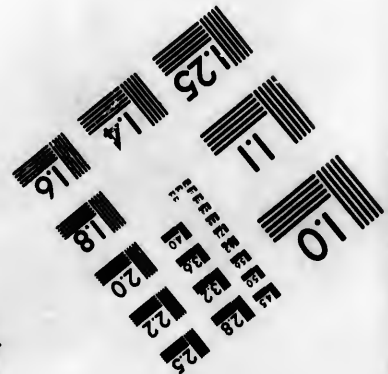
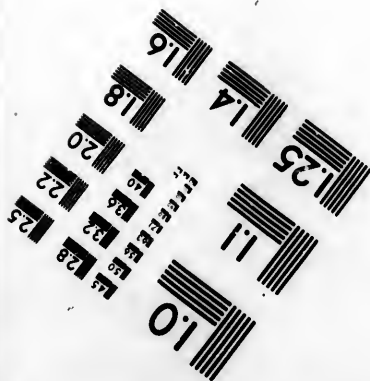
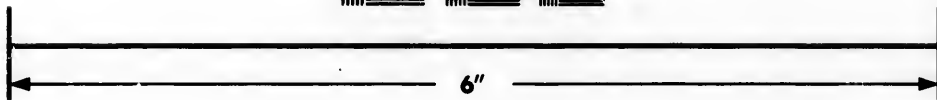
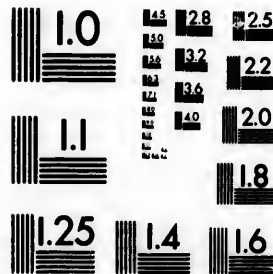
compagné d'environ trente personnes, du nombre desquels étoient son frere, ses deux neveux, les deux freres *Lantelot & Dan*, un Sauvage *Chaouanou*, deux Flibustiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des *Lantelot*, encôre foible d'une grande maladie ne pouvoit suivre le reste de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune *Lantelot* fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres, qui parurent hautes & impérieuses, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put dissimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de ressentiment, il jura sa perte. Après s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaquessons*, & les *Ouadiches*, *Dan & Lantelot* firent une partie pour aller chasser dans les bois. Ils engagerent le *Sieur Moranget* à se joindre avec eux. Celui-ci, sans entrer dans aucune défiance, ou plutôt par complaisance, se mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis lodgtems,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

25
28
32
36
40
20
18

10
11
12
13
14
15
16
17
18

182. NOUVELLE RELATION
tant par la jalousie qu'ils avoient de son mé-
rite, que par la haine implacable qu'ils por-
toient à son oncle, l'ayant insensiblement at-
tiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui.
Pour cet effet ils lui donnerent un coup
de haché sur la tête, dont il mourut deux
heures après, en bon Chrétien, pardonnant
de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le
premier coup de leur vengeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne
voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa
compagnie, passa la nuit en d'étranges in-
quiétudes. Le lendemain il alla lui-même
vers l'endroit, où il jugea qu'ils pou-
voient avoir été. Il ne fut pas long-tems à
le trouver. Le Pere Anastase, son frere &
son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. E-
tant arrivé dans une prairie, qui est sur le
rivage du Mississipi, il entrevit, au travers
de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot* :
d'abord il lui demanda où étoit Moranget
son neveu. Ce coquin lui répondit avec
impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à
la dérive. En effet le corps de cet infortu-
né jeune homme étoit-là étendu, & deux
vautours voltigeoient au dessus, pour en
faire leur curée. Cependant ces deux per-
fides étoient couchés & cachés dans l'herbe,
le fusil bandé. Comme M. de la Sale vou-
lut approcher de ce valet, pour le mettre à
son devoir, il se sentit atteint de trois bal-
les à la tête, d'un coup de fusil que lui la-
cha *Lantelot*. Il tomba à terre, le visage
tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son
frere ayant entendu le coup, coururent
d'abord à lui : ils trouverent qu'il se mou-
roit,

roit
ce.
luid
le fa
& d
un S
coup
tre ill
Ce
cœur
dre.
dant
de n
const
de lan
rai p
me ré
famill
& le f
de tra
lées p
se peu
sa ver
couve
cheri
massac
assez g
mifera
jamais
dit. al
peuve
ment
ou le
il, leu
Ces m
rent en

roit, mais encore avec quelque connoissance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier secours, du moins pour le salut de son ame; & il eut assez de tems & de force pour se confesser, & faire à Dieu un Sacrifice de sa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de notre illustre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me serrèrent si fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems: mais enfin la violence de ma douleur me faisant revenir de ma consternation, par un soudain débordement de larmes: ô Ciel! *dis-je*, qu'oi je ne reverrai plus M. de la Sale? Quelle ressource me reste-t-il? Que deviendront toutes ces familles naissantes, dont il étoit le pere, & le soutien? Quel desespoir pour elles, que de travaux perdus, que de personnes désolées par la perte d'un seul homme! Hélas se peut-il qu'une personne si venerable par sa vertu, si utile à la France par ses découvertes, qu'un homme si respecté, si cheri des peuples les plus barbares, ait été massacré par les siens! Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers, pour ces miserables? mais où les trouver? Ah si jamais je puis les découvrir! Ces scelerats me dit alors *Couture*, sont déjà punis, s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment *dis-je*, la Terre les a-t-elle englouti, ou le Ciel les a-t-il foudroyé? Non *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux, après cet attentat, voulurent encore faire main-basse sur tout le reste,

pour

pour ne point laisser de témoins de leur crime : mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur intérêt , & de soutenir leur action , obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui restoient , avec la liberté d'enlever les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligés avec ce bon Religieux s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts , ces perfides coururent s'emparer du reste des effets , & des marchandises de M. de la Sale. Tout consistoit en dix chevaux , quelque linge , & environ deux mille écus en marchandises. Dès qu'ils se furent saisis de tout , le reste de la troupe se vit obligé de faire de nécessité verrou , & de se joindre à eux. Le frere & le neveu , qui avoient racheté leur vie par le silence , & par un abandonnement volontaire de tout , se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au Village des *Ouadiches*. Quelques François , qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale , s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie assez bien armée , & mediocrement équipée , n'eurent pas moins de joye de les voir , que les François. Ils leur firent un très-bon accueil , & les inviterent dès le premier d'abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au besoin , tous entrèrent dans cet engagement , à la reserve des deux M. Cavalier , & du Pere Recollet. Cependant *Lantelot* & *Dan* , qui s'étoient érigés en chefs de la troupe , faisoient logement à part , dispoisoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale , s'en di-

diver
attr
vage
voien
funt
besoi
trouv
bann
mode
expec
L'An
tre lu
que c
lui dit
tre &
rant u
ça tro
par ter
son fu
joué,
On ac
Anasta
se mou
meurti
eût il
vint lu
tolet fa
chemif
reux se
que pe
étoit t
punctio
lironc
contre
L'A
suite le

divertissoient, & faisoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient néanmoins un grand besoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût brusquement. L'Anglois lui réitera sa demande. L'autre lui fit un second refus encore plus brusque que le premier. Là-dessus l'Anglois lui dit: *Tu es un misérable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même instant tirant un pistolet de sa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut aussi-tôt courir à son fusil, mais l'Allemand le coucha en jouë, lui cassa la tête, & le tua tout roide. On accourût aussi-tôt à ce bruit, le Pere Anastase trouva l'un mort, & l'autre qui se mouroit. Il confessa celui ci qui étoit le meurtrier de Mr. de la Sale. A peine lui eût il donné l'absolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de pistolet sans balle; le feu prit aussi-tôt à sa chemise qui étoit assez grasse; & ce malheureux se vit mourir dans les flammes. C'est ainsi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour rester long tems sans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils assassins.

L'Allemand & l'Anglois se rendirent ensuite les maîtres de leurs dépouilles; & of-

fri-

friront le tout à la discretion de Mrs. Cavalier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage; & qui après leur avoir abandonné le reste, vinrent me trouver chez les *Akanças*. Ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Joustel & un *Chaouanou*. C'est de leur propre bouche que j'ai appris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils se reposèrent deux jours dans votre maison; & le troisième jour suivant; ils partirent pour les Illinois. Voilà, Monsieur, tout ce que j'en fais.

Je n'ai vû, *lui dis-je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui est du neveu, de M. Joustel, & du *Chaouanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me souvient que M. Cavalier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je songe à la constance & à la tranquillité avec laquelle il m'a conté tout son voyage, & toutes ses aventures. On dit que les grandes douleurs sont muettes, je n'oserois douter de la sincerité de la sienne, mais je suis sûr qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit besoin de dissimuler, me répondit alors *Consture*; il vouloit dissiper sa douleur par de longues histoires; & d'ailleurs il avoit ses vûes & ses raisons pour cela. Je comprends fort bien votre pensées, *lui dis-je*; il vouloit tirer de l'argent de moi; & il apprehendoit que je ne lui en donnasse pas, s'il m'apprenoit la mort de son frere. Mais hélas! j'étois trop redevable à son nom & à sa famille, pour lui rien refuser. Plût à

Dieu

Dieu
perdu
ami. M
ne pou
du mo
ce qu'
Dès
dessein
cours
sur le
faire q
donnât
j'avois
nouvell
reconn
& dont
entre-t
Marqui
par laq
re avec
entiere
ce que
ce que
qui devo
d'autant
partis l
accompa
Chaouan
Je laiss
dans au
se termi
qu'ils v
peuples
prisonni
qui me f
même qu

Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maître, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets sont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de constance: tachons de voir finir ce qu'il a si heureusement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le dessein d'aller, non seulement porter du secours à ces pauvres François abandonnez sur le bord de la mer, mais memes d'aller faire quelque nouvelle entreprise, qui me donnât sujet de me consoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle descente vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont son frere m'avoit parlé. Dans cet entre-tems je reçûs une Lettre de Mr. le Marquis d'Enonville, notre Gouverneur, par laquelle j'appris que nous avions la guerre avec les Espagnols. Il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à presser mon voyage. Je partis le troisieme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouânous*, & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Louis. Ma premiere journée se termina au village des Illinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins, dont ils ramenoient 130. prisonniers. Je passai de là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne reception, de même que les *Toginga* & les *Torimans*. De là

là je fus chez les *Ossotone*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite, un de mes *Chouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un, & fut blessé lui-même legerement à la mamelle; d'un coup de flèche: Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplaisir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prièrent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation: 30. *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouafita* & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au milieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire

re de
au Te
ils fur
presen
de la
paix,
Nation
bonne
fut po
ces tro
bon a
ceux-c
sel en
grains.
une pai
Je pris
Les
des pou
ches; j
Onoroy
vâmes
Natche
jours
ayant
nous n
vengeâ
gois q
journé
taches,
font tr
Yatache
me ils
trois li
rafraic
pagnie
rent p

re de tous ces Pauples. Ils furent conduits au Temple; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée, où s'étant presentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix, presenterent leurs presents aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement, qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurèrent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches*; je montai, pour y aller, la riviere *Onuroyse* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de *Natches*. Nous y passâmes la nuit, toujours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgé. A quelques journée de là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui sont trois villages ensemble; à savoir les *Yataches*, les *Onodaô* & les *Choye*. Comme ils apprirent notre arrivée, ils vinrent trois lieuës au devant de nous, avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques pre-

presens & je leur demandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs: mais à force de prieres & de protestations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages, nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dès que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation, vint à moi, & me demanda vengeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le Peuple sembloit s'intéresser dans leur mort; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, avant que d'y entrer; & après y avoir prié Dieu l'espace d'un quart d'heure, on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les sept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavalier après la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Ouadiches*. Cette nouvelle me don-

donna
bout d
dre. A
chez le
des gu
je leur
que je

Les
tion, à
situez
tions p
sont pa
habitat
tres. I
la pêch
y a for
une gu
villages
pas reco
que des
avec de
fort bea
Les hom
sage, &
plus bea
des hom
un Pais

Leur
qu'effec
rend rou
fixième
qu'ils m
Nous é
vames
qui m'at
François

donna beaucoup de plaisir; & j'eiherois être au bout de mes peines, si je pouvois les rejoindre. Ayant donc passé le reste de la journée chez les *Quodadiquo*, je les priaï de me donner des guides, & les assurai, qu'à mon retour je leur ferois faire raison par les Yataches, ou que je vangerois le sang par le sang.

Les *Quodadiquo* sont joints avec deux Nation, à savoir les *Natgitoches* & les *Nassonis*, situez sur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne sont pas assemblées par villages, mais par habitations assez éloignées les unes des autres. Leurs terres sont fort belles, ils ont la pêche & la chasse en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voisins; aussi leurs villages ne sont ils gueres peuplés. Je n'ai pas reconnu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des fleches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage, & par tout le corps: ils croient en être plus beaux. Telle est la bizarrerie de l'esprit des hommes; car ce qui fait la difformité dans un País fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang. J'en partis le sixième d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Quadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvames quelques *Quadiches* à la chasse, qui m'assurerent qu'ils avoient laissé nos François chez eux; ce qui me donna beau-

192 NOUVELLE RELATION
beaucoup de joye ; mais j'eus en même
tems le chagrin de perdre un jeune François
de ma suite. Trois jours après, il revint à
moi, n'ayant plus son havre-sac, où j'a-
vois mis la meilleure partie de mes muni-
tions ; ce qui me mit dans une fort grande
peine. Cependant ne croyant pas à pro-
pos de lui en rien témoigner, nous allâ-
mes coucher à une demi-lieué du Village
des *Ouadiches*, où les Chefs nous vin-
rent trouver. Je leur demandai aussitôt
des nouvelles de nos François. Ils me di-
rent qu'ils se portoient fort bien ; mais ne
les voyant point, je n'en augurai rien de
bon. Le lendemain étant arrivé chez eux,
pas un d'eux ne se présentant à moi, je m'en
désiai davantage. Les Principaux de la Nation
ne manquèrent pas de me venir offrir le
Calumet. Je ne voulois rien accepter de leur
part, qu'ils ne me representassent les Fran-
çois. Voyant que je m'opiniâtrois à cela,
ils m'avoüerent que nos François les ayant
accompagnez à la guerre contre les Espa-
gnols, avoient été investis par la Cavallerie ;
que trois avoient été tuez, & que les qua-
tre autres s'étant retirez chez les *Quoanani-
nos*, ils n'en avoient plus entendu parler.
Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux-
mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défen-
dirent fort, & moi les en accusant toujours,
leurs femmes se mirent à pleurer, & me
firent connoître par leurs larmes, que
leur mort n'étoit que trop veritable. Les
Ouadiches firent ce qu'ils purent pour s'en
disculper, & m'offrirent une seconde fois
le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'ap-
cep-

ceptois q
cence su
pouvois
roient en
pondit à
aux chevi
nai sept h
Nous q
Mai, & n
des Palaq
que la der
le, sur les
yant pû s
s'étoit tou
confondu
avoient pr
tations Fr
cru devoi
plus, je m
tâchai de
une inond
des pluyes
jours conse
la plus gran
que nous a
Il faloit do
feu au dessu
nis de cass
nous restâ
tremitez. D
une petite I
dée. Nous
nuit. Nos c
terre s'étan
ardeurs de l
gnâmes en v
Tom. V.

ceptois qu'après avoir appris à fond leur innocence sur cet article ; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidélité inviolable. Le Chef répondit à mes civilités par un présent de dix beaux chevaux assez bien enharnachés. Je lui donnai sept haches, & une brasse de grosse rassade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaquessons*. Ce fut là que nous apprimes que la dernière Colonie établie par M. de la Salle, sur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pu se maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute dispersée ; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françaises. C'est pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me résolus de revenir sur mes pas. Je tâchai de gagner le Village des *Coroas* ; mais une inondation prodigieuse étant survenue par des pluies extraordinaires, qui durèrent trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il falloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fumes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucanné ; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extrémités. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien tôt desséchée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le Village des *Coroas*.

Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes ! chez ce peuple. Ils envoient tous les jours à la pêche & à la chasse pour nous regaler. Ils nous fournissoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'est que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaisir de réunir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les *Akanças*, où la fièvre me prit; ce quim'obligea d'y séjourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux *Illinois*, chez lesquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des *Taensas* avec les *Nachitoches*, la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'ont peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déjà presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce País, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui sont très-profonds, semblent nous y présenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux; & ce qui manque dans nos terres,

peut

peut
nous
en tin
& d'
& du
celui
tous
cherch
Pays.
nous e

ON
itemens
envoio-
sse pour
ec abon-
ns & des
ye, c'est
e j'avois
e j'eusse
quittai les
. chez les
quim 'o-
ût. Après
ma route
arrivai au

chitoches,
çu de tous
le ramener
us, furent

on, la ri-
es habitées
esque tous
evenus de
On ne lau-
s, tant en
est entouré
nt les bords
us y presen-
tre Havres
flureroient
es François
rendre les
s'y établir.
té par nos
nos terres,
peut

DU MISSISSIPPI 195

peut nous venir de celles-là. C'est d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions en tirer des foyes, du bois pour des Vaisseaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'est moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les trésor de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel est l'état de ce Pays. Plaise au Ciel, qu'une heureuse Paix nous en procure la jouissance.



Faint, illegible text covering the majority of the page, likely bleed-through from the reverse side.

V

L'

En

P.

VOYAGE
EN UN PAYS PLUS GRAND
QUE
L'EUROPE,
Entre la Mer glaciale & le Nouveau
MEXIQUE.
PAR LE
P. HENNEPIN.

VOYAGE

CHACUN DES VOYAGEURS

EST OBLIGÉ DE

PRENDRE A SA CHARGE

LES DÉPENSES

DE SON VOYAGE

ET DE SON SÉJOUR



L'

E

Par

I. L

vent p
ont re
qu'en
leur p
meuré

Cette
sous le
été imp
chez va
sionaire



VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I. **L** Es hommes doivent se payer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçu quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Missionnaire

I 4

naire

Cette Relation n'est pas celle que ce Religieux a donnée sous le nom de Relation de la Louifianne, ni celle qui a été imprimée à Utrecht chez Broedelet, & ensuite à Leide chez vander Aa. C'est une troisième Relation de ce Missionnaire.

naire avec le Sr. Robert Cavelier de la Sale dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & propriétaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sr. de la Sale étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeller avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de notre Siècle. Il a conservé son monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont péri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sr. de la Sale & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts, Notre premiere pensée, lorsque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage que l'on a cherché depuis si longtems à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Équinoxiale. Quoi que le fleuve Mississipi n'y conduise pas, cependant le Sr. de la Sale avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eut réüffi dans son dessein, si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche, & il semble que Dieu a permis, que je survécusse au dit Sr. de la Sale, afin que
je

je t
che
de n
L
qui
cou
tion
de m
cette
nent
étab
Le
par M
le G
Colo
Les p
furen
Seign
Inten
Franc
entrep
dont e
de Va
elle le
cette
d'avan
jetta le
sionair
de trav
de pos
ces Co
seur T
du Sem
bien pr
na trois
de ze

je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon , par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Illinois , & les vastes contrées qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte , le Sr. de la Sale avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entreprise , s'assurent de ce vaste Continent par des Forts, & par des Colonies , qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sr. de la Sale avoit dessein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Mississipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelai Ministre & Secrétaire d'Etat , & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les Commisions dont elle l'honora , mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes , & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Sale assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionnaires , afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Superieur général de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de zele , de vertu & de capacité pour se rendre

dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavelier, Frere du Sieur de la Sale, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Sale avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louifianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pays nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Sale, lui accorda les Missionnaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Que-noi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St. Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déjà dit, avoit été avec le Sieur de la Sale & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Mississipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionnaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anti-

ticosi

tic
Rec
l'A
nis,
jour
& de
L
fion
d'ob
des I
crets
y ajo
pern
me o
fionai
hors c
dinair
tant l
le Car
lieux,
de neu
ques a
Les
fameu
de si g
cela p
prend
lité d
profit
maLo
cripti
Cela
lui av
M. de
obligé
Déco

ticosti. Le troisiéme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai, n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, savoir le Per e Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation de *propaganda Fide*, a fin d'obtenir l'autorité nécessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionnaire. Il en reçut les Décrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprès les pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionnaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi réglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Québec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieuës depuis Québec jusques à l'embouchure du Mississipi.

Les esperances, que l'on fondeoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Sale en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Sale profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsiannie, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande réputation, & lui avoit fait trouver du crédit dans l'esprit de M. de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé del'entretenir des circonstances de notre Découverte. . Cependant je cachai ce qu'il y

avoit de plus particulier concernant le fleuve Mississipi, depuis la Riviere des Illinois jusques au Golphe de Mexique. J'avois dessein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impressions dudit Sr. de la Sale au Prince de Conti dernier mort, & à M. de Seignelai. Il choisit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveutez plaisent ordinairement, lesquels lui parurent bien résolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux, le Sr. de Moranget, & le Sieur Cavalier, ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sr. Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on prepa-roit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit composée de quatre Batimens, sçavoir du Joli, vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appelée l'Amable, & d'une Cai-che nommée le S. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sr. de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant M. le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi, L'Enseigne étoit le Sr. du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Sale étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent

50. Soldats tout gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Sale avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela, que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fit de grandes avances, de même qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoquer quelques-uns de leurs Mats, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août, prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivèrent ensemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croyant en lieu de seureté négligèrent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues Espagnoles, qui se rendirent maîtres de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de

de la Sale nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il fût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne; je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'est, que nos Espagnols ayant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sr. de la Sale avoit chargées pour son compte, ils éventaient le dessein. qu'il avoit sur les Mines de Ste. Barbe, dont le Sr de la Sale avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemnissoient à bon compte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretens commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Sale, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extrémité, en eût une douleur mortelle. L'on séjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le País, où on avoit dessein d'aller.

Mrs. de S. Laurent Gouverneur général des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouverneur

neur
Dom
les fa
l'inte
réussi
le Sr.
loient
les fol
toutes
sez or
contr
les un
autres
sans po
Cett
tre Va
vembr
reusen
passant
un jou
Saint A
Vaissea
agréen
de ce P
à des ce
les Esp
sieurs
du vin
-profta
partit
de Mex
ment
tromp
des av
sonnes
trop ta

neur particulier de la plus petite partie de St. Domingue, (les Espagnols ayant la principale,) les favorisèrent en tout ; & rétablirent même l'intelligence reciproque , & si nécessaire pour réussir dans de pareilles entreprises ; parce que le Sr. de la Sale avoit des ennemis , qui traveroient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches , comme cela est assez ordinaire en ce païs-là , se gaterent si fort & contractèrent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même , & les autres en furent toujours incommodés depuis , sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois , leva l'Ancre le 25. Novembre 1684. & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix après y avoir mouillé un jour pour faire de l'eau , on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba , où les trois Vaisseaux mouillèrent aussi. La beauté & les agrémens du lieu , & la situation avantageuse de ce Port les engagerent à s'y arrêter , & même à descendre à terre. On ne sait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon plusieurs sortes de rafraichissemens , & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita , & après deux jours de repos , on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Sale étoit naturellement fort éclairé , & peu d'humeur à se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut , mais trop tard que toutes les routes , qu'on lui avoit don-

dionnées étoient fausses. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fit tenter le passage une troisieme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollet y celebra la Messe solennellement en action de graces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûe des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Sale étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroyable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Sale m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschafipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschafipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beau-

beau-

Les
mi-Fe
trouv
donc
l'on ve
ques à
Comm
les sold
la Sale
ge, &
crut qu
Mescha
rence.

reufem
fond, j
sable, q
il y a p
basse M

II. L

Capitain
Canal d
prendre
l'on avo
avoit co
son eau
charge.
fément t
avoit ba
perfide,
sur la H
conduisi
cha, & o
possible
étoit alo
quoit po

beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Esprit, où l'on trouvoit une rade presque continuelle. On prit donc la résolution de retourner au lieu d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieues, jusques à une Baye, qu'on nomma de St. Louis. Comme les vivres commençoient à manquer, les soldats avoient déjà mis à terre. Le Sieur de la Sale fonda la Baye, qui est d'une lieue de large, & reconnu, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meschafipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureusement le 18. Fevrier. Le Canal en est profond, jusques-là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entrée en quelque sorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

II. Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appelée de St. Louis, sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes, afin de diminuer sa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point possible de l'en retirer. Le Sieur de la Sale étoit alors sur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand il

il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fit prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumer, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fit quelques presents. On sceût même si bien les engager, qu'on fit alliance avec eux, & ils apportèrent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques-unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoué sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Sale envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joie. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardèrent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs flèches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fit prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessèrent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Sale, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuèrent encore deux des gens du Sieur de la Sale, qu'ils trouverent endor-

dormi
te der
avoit
s'empr
tout c
des Py
border
dans un
coup d
de mon
Religie
sauver
Matelo
à bord p
mengoit
Enfin
le Joli
s'en ret
ayant fa
des plan
il y fit
y laissa
de Mon
cinquante
Cavalier
avec nou
Fort de
xime Re
allèrent
Baye l'e
un endro
Capitaine
te Baye e
seau le pl
dant dou
Sud-Est

dormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois semaines au lieu où elle avoit échoué, sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en sauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe, elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres, eût été submergé, si un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moyen, dans le tems qu'il commençoit à s'enfoncer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Sale ayant fait faire un grand réduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées, il y fit mettre son monde & ses effets en sureté, y laissa cent hommes sous le commandement de Monsieur de Moranget, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavalier Prêtre, qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allèrent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschafipi, & un endroit propre à y faire un établissement. Le Capitaine de la Fregate eut ordre de sonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire son Vaisseau le plus avant qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui est du Sud-Est au Nord-Oüest, & mouilla vis à vis d'une

d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Sale alla faire au fond de la Baye le deuxième d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. veille de Pâques le Sieur de la Sale s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours suivans cette fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Sale; après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Sale fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne levèrent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Sale ne se souvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, soient ou dans les épis, ou dans leurs gouffes. Autrement tout cela perd sa sève en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extrêmement avantageux, & il fut bientôt en état de defense. On le munit de douze pieces de Canon, &

& on
y ferr
provi

Il fa
de affa
ches d
tions d
quer le

Il n'y
olé att
qu'on
bec.

grands
sont les
te l'Am
rantir d
soi, no
Mousqu
ches, de

Pour
dont je
toutes l
couvert
à l'épre
dre ou
flèches,
deur. Ils
au somm
qu'ils on
de vîtes
puisse a
tumé de
les solda
Doming
rut une
soin que

& on y fit un grand Magazin sous terre , pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions , les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les flèches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amérique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orleans, qu'on a depuis appelée St. Laurent les Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieux. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus vaillans de toute l'Amérique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusil, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Sale prit toutes les mesures nécessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Ton dre ou de la méche allumée au bout de leurs flèches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puisse attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies, que les soldats avoient contractées dans l'Isle de St. Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soin que l'on se donnât pour les secourir avec
des

des bouillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sr. de la Sale étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées-là, où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'ares, & de flèches: mais ces hommes se mirent en défense, & tuèrent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevèrent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissèrent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen, qu'ils trouvèrent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Sale se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la résolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse s'il étoit possible, Il partit donc avec soixante hommes armez de corselets de bois contre les flèches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs en tua un assez grand nombre, & fit plusieurs prisonniers sur eux; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les premices de cette Missiqn.

Cependant, ceux qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils réussirent mieux que les premiers.

L'on

L'on
Baye,
Rivier
Taure
Cocs d
toutes
habitat
& des
La gue
avoit m
sûreté,
veau m
Le Si
dans not
les Espa
& dans
grands I
tant qu'i
mes, & n
me pour
prouvoi
pagnols,
tiens. Je
excuser
n'euslen
Mexiqu
mes de
des Ar
surpren
en piéc
de faire
pour
semble
tout ce
gnols à
tes. Il

L'on passa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva près d'une grande Riviere quantité de Chasse, sur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vâches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sureté, qu'elle n'étoit d'abord: mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sieur de la Sale m'avoit parlé autrefois dans notre Voyage des cruantez inouïes, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extrêmement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne des Chrétiens. Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux-mêmes de perir dans leur entreprise; que souvent des Armées entieres étoient venues les surprendre dans le Mexique pour les tailler en piéces: que la Politique les avoit obligé de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes. Il me semble que le Sieur de la Sale avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sau-

vages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irrités; comme l'expérience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vengés tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toujours bien ménagé les Iroquois, quelque insulte particulière qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Sale, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffrieroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruinoit d'avance tout le travail des Missionnaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux & humble de cœur.*

Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit, de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du

Païs,

Païs
sur le
une p
sec. I
une tr
les sur
les ma
mes av
re trag
niere c
Après
ces mal
des viv
roient d
mes & le
aller ch
Fleuve
connut é
titude,
de Rivier
large ni a
de ce Fle
rut dans l
peut-être
du Mesch
les terres
de ce Fleu
n'avoit cr
obligé de
tes les Riv
& par des
chât tous l
des Barba
doient les
des torren
voir trouv
Tom. V

Païs, ayant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y endormirent profondément: mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les surprit à la faveur du sommeil de la nuit, les massacra cruellement, & brisa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la dernière consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Sale laissant des vivres pour six mois à ceux qui demouroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavalier Prêtre, son frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meschasipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroïsoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Sale les parcourut dans la pensée que ces Rivieres étoient peut-être formées plus haut par un des bras du Meschasipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoîtroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus long-tems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajoux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit qu'il se retranchât tous les soirs pour se garentir des insultes des Barbares. Les pluyes continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686.

On s'y fortifia, & le Sieur de la Sale y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continua sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traitèrent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31, de Mars, charmé de la beauté & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroyable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les précédentes par la perte de sa Fregatte. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoua malheureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvèrent-ils dans un Canot, qu'ils trouvèrent à la Côte par une espèce de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Sale. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III
l'histo
qui le
plusie
que c
vantu
nantes
de voi
cidens
fer la
ici, &
vastes
Histori
conduit
treprise
être int
conversi
l'Evang
d'entrer
pour nou
rer les m
mirer les
le courag
falte sous
ici recon
du Sieur
de toutes
qui n'a pa
les trava
Comme
savoir ce
Meschapp
de tous le
Pere Ana
lects de Ca
de la Sale,

III. Ceux qui sont un peu versez dans l'histoire des découvertes, savent, que ceux qui les entreprennent sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de réussir, & qu'il leur arrive mille aventures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretens & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes contrées de la Louïsianne. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, parce qu'il s'agissoit de la conversion des peuples barbares à la Foi de l'Évangile: mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces secrets. Ce sont des abîmes pour nous. Il nous doit donc suffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite sous sa conduite. Il est vrai qu'on doit ici reconnoître sur tout le cœur magnanime du Sieur de la Sale, qui ne s'est point rebuté de toutes les traverses qui lui sont arrivées, & qui n'a pas laissé parmi tout cela de continuer ses travaux jusqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que personne de savoir ce qui s'est passé sur le grand Fleuve Meschafpi, sur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens; je suivrai ce que le Pere Anastase Vicairé actuel de nos Recollets de Cambrai a écrit du Voyage du Sieur de la Sale, & cela me fournira le moien d'exa-

miner, si en effet le dit Sieur de la Sale étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amérique. Voici ce que j'en ai appris par l'histoire dudit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Sale vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoué & qui s'étoient brisez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la dernière extrémité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre ensuite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs. Voulant effectuer cette résolution il choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nikana* qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavalier Prêtre, frere du Sieur de la Sale, de Moranget son neveu, & le Pere Anastase de Doüai Recollet, se joignirent à lui pour ce grand voyage, & on ne fit autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de couteaux, de la rassade, c'est à dire de petits grains de jayet de plusieurs couleurs, & deux chaudières. Le Sieur de la Sale n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais

il esperoit de retourner dans peu de tems au
Fort

Fo
arr
fait
&
du
Avr
Il
chal
chan
Illin
se re
faisoi
que
quoin
point
crits
où éto
que p
Anast
histor
se fit
Sieur
vé l'er
ce qu
dre pa
Apr
tase d
'empa
tité de
cheval
éperon
invité
tions:
route,
rent in
server

Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il seroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meschafipi descend du Nord au Sud pour se décharger dans le Golphe de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Sale vouloit se rendre, sont au Nord-Est de la route qu'il faisoit. Au reste il y a beaucoup d'apparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Sale. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Sale. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire, il y a lieu de croire que ce Voyage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Sale n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschafipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvèrent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & ayant des selles. Ces gens les invitèrent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remercièrent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes;

car personne des gens du Sieur de la Sale n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Etpagnols. Ils continuerent leur chemin le reste du jour, & cabannèrent le soir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de se garantir de toute insulte: ce qu'ils continuerent depuis fort heureusement. Étant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellèrent Robeck. Ils trouvèrent là une si grande quantité de Taurreaux sauvages, qui sont appellez par les Etpagnols *Cibolas*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Sale & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours en ce lieu-là.

A une lieue & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprès, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajoux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux Païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand du Païs de Wirtemberg qui s'y enbourba en telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anaftase se trompe sur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean. Un des hommes de ce Voyage tra-

tra
sur
&
de
soi
men
par
que
moi
men
de la
dans
qu'il
que
Rad
liées
pour
Ce
chan
des r
qui l
peu
ceux
roit a
malh
point
Ap
Païs a
passer
dans
tout à
Natio
fortes
même
toient
furent

traversa cette Riviere à nage, ayant la hache sur le dos. Un second le suivit en même tems, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faisoient de même de leur côté où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espece de pont, pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voyage pour passer des Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroissoit plus sure que celle des Cajoux, qui font une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liées ensemble, quel'on conduit en perchant pour passer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea sa route du Nord-Est à l'Est, pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux qui faisoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & préveuu les malheurs; sur tout en un País où il n'y avoit point de ressource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un País assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajoux, ils entrerent dans des contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait delicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçût avec toutes sortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes qui étoient à la suite du Sieur de la Sale. Elles les firent asseoir sur des nattes très bien travaillées,

lées, & les placèrent au haut bout près des Capitaines, qui leur présenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué* ou *Toquo*. C'est un arbutte fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, après quoi ils la pilent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font est de bon goût, mais un peu astringente. Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Taureaux sauvages passées proprement; qui étoient fort souples, & bonnes à faire des souliers, dont on a besoin en ces quartiers-là pour se garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque séjour parmi cette Nation, pendant que le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuanes leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son maître. Il leur faisoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anastase, faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élémens de la connoissance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biscatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui est fort belle. La raison en est, qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleuter amerement pendant

dant
me,
gens
fait se
yent
attenc
Ent
au Sie
de de t
firent
gues,
trois o
ne leu
leur S
Chevre
bruit d
que ce
Sieur d
armes p
compos
Ils se r
étoit ce
encore
cause d
la Sale
eux av
ses fils
ce qui
tout se
çoit au
tout leu
quoi ils
Le Sieu
toutes
au delà
cet end

dant un bon quart d'heure. C'est leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin; parce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, qu'ils croient être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Sale, accommoderent son monde de tout ce qui leur étoit nécessaire, & leur firent même passer la Riviere dans leurs Pirogues, ou Canots de bois. Ils en traverserent trois ou quatre autres les jours suivans, & il ne leur arriva rien de considerable, sinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré sur un Chevreuil assez près d'un grand Village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle sorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Sale fit mettre son monde sous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens cabannes. Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Sale lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Ayant donc reconnu que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix; après quoi ils danserent le Calumet jusqu'au soir. Le Sieur de la Sale ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des cannes qui se trouvoient dans cet endroit; afin que si ces Barbares appro-

K. 5.

choient.

choient pendant la nuit pour l'insulter , le bruit des cannes l'empêchèt d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela , que ledit Sieur de la Sale en avoit usé avec beaucoup de sagesse & de prudence. Une troupe de guerriers armée de fleches s'aprocha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Sale sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain , après bien des amitez reciproques , du moins en apparence du côté des Sauvages , ils continuerent leur route à cinq ou six lieuës au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages , qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête , ayant des épis de blé d'Inde à la main. Ils embrassèrent le Sieur de la Sale & les gens à leur mode & les invitèrent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Sale voyant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître , qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest , qui étoient cruels & méchans , & qui dépeuploient les Païs voisins. Le Pere Anastase , conjecture , qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique , parce que sans doute le Sieur de la Sale le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir , qu'ils étoient en guerre avec ces gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village , que ledit Sieur de la Sale étoit arrivé avec son monde , chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire
la

la gu
xiqu
roles
étroi
rouon
eux a
près
fit de
à pas
dant
jours
il lui
jours
Nikan
qu'il é
avoit
sonne
penda
l'Orvi
de Vi
pour é
pa. O
medes
IV.
furent
à une
aboati
Rivier
pour
Caveli
vec u
peine
que la
dité su
en un
let éto

la guerre à ces prétendus Espagnols du Mexique. Le Sieur de la Sale les amusa de paroles, & de l'esperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirouomas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses, & après tous les regals, & les presens qu'on se fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à passer la Riviere dans leurs Pirogues: Pendant que le Sieur de la Sale poursuivoit toujours sa route à l'Est par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son sauvage chasseur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute sa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un serpent fonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de Vipere sur sa playe, après l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes: mais il falut du tems pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Sale & ses hommes furent bien surpris, lorsqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverser. Les Sieurs de la Sale & Cavalier Prêtre, son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent-ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs

gens, & le chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desespéroient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Sale à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprit que par une benediction particuliere de la Providence, leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à passer au delà du courant, qui sans cela les emportoit à la mer: qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut, Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moyen de se rendre auprès du Sieur de la Sale. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée: mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le Lendemain il fut question de passer la Riviere. Le Sieur de la Sale leur conseilla de faire un Cajeu de cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment,

&

& le
re dan
loit da

Le
mes à
cannes
fement
côté n
mais en
autres f
leur ro
ce traje
les autr
à la rese
parmi de
la Sale l
le chem
nes à co
jour le c
de trois
qu'il ven
fit faire
fusil pou
rent leur
Païs enc
voient pa
qui n'ave
Entr'autr
fort hon
sa femme
Sieur de
quelque
chez lui
bliger d'
famille &
vir de ga

& le Pere fut obligé de mettre son Breviaire dans son capuchon ; parce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Sale leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pousser leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point se hasarder à passer: mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la reserve du chasseur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaisses. Le Sieur de la Sale lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & brisant les cannes à coups de haches. Enfin au troisiéme jour le chasseur Nikana se retrouva chargé de trois Chevreuils boucanez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Sale fit faire une décharge de quelques coups de fusil pour en témoigner la joie. Ils suivirent leur route à l'Est, entrerent dans des Pais encore plus beaux que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Sale d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens: & pour les obliger d'y aller, il leur laissa sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au

Village pour faire savoir leur arrivée. Le chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Sale l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargés de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en cérémonie. Ils les rencontrèrent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Sale y fut reçu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Sale craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurèrent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient nécessaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, est un des plus considérables, qui se trouvent dans toute l'Amérique, & est extrêmement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'est pas qu'il soit contiguëment habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes, qui sont comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes sont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dressées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui se rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits
sont

font
terre
est a
geme
les C
bitab
tres &
gent,
bits,
une B
les Esp
Cheva
un à
voulu
Pere
Ils c
le mo
qui son
le Esp
toujou
sur les
Mexiq
de celu
fissipi
noissan
écorce
fix jou
une de
plus au
que les
cune e
village.
gnoient
dans le
Le S
ment b

font placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois quatre pieds. Le feu est au milieu, & chaque cabanne sert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis plusieurs choses qui viennent indubitablement des Espagnols, comme des Piafres & autres monnoyes, des cueilliers d'argent, de la dentelle de toutes sortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempté du jeune les Espagnols du Mexique pendant l'été. Les Chevaux y sont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anastase, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moyen des *Choumans* alliéz des Cénis, qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Sale, qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de sainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voisins & du Fleuve Mississipi, dont il croyoit qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à six journées des Espagnols, dont ils firent une description si naturelle, qu'ils ne reste plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces Peuples ni sur leurs village. Seulement leurs guerriers se joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Sale, qui savoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de
 tou-

toutes les Nations , ravissoit ces peuples à tout moment , en leur faisant entendre , que celui qui l'avoit envoyé chez eux étoit le plus grand Capitaine du monde , aussi haut que le Soleil , & autant élevé par dessus les Espagnols , que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque dont le Sieur de la Sale parloit , les Cénis faisoient des exclamations , mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase dit qu'il trouva ces peuples fort dociles , & fort traitables. Il ajoute , qu'ils entroient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la vérité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain , que le Sieur de la Sale avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ses pensées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque signes : ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exagérées. Ledit Sieur de la Sale ayant toute l'obligation de sa fortune à son Souverain , avoit raison de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au prejudice de la Nation Espagnole , & sur tout du Roi d'Espagne , qui , outre les grands & vastes Pais dont il est Souverain dans l'Europe , est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales : ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement , & que le Sieur de la Sale m'a repeté bien des fois dans nos conversations , que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne. Il ne pouvoit donc ignorer , que les

Cé-

Cénis
puissant
d'Espa
deux r
grand
de la T

Il y
mans c
de la S
faire le
les main
fois à
Anastase
gens vè
de leur v
nées des
de grand
quelles l
leurs pri
lement l
d'entr'e
voit vû d
ce que s
nastase a
tre au Si
soient un
& que s'i
ner des
maître d
lâches &
gens deva
rafraichir
Le Sie
fois avec
chant no
que les

Cénis ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amerique que le Roi d'Espagne, puiſqu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieuës de Païs dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent viſite au Sr. de la Sale. Il fut fort surpris de leur voir faire le ſigne de la Croix, & ſe mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baiſoient l'habit du Pere Anaſtaſe, & lui faiſoient connoître, que des gens vêtus comme lui inſtruiſoient les Peuples de leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Eſpagnols. En effet nos Réligeux ont de grandes Eglises dans ce Païs-là, dans lesſquelles les habitans ſ'asſemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient aſſez naturellement les Ceremonies de la Meſſe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que ſon fils étoit ſur une Croix. Le Pere Anaſtaſe ajoute que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Sale, que les Eſpagnols faiſoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que ſ'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre maître d'eux, parce que ce ſont des hommes lâches & ſans cœur, qui ſont marcher des gens devant eux avec des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Sale ſ'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes, me dit bien des fois que les Jeſuites du College de Goa, Capitale

pitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces Païs-là, & que plusieurs avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Sale avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Sale eut demeuré 4 ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieues de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les *Nassonis*. Pour comble de malheur le Sieur de la Sale & le Sieur de Moranget son neveu, furent attaquez d'une fièvre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fièvre les eut quittez, il falut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs

me

mesure.
dernier.
leur fit
pendant
put. L
quer.
lieuës e
leurs g
facheuse
prit le p
Louis.
prit le ch
rien de r
qu'en rep
hommes
longueur

Après
le les ch
cours, ils
tobre de
reçus ave
ner. Au
partagées
toit à son
aux uns &
V. On
toires des
été plus
bert Cave
abattre da
peroit tou
nir à bout
obstacles,
Il deme
de S. Lou
se, dont

mesures, & fut dans la suite l'occasion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commença à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieues en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Sale prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louis. Cbacun fut de son avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, sinon qu'en repassant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joye qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joye & de tristesse. Chacun racontoit à son ami les aventures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur separation.

V. On trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert Cavalier de la Sale. Il ne se laissoit jamais abattre dans les événemens contraires, & il espérait toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise, malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Louis. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui

s'y

s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouëst, & du Nord-Ouëst. L'endroit où est le Fort est un peu sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'année. Il y a des rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieues l'une de l'autre. Elles sont bordées de chênes, d'épine-vinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Ouëst jusqu'à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Ouëst, & au Sud-Ouëst deux Étangs & des bois d'une lieue de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Sale étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour consolider sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-deville Prêtre, avec le Sieur Cavalier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'instruction de quelques familles sauvages qui se détachèrent des Nations voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce tems-là le Sieur de la Sale faisoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares, connoissant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la dernière importance pour l'établissement de la

Colonie.
source q
linois si
donc un
air capal
naturel.
étoit asse
jusqu'à
nécessité
ses inten
eussent t
mens. Il
enclos, o
tations av
hommes,
es Sieurs
avec le Si
tafe Reco
la benedié
VI. Le
Baye ave
687. D
rent une a
guerre co
ale fit all
même ave
e à son a
cheval ap
semble, &
aix inviol
lieuës au d
a premier
des prairie
pace. Les
es y croi
Il y a un

Colonie. Enfin il n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si nécessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher ; ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun fut ému jusqu'à verser des larmes, persuadé de la nécessité de ce voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eut été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes, le Sieur Cavelier Prêtre, son frere, les Sieurs de Moranget & Cavelier ses neveux, avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de son voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Sale partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrent une armée de *Babamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Sale fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*: mais ils prirent la fuite à son abord. On les joignit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble, & on se promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatrième jour à trois lieues au delà vers le Nord-Est ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocages d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles, que les herbes y croissent à dix ou douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages sur cette

cette Riviere , qui sont extremement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin , l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on passe la Sablonniere , riviere ainsi appellée , parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses, quoi que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieuës jusques à la Riviere *Robec*, en passant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieuë les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du tems pour s'y façonner, Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils presserent fort le Sr. de la Sale de se joindre avec leurs guerriers: mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter, De plus le Sieur de la Sale n'étoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusqu'à la riviere Maligne, Elle est fort profonde & ainsi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monstrueux. Cette riviere vient de fort loin, & est habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort peuplés, qui composent la Nation des *Canonimnos*, qui font la guerre aux Espagnols, & qui dominant sur les Nations voisines.

Ils

Ils vi
bitez pa
sont bar
cruauté
farouché
remarqu
amadoue
pagnols
sieurs N
quête du
ment ces
mêmes,
supposer
Barbares
Européen
L'agrand
voit faire
Espagnols
ces Barba
tant se fo
au Fort de
tre bien de
disconven
peut-être
qui soit da
Après que
ens, & e
quelques o
uite il pa
e dans des
sauvages.
eurs chev
e vent en
est extrém
Riviere
ont nous

peuplez.
Anachore-
bis lieuës
viere aux
fférentes.
inq lieuës
, riviere
vironnée
ste soit de
rairies.
sques à la
rairies, &
nées d'une
le Robec est
, dont les
, qu'il faut
uerre avec
e Sr. de la
iers: mais
s'y arrêter,
e guere en
re du mal
terent cinq
âchant de
Chrétiennes
nols.
erferent de
Maligne, El-
lée, parce
devoré par
ere vient de
nombre de
illages fort
n des *Canon-*
nols, & qui

Ils

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches: mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sr. de la Sale, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du nouveau Mexique; parce qu'assurement ces peuples les eussent exterminé eux-mêmes, s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sr. de la Sale ne le pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sr. de la Sale eut fait des presents, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhombon de vent environ à quatre lieuës de ce País, qui est extrêmement fertile, ils passerent en Cajou la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. En suite

suite ils firent leur route au Nord-Est, & furent obligez de traverser quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Ils employèrent à cela l'hiver, qui n'est sensible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reste tout le País étoit agréablement diversifié de prairies, de collines, & de quantité de sources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraba*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieuës plus avant ils rencontrerent les *Palaquessons* composez de dix Villages alliez des Espagnols.

Je suis étonné, de ce que notre Pere Anastase Recollet n'a pas fait un Journal plus circonstantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon, que je fasse de tems en tems des reflexions sur ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma description de la Louïsianne, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à son entreprise.

VII. Ce fut après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Sale, parce qu'il fut tué, aussi-bien que le Sieur de Moranget son neveu, & quelques autres. Le Sr. de la Sale se trouvoit dans un beau País de chasse. Tout son monde y fit bonne chere, & se rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoyé le Sr. de Moranget son neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nikana son chasseur, qui étoit un sauvage *Chaouanon*, avoit laissé quan-

quant
de la
de séj

Le S

n'avoit

quelqu

massac

tant la

cuter

qui lui

fut fait

permis

rent de

le pruv

nouriss

beaucou

de Mor

malheur

na toute

pardonn

même d

des pruv

volonté

merité d

l'avoient

depuis q

C'étoit u

s'acquito

vrai Chr

Dieu lui

Ces m

commis

tuer leu

gnoient

il ne les

voient c

Tom.

quantité de viande de Taureau sauvage, afin de la faire boucaner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Sale avec toute sa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques-uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la résolution tout d'un coup, & l'exécutèrent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuèrent de même le valet du Sieur de la Sale, & le pauvre sauvage Nika ou Nikana, qui les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce tems il donna toutes les marques possibles de sa piété, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de fois à autre, & donnant au reste des preuves sensibles de sa résignation à la volonté du Dieu, & de sa confiance dans le mérite de son Sauveur: selon que ceux qui l'avoient assassiné le recitèrent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait miséricorde.

Ces miserables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, formerent le dessein de tuer leur maître même; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remar-

Tom. V.

L

que

que qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut assassiné. Le Sieur de la Sale donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'eussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Sale ne l'entretint que de discours de pieté, & s'entendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Surtout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit couru pendant vingt ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passez dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accable d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble qui le rendoit méconnoissable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il pût pour le tirer du profond assoupissement où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate ensanglantée de son laquais. Il appercût deux aigles qui voltigeoient sur sa tête. Ces oiseaux sont assez communs dans ces pais-là. En même tems, il découvrit ses gens, qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'aprocha & leur demanda des nouvelles de son Neveu

Mo-

Mora
roles
où il
pas le
l'end
étaien
& l'au
à la m
Sieur d
en mē
mouru
Le P
même s
sur le d
netré d
douleur
vit tomb
lui, aya
jeta à l
de ses la
dans la
mourir.
tions ava
de recap
ayant dor
tems aprē
momens
tat où il s
Religieux
& sur tou
à ses enne
triers effra
voient de
poitrine &
Pere Ana
te lieu, sa

Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrerent le lieu où il étoit. Le Pere Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere ; & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachés dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fusils bandez à la main. L'un deux tira son coup sur le Sieur de la Sale & le manqua. Le second tira en même tems, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort : mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce funeste coup. Il vit tomber le Sieur de la Sale à un pas de lui, ayant le visage tout ensanglanté. Il se jetta à lui aussi-tôt, l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes ; l'exhorta du mieux qu'il pût, dans la conjoncture où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le tems de récapituler sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendans ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il se trouvoit. Il serroit la main à ce Religieux à toutes les choses qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils voyoient de faire, commencerent à se frapper la poitrine & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu, sans avoir enterré le corps du Sieur

de la Sale le mieux qu'il pût. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Sale, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humour farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de la course, sans avoir pu réussir dans les desseins qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Sale m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, ayant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premieres années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des mortstragiques & des funestes aventures arrivées à ceux, qui avoient deserté de leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Sale, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépôt, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jésuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'é-

toit

toit co
de sag
dre sou
cent fo
lorsque
des nor
la les o
complie
qu'il en
j'étois c
ce que
solu de
choses a

Le Pe
étoit Mo
de la Sal
venoit o
brusquer
banne ou
ce qu'il
n'eut par
mais son
sez conno
Cavelier
nouvelle
Cavelier
yoient to
massacre
en bons
eux affa
de comp
lard, & d
qu'ils ve
épargner
roient ja
tems inc

toit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de péché veniel. J'ai réfléchi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites lorsque nous nous entretenions des histoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moyens qu'il en a lui même reglez: & incertain que j'étois de ma destinée, je me préparois à tout ce que Dieu voudroit m'envoyer, bien résolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier-Prêtre, Frere du Sieur de la Sale, à qui il raconta le malheur qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrèrent brusquement un moment après dans la Cabanne où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours: mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier n'eut pas plutôt appris cette funeste nouvelle, qu'il se jeta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croyoient tous deux que ces scelerats alloient les massacrer: ainsi ils se préparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux assassins touchés de quelques sentimens de compassions à la vûë de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent long-tems incertains sur ce sujet. Quelques-uns

d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens , se disculpoient autant qu'il leur étoit possible , & on en entendoit qui disoient souvent, qu'il falloit se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sr. de la Sale , & enfin après plusieurs deliberations ils resolurent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous ensemble durant plusieurs jours , & passerent plusieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Srs. Cavalier comme de valets , & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déjà la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans , & l'assassin du Sr. de la Sale. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination. Ils avoient passé chez les *Cénis*, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déjà arrivez chez les *Nassonis*, où les quatre déserteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voyant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dissension, qui s'étoit mise entr'eux, leur ayant fait prendre la funeste resolution de s'entre-tuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touches, faisant même semblant de se vouloir confesser : mais cela ne dura pas long-tems. Ceux qui avoient le plus de

re-

regr
duct
hom
casio
tre.
du Sr
de s
Un d
de fu
de M
après
sans b
veux,
avec
moye
dans
ce dé
va. E
& ach
Sr. de
cilia,
Par
cette r
solutio
ils avo
n'osoie
recevo
Les Cé
étoient
Kanoat
implac
dans la
sonnier
quelqu
tres atte
pressa

regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangèrent du côté de Hans. Cet homme, deux jours après, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtier du Sr. de la Sale, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sr. de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisième Auteur de ce détestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire & achever par lui de vanger la mort du Sr. de la Sale: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura-là.

Par ce moyen Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la résolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituier, parce qu'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenèrent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer

avec eux : mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Srs. Cavelier Frere & neveu du Sr. de la Sale, le Sieur Joutel, le Pere Anastase, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour lez détrayer sur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs relations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent aussi, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitèrent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en tueroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs flèches. Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils employèrent à cela dix ou douze jours de tems jusques au troisième de Juin.

Je ne doute point, que le Sr. Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance: Mais les autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumés aux fusils. D'ailleurs ils ne savoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient

voien
que
crua
n'avo
si ils
que l
jamai

IX.

pour
nuéré
du mo
Est.

& plu
Nation

les Na

qui son

ils app

dacchos

vans p

& la je

de leur

& le l

duisoie

autres

difoien

l'autre

blé, le

lavéren

de; ap

couver

Les fe

lumet

qui du

ne con

tion. I

ces pe

leurs i

voient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautés sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux : Ain- si ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnèrent deux Sauvages pour guides à ces six Européens, qui continuèrent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, & vers le Nord Est. Ils passèrent quatre grandes Rivieres, & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvèrent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le treizième Juin des *Cadodachos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvèrent à une lieue de leur village les reçurent avec le Calumet, & le leur donnerent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant assemblé, les femmes, selon leur coutume, leur lavèrent la tête & les pieds avec de l'eau chaude; après quoi on les plaça sur une estrade couverte de nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui durerent le jour & la nuit. Ces peuples ne connoissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses, & fort embrouil-

brouillées. Ils semblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des représentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavalier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer que toute cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavalier Neveu du Sieur de la Sale l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez après du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même tems. C'étoit un abîme, où il fût noyé en un moment. Peu de tems après on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en cérémonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit, Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obsèques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu, fatal. On enterra le

le n
ge,
sade
fit t
de l.
C
re,
les
Ces
nem
l'on
Lou
Nor
té.
rent
lées
lieuè
avoie
s'offi
sant
quatr
gus p
main
joye
leur
pitain
le Sr
qu'il
taine
lage.
Le
en fit
plusif
On f
met f
des c

le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*. & les *Ouidiches*. Ces Voageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cenis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrèrent trois Guerriers de deux Nations, appelées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieuës plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajoux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlèrent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sr. de Tonti Napolitain. Ils ajoutèrent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut-être par leur village. C'étoit le Sieur de la Sale.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en fit sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit même un festin public, où le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites exprès, que le Chef en-

tonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces réjouissances le petit Cavalier Neveu du Sieur de la Sale tira trois coups de pistolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant *vive le Soleil*.

Ces Savages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loutres, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refusèrent pour témoigner leur desintereffement, & ils leur firent des presens de haches & de couteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur servir de guides après avoit reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux pais du monde, entrecoupez de plusieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ soixante lieües, ils arrivèrent aux *Offottoez*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüest, bordée des plus beaux bois du monde. Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelletteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur. C'est la fa-

meu-

meu
quan
fait
nos
comm
Cepen
quatre
vois j
ve M
avec
puis l
qu'au
Anast
Creve
trouv
mes d
une n
ce qui
tres h
charge
Au
deux
dant s'
ticulier
da. Il
entrepr
sianne.
de Tom
dre du
tre-pof
Nations
lieux,
les insu
Ils visit
mans,
fit par

meule Rivieres des *Akausa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anastase dit qu'ils commencèrent pour lors à se reconnoître. Cependant il savoit bien, qu'aucune des quatre personnes qui étoient avec lui n'avois jamais été, non plus que lui, sur le Fleuve Meschafipi. En effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680., & depuis le Sr. de la Sàle y avoit été en 1682. jusqu'aux *Akansa*. Aparamment que le Pere Anastase croyoit être pour lors au Fort de Crevecoeur situé chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voyoit de plus une maison bâtie à l'Européene & ce fut ce qui donna lieu au Sr. Joutel, & aux deux autres hommes qui restoient, de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulièrement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la découverte de la Louïsianne. *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Sale pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez. Ils visitèrent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*; & les *Kappa*. On leur fit par tout les festins, les harangues, & les dan-

danfes du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires qu'il y ait à décider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur résolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Melchafipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïsiannie, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congédierent les *Cahinnio* avec des presens, dont ils furent satisfaits. Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Sale, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable em-

bou-

bou-
que l
en ce
femen
qui le
conno
Fortin
peut é
X.
ples le
s'emba
le Fleu
même
long. L
endroit
faire le
avoient
auroien
ne dem
Cavelier
chemin
permett
Le P
lieu, d'
nois, ils
chemin
le fond
ture. L'
duira la
l'autre d
autre. I
voit poin
étoient o
ge dange
res. Ils
tignes dan

bouchure du Fleuve Meschafipi , non plus que le Pere Anastase , qui n'avoit jamais été en ce pais-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontrée par le moien des Sauvages, qui le conduisoient , ce n'a été que par la connoissance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la suite.

X. Après quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastase s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Meschafipi. Ils le traversèrent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voyage à pied , parce qu'ils avoient laissé aux *Akanfa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut-être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient fait jusques-là, ne lui permettoit pas d'achever le Voyage à pied.

Le Pere Anastase croit , que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieues de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'autre de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, sinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voyage. Les chaleurs étoient excessives.

excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres qui dura plusieurs jours les fit extrêmement souffrir pendant ce tems là.

Le Pere Anastase ajoute , qu'ils avoient déjà fait deux cens lieues par le travers des terres depuis la Baye de St. Louis , savoir cent lieues jusques aux *Cénis* , soixante au Nord-Nord-Est , & les 40. dernières à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Nassonis* jusques aux *Cadodacchos* 40. au Nord Nord-Est. Des *Cadodacchos* aux *Cabinnio* & aux Mentons 25. à l'Est Nord-Est , & des *Cabinnio* aux *Akansfa* 60. à l'Est Nord-Est. Ils continuèrent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits , dont ils avoient ouï parler au Sr. de la Sale en 1682. excepté qu'ils allèrent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase , dit , que le Sieur de la Sale n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma seconde Relation. Le village principal est à 25. lieues à l'Est des *Akansfa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur apportèrent plusieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent même d'aller s'habiter sur la Riviere *Ouabache* , pour être plus près du Fort de Crevecoeur aux Illinois , où ils alloient.

Cette fameuse Riviere *Ouâbache* est bien aussi grande que le Fleuve *Meschasipi*. Elle en reçoit quantité d'autres , & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure par où elle se décharge dans le Mel-

Mel-
cens l
Sale l
trouve
les pra
Fleuve
ses, &
droit p
nes jou
de la I
trouve
remont
qu'à l'E
Environ
chure o
Riviere
est pour
dans le
mée par
connues
habitées
comme
& 22.
Cabanne
loga &
de en r
aussi les
la Rivie
ge dans
& celle
étendu
toient a
ces Riv
& de la
chemin
Massour

Meschasipi, est éloignées des *Akansâ* de deux cens lieuës, selon l'estime que le Sieur de la Sale leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies: mais elle se conte en suivant le Fleuve Meschasipi, qui fait de grandes anses, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouâbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien soixante lieües de chemin en remontant touÿours le Fleuve Meschasipi jusqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six lieues au dessous de cette embouchure on trouva au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ce Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoba*, qui n'ont qu'un Chef & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Paneassa*, les *Pana*, les *Panaloge* & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimoba*. On y comprend aussi les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Sale y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akansâ* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom; & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouâbache* à celle des *Massourites*. On trouve là le Cap de Saint

An-

Antoine de *Padoue*. C'est dans ces endroits que demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavalier Prêtre du Seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase de Doüai Recollet arrivèrent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecoeur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chounon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort près, & entrèrent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de grace. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit destiné par le Sieur de la Sale pour Commandant dans ce Fort de Crevecoeur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissèrent pas d'être reçus avec tout le bon accueil possible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avouer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée. Cependant
on

on ne
le trist
que ch
ce gran
l'embo
malheu
avoir p
pendan
Frere a
qui les
vigent
aux Illi
beau po
lon la r
L'entré
voir aif
sent cet
Canal d
chure c
endroits
ne seron
comme
de ce F
bité par
font pas
Vaisseau
lieües de
ler ainsi
re des Il
plus de
Meschafi
voit d'au
comme le
gibao, les
autres, c
lorsqu'en

on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triste sort du Sieur de la Sale a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voyage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi, & il est mort malheureusement dans cette recherche sans avoir pu réussir dans son entreprise. Cependant incontinent après sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voyage navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois. Il est constant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habitée par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieues depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent lieues, & se décharge dans le Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autres Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogas*, les *Tangibao*, les *Otonika*, les *Mouisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la mémoire, lorsqu'en y passant on n'a pas la commodité de

de faire toutes les observations nécessaires.

Il y a apparence, que le Sr. de la Sale, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé, que la Baye de S. Louis n'étoit qu'à 40. ou 50. lieues de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entreprises, aussi bien qu'à l'Océan. Il l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicair des Recollets de Cambrai, decouvrit 110 Nations sur la route, au défaut du Sr. de la Sale, sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages, qui sont connus à ceux par lesquels il a passé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien payez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baye de St. Louis au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Cénis* à son second Voyage, pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit resté dans la Baye, devoit l'aller joindre, afin de s'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sr. de la Sale l'ayant obligé de passer outre, je ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut-être même, qu'il est presentement en ces Païs-là avec le Pere Maxime Recollet, natif de

de L
le Sr.
la Mi
destin
neuf c
-ensans
gens c
femme
petite
Perei
On ne
gens s
Le I
tinée c
devoir
Prêtre
à la C
fets ap
Illinois
avance
partie d
vec le I
Joutel
bitué a
Quebec
France
grace d
avoir e
Ils rend
sieur le
Voil
de la Sa
sance a
suite du
sieurs c
senteme

de Lile en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sr. Chefdeville Missionnaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baye. Il s'étoit destiné lui-même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques-uns des gens du Sieur de la Sale, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tâcher d'augmenter leur petite Colonie. Voilà l'extrait de ce que le Pere Anastase a écrit de son pénible Voyage. On ne fait pas au reste, ce que ces pauvres gens sont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sr. de la Sale, parce qu'il étoit de son devoir, aussi-bien que celui de Mr. Cavelier Prêtre, d'en donner les premières nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au défunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait toutes les avances qu'il avoit pu pour son entreprise. Il partit des Illinois au Printems de l'an 1688. avec le Pere Anastase, le jeune Cavelier, le Sr. Joutel & un Sauvage, qui est presentement habitué auprès de Versailles. Ils arrivèrent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Août suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement à Paris, après avoir essuié un nombre incroyable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voyage à Monsieur le Marquis de Seignelay.

Voilà l'histoire de ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, parce que c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses que j'ai avancées. Je passe presentement à la description de la Religion & des

des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai découvertes dans mon Voyage.

XI. Nos découvertes nous ayant fait connoître la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale, je ne doute point, que si l'on nous y renvoyoit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne devloppât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir jusqu'à présent, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On a taché plusieurs fois d'en faire le Voyage: mais on n'a pu y réussir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait découvert le Continent tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait préservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voyages, que pour achever cette heureuse découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je suis persuadé que cette entreprise aura un succès heureux moyenant Dieu, si l'on me fournit les moïens de m'y employer.

Je ne suis pas surpris de ce que les Savans avouent, qu'ils ignorent encore comment l'Amérique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce vaste Continent. L'Amérique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entière, & les habitans même de ce nouveau Monde, lesquels nous avons découverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être le mieux informez, ne savent pas eux-mêmes, comment leurs Ancê-

tres

tres y
nous
de cet
en qu
pelle l
mémo
ne seri
vres Sa
La p
bitent l
munem
Ils dise
mes on
ne le M
pour c
par les
le princ
le femm
yent. qu
faite feli
me tom
que sur
naufrag
tion sur
dent or
bonne p
fait rien
autre m
Sauvage
certain
ceux de
qui dem
Atabaut
nommé
Déluge
brouille

tres y sont venus. Certes si dans l'Europe nous étions comme ces peuples, sans l'usage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque sorte revivre les morts, qui rappelle le souvenir du passé, & qui conserve la mémoire des choses, il est certain, que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une espèce de création du Monde. Ils disent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut-être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes, & que la femme est la cause de tout le mal. Ils croient que l'un & l'autre jouissent d'une parfaite felicité. Ils disent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue, qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur croiance, ils répondent ordinairement que cette objection est bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atabauta*, est le Createur du Monde & qu'un nommé *Messon* en a été le reparateur après le Déluge. C'est ainsi qu'ils alterent & qu'ils brouillent par leurs traditions la connoissance que

que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Déluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac, qui venant à se déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fit qu'un abîme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moyen de quelques animaux, & se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde différent du leur. Quand donc on veut les défabuser de leurs folies, & les instruire de la véritable Création de l'Univers, ils disent que tout cela peut bien être véritable pour le Monde que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'ils y a un Soleil & une Lune dans notre Europe comme dans leur Païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & du Meschafipi, qui racontent, à peu-près comme les précédens, qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en ayant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre, qui fait présentement ce que nous appelons l'Amérique. Il ajoûte, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuioit de n'avoir personne avec qui elle

pût
blem
haut
chag
& de
fortir
pure
étoit
avoier
tr'eux
tremie
l'autre
meur
haine
nature
endure
lui faiso
de s'en
d'où po
il fait
sur la t
que ten
cette fe
le, dise
peuple,
grandes
Quel
on ne la
té. Le
sance de
avec le
Dieu pr
Eve. L
l'image
& d'Ab
dans le C
Tom.

pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement qu'elle ne faisoit. Il descendit d'en haut un esprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrêmement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira dans le Ciel, d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere. Quelque tems après l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La defunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Cain & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel,

& le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon*, *Okée*, *Atahouta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses:) ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouit de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, flèches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent-ils, en attendant qu'ils soient arrivez, au Pais des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des flèches à tuer les bêtes.

tes.
de son
des ar
Les C
pieds
des vi
pour f
magine
blemen
tems,
tins, &
qu'ils l
Plusieur
qu'à av
Morts,
horibles
présente
rentes s
village,
déjà cor
quets d
tombeau
passées,
laine, &
Pais. Il
dre ces m
te pas ic
créance
les emplo
dont ils c
guérres,
Ce sont a
ridicules
Peres ont
donné du
enfans, q

tes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche de sorte que ces Ames ont besoin selon eux, des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élevent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux, que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames se promènent visiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toujours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de presens de différentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les os de ceux qui sont déjà consumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs Païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur assignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur Police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables que leurs Peres ont inventées, & auxquelles ils ont donné du credit, les faisant passer à leurs enfans, qui y sont fortement attachez. On

pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amérique sont originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettés par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le deuil de leurs proches parens un an entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le frere du défunt ont soin de la Veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché ci-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde: mais à parler franchement ces peuples barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont gros
siers

fiers
le con
tueux

XII

du Ca
dans c
je l'a
mais à
veille
rende
ment,
de l'E
habitu
sans d
Mais il
March
grands
lonies.
comme
lu souf
ticulier
mettre
les Sau
il n'est
version
de ceux
de tem
de la F
exemple
coup d
cela, q
laboriet
Ainsi i
nécessai
s'engage
manifer

fiers en matiere de Religion, fins & rufez pour le commerce & pour leur profit : mais superstitieux jufqu'à l'excés.

XII. Nos Anciens Miffionnaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont fuccédé dans ce travail ont toujourns avoué, comme je l'avoué avec eux, qu'on ne réuffira jamais à convertir les Sauvages, fi on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc neceffairement, que pour les humanifer, les Chrétiens de l'Europe fe mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous; ce qui ne fe peut faire fans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujourns mis de grands obstacles à l'agrandiffement des Colonies. Car dans le deffein d'attirer tout le commerce, ces Meffieurs n'ont jamais voulu fouffrir, qu'on fît des établiffemens particuliers pour s'habituer dans le País, ni permettre même, que les Miffionnaires rendiffent les Sauvages fedentaires. Sans cela pourtant il n'eft pas poffible de rien faire pour la conversion de ces Infideles. Ainfi l'avidité de ceux qui veulent trop gagner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiffement de la Foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auffi caufé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Miffion eft fort pénible & fort laborieufe parmi ces abondantes Nations. Ainfi il faut tomber d'accord, qu'il feroit neceffaire d'emploier plusieus années, & de s'engager dans de grands travaux pour humanifer ces peuples, qui font extrêmement

grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la réserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hasarder d'administrer les Sacremens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très-peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboueurs. Il faut même que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares sédentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionnaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moyen très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes tort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits qui leur sont les plus sensibles : mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques suc-

succè
sion d
les ye
dont
peu d
parmi
vastes
les jug
nomb
zelez
flambe
vaillé
nous fa
est l'ou
heureu
conten
dance c
moin d
tend no
vœux,
que nor
miserico
les tene
que les
vigne &
se: mais
patience
a marqu
fera le
ploieron
Cepend
de nous
rions sa
d'un gra
conversi
propre,

succès, par raport à sa gloire & à la conversion des Ames. Il est impossible qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrès, que l'on a fait jusqu'à present parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vastes Païs, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens inscrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres Seculiers fort savans, & de zelez Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Ames est l'ouvrage de sa grace, dont les momens heureux ne sont point encore arrivez. Il se contente de nous voir gemir sous cette dépendance de son secours interieur. Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, & agréé les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les tems de sa misericorde envers ces peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adresse: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le tems qu'il en a marqué dans le secret de sa providence, & sera le juste remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succès: parce que ces nombreuses conversions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur , qu'il y a beaucoup de difference entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde , & continuées dans l'Amerique Meridionale , & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames ; mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate & sterile. On n'y trouve que de l'aveuglement , de l'insensibilité , un prodigieux éloignement de Dieu , & même une entiere opposition aux mysteres de la Foi. Il faudroit des siècles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile , avant que d'en esperer quelque succès : & pour comble de malheur Dieu a permis que le Pais fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans , qui ne pensent qu'à leur interêt , & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Missionnaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages , qu'après de grandes précautions , de peur que ce Saint Mystère ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations sont très mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elle ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en général & semblent incapables des raisonnemens les plus communs , qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité. Ils écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels , & sont attachez à des superstitions , qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes sauvages , brutales & barbares. Ils se laissez-

roient

roient
verre
bac. Il
tifez ,
Ceux q
ver , c
quelqu
Fronter
cernem
de la F
enseveli
ligion.
larmes
les com
les Peu
le peu
ensuite
tôt dans
Salut , &
malheur
profano
administ
& discu
porta m
tes les
qu'à l'é
bonds ,
lement a
accorde
deroient
mer que
quelque
comme
ques-un
des aut
tout leu

roient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais sans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir instruits tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelques-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous généralement ensevelis dans cette insensibilité pour la Religion. C'est ce qui a causé de terribles alarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les Peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & ensuite admis au Baptême retomboient aussitôt dans leur indifférence ordinaire pour le Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de sorte qu'on profanoit visiblement le Baptême en le leur administrant. Le cas fut examiné à fonds, & discuté avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les dilligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hasarder à leur accorder le Baptême, lorsqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de presumer que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques raions de lumiere aux Adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques-uns. Mais on declara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que

par un grand usage , & après une longue & forte experience , on n'eut remarqué qu'ils étoient touchez , instruits , penetrez de nos Mysteres & absolument détachés de leurs coutûmes Barbares. On declara de plus , qu'on pourroit administrer le Baptême à ceux qui seroient entierement habituez parmi les Chrétiens , élevez dans nos manieres de vivre , & humanisez , sur tout après avoir été bien instruits : & qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dresta un formulaire , & une espee de Canon fondamental pour servir de règle à nos Missionnaires , afin qu'il s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

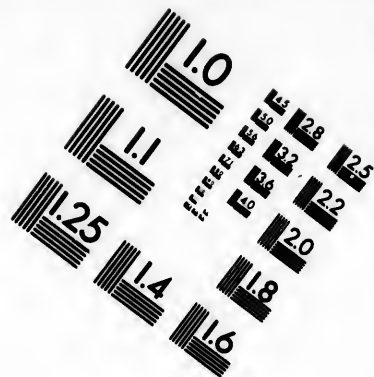
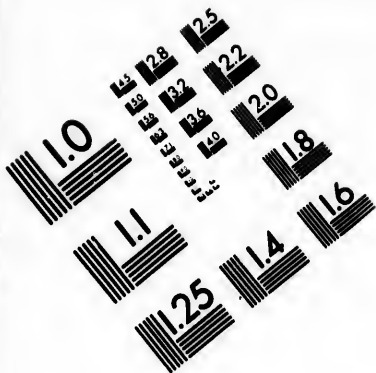
XIII. Nos anciens Missionnaires Recollets ont connu plusieurs Nations differentes dans l'espace de plus de six cens lieues , dans les terres de l'Amerique Septentrionale , & j'en ai visité un grand nombre d'autres , parce que j'ai été plus avant qu'eux , & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de Saint Laurent , & dans celui de Mississipi. J'ai remarqué , comme mes predécesseurs , que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses qui concernent l'interêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela : mais ce qui fait le sujet de mon étonnement , c'est qu'étant assez éclairés pour leurs propres affaires , ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'esprit , par rapport à ce qui concerne la Religion , les Mœurs , les Loix , & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu
que

que p
recon
même
muns
l'esprit
trouve
leur a
Divini
Dieu.
l'air. C
une D
bon , c
qu'en
Sud se
domin
un Esp
les qui
fois po
remarq
de sacr
toine d
Cepen
Divinit
lent or
& enté
qu'ils e
fable. I
re , qu
à la D
ni Ten
de Rel
de Pro
comm
treprise
& de c

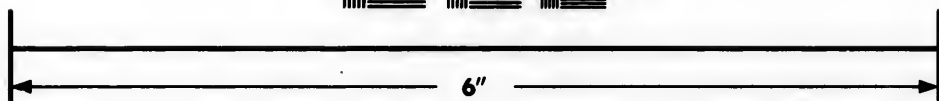
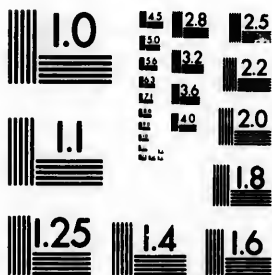
que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténèbres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement, des sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques-vns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Manitou bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en aparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles qui sont inanimées, & ils s'y adressent parfois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prévention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
15
18
20
25
30
36
45

une espece de necessité, * parce qu'ils croient, que c'est un Esprit universel qui les leur inspire pour les avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaise action, ils l'exécutent en même tems, & la reparent ensuite par les moyens que nous dirons ci-après.

Les parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui se mêlent d'interpréter ces songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations. S'ils ne réussissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque faut ou chuted'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de castor, du tabac, de la porcelaine, ou autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'esprit qui y preside. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs. Peut-être n'y a t'il dans leur fait aucune communication avec le Diable; mais cependant on peut dire, que cet esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs; qu'il s'en sert pour amuser ces peuples & les rendre toujours plus incapables d'être amenez à la connoissance du vrai Dieu. Ils sont fort entêtés de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces imposteurs se mêlent de prédire l'avenir

* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres; qu'on appelle cela comme on voudra, c'est reconnoître un être suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

nir &
un po
re ven
rage,
chassé
aussi d
remede
rison d
ner de
contor
metten
temens
de l'ad
ne & n
Cepend
amuser
nement
leurs pr
font rie
adroits à
faites, le
à mourir
le succès
tue souv
Les sa
stitutions,
abuser.
tes d'an
ble. Ils on
tains os d
Jamais i
chiens,
ques, qu
vent à la
ces os &
dans le F

nir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluye, le beau tems, le calme, l'orage, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse: quoi qu'ils ne guerissent personne & ne prédissent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'événement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense; mais s'ils ne sont adroits à s'accréditer, & à trouver des défaites, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autres superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croyent, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourrissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent précieusement ces os & ont même de la repugnance à les jeter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de

ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps & qu'elles en avertissent ensuite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel est leur aveuglement & leur insensibilité pour toutes sortes de Religions, de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les histoires. Il est vrai, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs rêveries, il ne répondent rien, & demeurent comme stupides & hebetés. Ils écoutent nos mysteres avec la même indifférence, qu'ils ont pour leur propres rêveries. J'en ai vû plusieurs qui sembloient se rendre à cette vérité, qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'effleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

XIV. L'insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaisie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faisons, ou par le secours que leur malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous sommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils esperent que nous les défendrons contre leurs ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chansons

sans

sans
l'on
lans.
quitte
prenn
taisie

Je n
quelq
est for
autre
qu'on
la Div
pas mé
plus gr
on veut

Voic
version
d'entr'e
le Nord
Ils ne
s'assujet
vois-tu
avec eu
Ma fem
m'accom
avec un
Pourquo
malheur

Un a
ce que
la cout
sonne.
chacun
de la co
blant d
C'est un

fans aucun discernement de foi. Ceux que l'on a catechisez long-tems sont fort chance-lans. A la réserve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs superstitions à la moindre fantaisie qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sai si leurs prédecesseurs ont connu quelque Divinité: mais enfin leur langue, qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité: ou quelqu'un de nos mysteres, pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obstacle à la conversion de ces Peuples. C'est que la plupart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comme on peut s'assujettir à l'indissolubilité du Mariage. *Ne vois-tu pas bien, disent-ils, quand on raisonne avec eux sur ce sujet, que tu n'as point d'esprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la sienne. Pourquoi voudrais-tu, que nous fussions quatre malheureux pendant le reste de nos jours?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, consiste dans la coutume qu'ils ont de ne contredire personne. Ils croient en effet qu'on doit laisser chacun dans son opinion, sans entreprendre de la combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une insensibilité, & une indifférence pro-

profonde pour toutes choses, mais sur tout en matiere de Religion, dont ils ne se mettent point en peine. Il ne faut point aller en Amerique dans l'esperance de souffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le sens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion. Ils laissent chacun dans sa créance. Ils aiment seulement les ceremonies exterieures de notre Eglise. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de songe. Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa Religion. Tout est brutal; dans leurs inclinations. Ils sont naturellement gourmans, & ne connoissent point d'autre felicité dans la vie que le plaisir de boire & de manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens, qui sont toujours precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance, dont ils sont animez, est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation: mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans; medisans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque chose sur eux, & les disposer à la Foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, parce qu'il faut auparavant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorsqu'ils ont passé quelques se-

mai-

main
ler à
afin
che
les f
culti
me l
pren
plus
Les
merci
maria
jours
quitt
& si l
louer
ce de
tres fe
ont au
des fest
femmes
toient d
encore
rement
péens.
Quar
dinair
préte
vont qu
quela fa
aussi ils
se moqu
ils, tu n
core tué
& après
font un

maines avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la chasse & à la pêche, afin d'avoir de quoi subsister : & cela les débauche sans doute extrêmement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens ; après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu, de remerciement, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité, où les hommes & les femmes se mesloient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais'ils sont encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en suite d'un songe, & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils, *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les ac-

com-

compagner dans leur entreprise. Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la cabanne de celui qui les a invités; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chansons de guerre dont voici à peu près le sens: *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des esclaves. Je mangerai des hommes, & autres choses semblables.*

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudières de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce: après quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au festin chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce tems-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence; si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de tems en tems à celui qui les a conviez à ce festin de guerre, en répondant *Netbo* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voilà qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours, selon le projet qu'il a fait.* Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'assurent qu'ils le suivront par tour pour le vanger de ses ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours.* Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de cette sorte avant que de partir.

Autre-

Autre-
ient des
noit à u
de tel o
manqu
arrivoit
Lors
point d
visent d
rémonie
font, c
effet ils
qu'ils on
grands p
mêmes.
faut pou
Quand l
appeller
buchette
tin. Auf
cessaire d
avec leu
la caban
te: & ce
sa place
tout mar
danse, pu
chacun
Il n'y a q
ropéens
Les festin
que de la
de bien
tins pou
tristes. P
parens d

Autrefois, comme j'ai dit, ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entreprises.

Lors qu'ils m'aient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire : mais s'ils s'avisent d'en faire, ils observent de certaines cérémonies pour cela. La première chose qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils remplissent de viande les chaudières, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands port de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la sagamité est cuite, ils vont appeller leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils disent, *je t'invite à mon festin*. Aussi-tôt dit aussi-tôt fait. Il n'est pas nécessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs ustensiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la distribution des parts fort juste : & celui qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danse, puis sans autre formalité de remerciement chacun retourne en sa cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les festins pour guerir les malades se font presque de la même maniere. Mais ils sont plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond silence &

Autre-

le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une pallissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiés, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre, & dégraisent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les fréquentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Issai* ou *Nadouesjans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la Foi de l'Évangile. C'est ainsi que les Missionnaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considère comme s'il étoit effectivement né dans leur

leur
par le
le en
veu,
de cet
par le
Les
pour
Barban
pelle C
nent pa
dans c
cabann
profond
rangue
de ce q
Les
blées p
gue de
sont co
pour fa
même t
vec leur
de perm
pour les
seul moy
tent sou
moigne
bles, ma
mencer
spiritue
sent de
autres n
vages,
core de
comme

leur païs , & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils , de frere , d'oncle , de neveu , ou de cousin , par raport à ceux qui sont de cette famille & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Les Missionnaires font assembler un Conseil pour s'accréditer davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conseil toutes les assemblées qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui se rendent dans ces assemblées sont assis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence , pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont religieux observateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Missionnaires s'expriment dans ces Assemblées par eux mêmes , quand ils savent la langue de la Nation , ou par des Interpretes. Ils font connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux , & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Ensuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les instruire de la Loi de Dieu , qui est le seul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionnaires , & témoignent que leurs personnes leur sont agréables, mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du spirituel. Les Missionnaires leur font donc présent de haches , de couteaux , ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages , & surtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite

jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire quelque present de cette nature , dont ils font plus de cas , qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'est-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces presens. Ils les déclarent publiquement Citoyens , ou enfans de leur païs ; & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent , Fils , Freres , Cousins, selon les degrés de parenté. Il font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez , que si c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

✶ J'ai oublié de remarquer dans ma seconde Relation , que le grand Chef des *Iffuti* nommé *Ouiscoudé* , ou *Pin percé* , m'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations , d'avoir pour Frere un Capitaine absolu , comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix-sept ou dix-huit Nations ennemies de la sienne , & en avoit apporté des têtes , ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux sont fort eslimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc , les flèches & la Massue. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont dégagés & robustes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne, ni bossu ; ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux , & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils sont mécontents l'un de l'autre, ils disent , comme

je

je l'ai
pas de
avec u
ne faut
dans le
formal
meure
Ces B
ou dix
jeunes
ils atten
choisiss
le Pere
& de la
que la t
d'Inde,
de son
core ave
ans dans
Lors
avec bea
Parfois
fait gran
& dans
Ils se m
qu'un mo
marié re
n'est poin
venx-tu
le ne rép
dans quel
mains. P
veut faire
maniere,
près quela
elle dit M

je l'ai déjà remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soyons quatre malheureux pendant le reste de nos jours.* Après quoi sans autre formalité ils se separent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter ensemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas : mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choisissent. En effet quand il revient de la chasse, le Père de la fille a la disposition des pelleteries, & de la chasse qu'il a prises. Mais il faut aussi que la fille porte la sagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes préparées pour les repas de son Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils sont quelquefois cinq ou six ans dans cet état.

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Parfois tout le Village y est invité. Chacun y fait grande chere. Après le repas ils chantent & dansent à leur maniere.

Ils se marient souvent sans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'est point marié recherche une fille, ou une femme qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, *veux-tu venir avec moi? tu seras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle rêve pendant quelque tems tenant sa tête entre les deux mains. Pendant qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient sa tête de la même maniere, & demeure dans un grand silence. Après que la femme ou la fille a rêvé quelque tems elle dit *Netko*, ou *Niaona*, ce qui signifie, j'en suis

eur faire
t ils font
Europe.
enfanter,
nt fait ces
ment Ci-
lon l'âge,
appellent
Cousins,
utant d'é-
tez, que si
rs enfans.
na seconde
ffati nom-
pelloit son
les autres
pitaine ab-
reste il s'é-
voir par son
rs fois à la
Nations en-
porté des té-
x sont fort
t ordinaire-
assue. Mais
s sont déga-
x ni borgne,
fait.
euples n'est
& la femme
r toujours.
pour tout le
que la sym-
s qu'ils font
nt, comme
je

fuis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voilà qui est fait. Le soir la femme ou la fille prend une hache de fer : & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui est faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois : après quoi elle se rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met son bois à terre, entre, & s'assied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune caresse. Quand ils ont été assez long-tems sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sentaotly*, il est tems de se reposer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme se rend auprès d'elle & se couche à son tour. On en voit rarement qui fassent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient fortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui est fait, Ils ne se voyent plus qu'avec la dernière indifférence. Ils se battent pourtant quelquefois avant que de se quitter : Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour long-tems. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelletteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a qui suivent leurs Peres : mais presque tous les Sauvages qui font divorce laissent leurs enfans à leurs femmes, di-

disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la vérité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisément de leurs maris. L'expérience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la Chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils sont souvent les avances pour cela, & sont ravis que leur filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement: d'autres les méprisent tout à fait, Il y en a qui les battent & qui les maltraitent; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit battu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au desespoir. quand leur mari est bon chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte parfois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui cela est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient à sa cabanne. Ils se remettent ensuite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la dernière leur plait davantage, ils changent la première sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même. Un jour que pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'esprit. Prends un autre homme pour le présent, & quand le tien sera de retour, tu laisseras celui que tu auras pris.* Cette grande infidélité, & le changement continuel de femmes sont fort opposés aux maximes de l'Evangile, que nous tâchons d'inspirer aux Sauvages. Il en est de même des Nations du Sud & du Mississippi. On y voit régner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louisiane on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusqu'à dix ou douze femmes.

me
fan
mie
&
elle
Qu
leur
sens
rare
une
l'ore
avec
quitte
la dé
pressi
marq
voir d
Les
de leur
sont si
des pla
je ne sa
pouffe
riers S
des fen
sent-ils
se, affo
la cour
âge-là,
pres ni à
Les ho
Mais les
ne peau
les'céré
cadenet

mes. Ils épousent souvent les trois sœurs, disant pour raison, qu'elles s'accoutument mieux ensemble que des étrangères.

Quand un homme a fait ses presens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent épouser, elle est à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur tendent les presens, qu'ils en ont reçu: mais cela arrive assez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une iufidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un présent qu'il fait aux Parens de la défunte pour esluier leurs larmes. C'est l'expression dont ils se servent. J'en ai vû plusieurs marquées au visage, qui ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des playes, & quelquefois même ils se tuent par je ne sai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, disent-ils, que le commerce des femmes les épuiſe, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux qui s'en approchent avant cet âge-là, passent pour des gens qui ne sont propres ni à la guerre, ni à la chasse.

Les hommes du Sud sont ordinairement nuds. Mais les femmes y sont couvertes en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les cérémonies. Les filles ont des frisures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs

cheveux à la Bohemienne. Elles les engraisent, & se peignent le vilage de toutes sortes de couleurs, aussi bien que les hommes.

XV III. Quand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils ont du mal aux cuissés ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, & se font des scarifications sur la partie où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler, & ensuite ils frottent ces playes d'huile d'Oufs, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras. Pour guerir des fièvres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Ensuite ils la font avaler au malade après son accès. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils guerissent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des serpens sonnettes & autres animaux dangereux: mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont nous avons déjà parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstition. Ils n'emploient aucun remede: mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin, après s'être bien fait prier, s'approche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, & consideré, il dit, qu'il y a un sorb
en

en
be,
ôte
qu'
re b
Les
tout
Tcha
rage
que t
vité
dont
me d
Voil
femm
rien p
d'hui
que t
execu
vages
gorge
Tortu
au son
lent.
l'eau d
un br
cepen
lui ter
à demi
Il lui
mourir
des do
avoir f
une t
chose
corps

en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce sort, mais qui cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réussir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon, Tchagon, c'est à dire, courage, courage. Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu fais.* Alors le Jongleur s'affied avec gravité, songe pendant quelque tems aux remedes dont il se veut servir, Ap.ès quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se leve & s'écrie; *Voilà qui est fait. Un tel, écoute: la vie de ta femme, ou de ton enfant est pretieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela.* En même tems on execute les ordres du Jongleur Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantent à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit épouvantable. Le Jongleur, qui est cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi selon l'endroit où il a dit qu'étoit le sort. Il lui fait souffrir des peines capable de le faire mourir, & souvent fait sortir le sang par le bout des doigts, des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choses, il montre une peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable. & dit, qu'il a tiré le sort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroissoit être en un danger certain de mort: mais le lendemain il se trouva guéri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence, que j'avois guéri son enfant. Elle me prenoit pour un Jongleur disant que j'étois admirable, que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queue comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'un mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que si je ne le guerissois on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alènes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas: Après quoi je dont
nois

nois
ainsi
cour
fort
attril
vaife
XI
font
font
ce qu
ne les
modie
cause
ques,
non p
Europ
manqu
gourm
ger, o
té aup
sans se
de gran
bles au
sion de
cela fa
re, à
Sauvag
durcis
rout n
les coc
les piqu
grand
font ne
leur pe
cettegr
rattent

nois une prise de Theriaque au malade. C'est ainsi que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réussissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages sont fort robustes. C'est ce qui fait qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement: aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux: Ils ne sont non plus sujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais: Ils sont si portez à la gourmandise qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la sagamité auprès d'eux, ils mangent comme des chiens sans se lever. Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occasion deux ou trois jours sans manger, & tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y vautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne sentent point les piqueures des Maringouïns. Il est vrai que le grand air auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Nos mains & nos vilages

ges sont toujours à l'air, & n'en sont pas moins sensibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse, sur tout au printems, ils sont presque toujours dans l'eau, quoi qu'elle soit fort froide. Néanmoins ils en sortent frais & gailards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup. Ils sont infatigables à la chasse, ils courent vite & fort long-tems. Les Nations de la Louïsianna & du Fleuve Mississipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de taureaux sauvages lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un Pays chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment sur la neige enveloppez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Elles servent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très-peu d'hommes en Europe, qui en ayent autant. Elles portent des fardeaux. que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elle se chargent ordinairement de deux ou de trois cens livres pesant, & mettent encore leurs entans par dessus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieues. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cepen-

dant

dant
vous
Le
voia
si ce
gent
vent
ne pro
re un
couch
de la
quelq
logis
au mo
vertur
de l'en
se deliv
crier &
levant
de rien
pendan
sent pa
sans, d
d'aller
c'est qu
voit ton
ja dit,
aucun
re, qu
l'on pou
adouci
XX.
trional
verts,
merce.
Ancien

dant elles ne laissent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voiajes de trois ou quatre cens lieues, comme si ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteau, pour faire un Arc & des flèches. Leurs femmes accouchent sans peine. Quelques-unes sortent de la Cabanne, se retirent toutes seules dans quelques bois à l'écart & reviennent ensuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leurs couvertures de peaux. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier & sans faire du bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouilles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'est que leurs enfans sont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déjà dit, qui soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur esprit se formeroit facilement, si l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les fem-

mes s'habilloient de peaux passées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même manière; mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derrière avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printems, ils troquent leurs pelleteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques-uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans l'esquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nus, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manières, surtout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entièrement leurs cheveux, ou plutôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en manière de cadette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui ensuite

met-

met-
têtes
gran-
des c
corc
passé
Le
les h
tour
près
festin
se bar
du me
tits ga
soient
sont c
nature
qu'ils
comm
ans, &
ptis le
allions
nous le
soit un
avoir h
un peu
Il n'
Sauvag
sont au
de mill
les in p
ties du
ce qu'e
n'en on
les font
Les

mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Parfois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques-uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la réserve d'une bande d'étoffe tournée en manière de jupe, qui descend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nus jusques à ce qu'ils soient capables de mariage. Et quand même ils sont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de découvrir; à moins qu'ils n'ayent des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louïsianne & du Meschafipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres, & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes fil-

les sur tout, portent à leur col de la raflade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doigt, qui sont faits en maniere de petits tuiaux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porcépi. Quelques unes sont de poil d'Ours, d'autres sont mêlées de l'un & de l'autre.

Les plus considerables des Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac où il mettent leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espèce de robe avec des peaux passées d'Ours, de Castors de Loutres, d'Ecureuils noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils tiennent Conseil avec autant de gravité, que des Senateurs de Venise. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroissent toujours tout nus en toutes occasions. Il semble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux ils se servent souvent de termes impurs, & ils vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionnaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, qui ont des noiaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bon-

leau.

leau
de lai
pot.
a que
altern
frapp
ler fin
cinq
ce n'
ordina
partie
Tous
près le
jeu par
leur ca
crient à
que s'i
sont ce
fort de
le plat
de forc
Ces Ba
pailles,
gues de
les pren
garder
ne une p
bre pai
nus, gag
lent au
quent p
qu'ils n'
n'olent p
ai pu sav
Il y en
qui est

leau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un capot. Ils sont six ou sept à jouer. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains, alternativement. Ils le levent, & ensuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler six noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, parce qu'ils jouent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux qui sont de la partie jouent les uns après les autres. Il y en a qui sont si adonnés à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouent jusqu'à leur capot, & leur robe fourée. Ceux qui jouent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la décision d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le sort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frappent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent noires de coups. Ces Barbares jouent aussi fort souvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes, longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux, ensuite il en donne une partie à son adversaire. Celui qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils s'en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans des Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, parce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu savoir la raison.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils

prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares se divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Oounohayenti*, Mais c'est plutôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repétant *Oounohayenti*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé la chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jettée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des villages entiers de Sauvages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Oounohayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par des

des
en si
gois
en l
est d
Le
jeu. l
gran
main
en le
va ch
sauter
feuill
l'air, c
Les h
penda
du fet
XX
que to
parce
geanc
ont rec
me ou
peuve
laquel
qui re
leurs m
Les
Hollar
donné
belliqu
jusqu'à
guerie
la Nati
ensem
sont en

dés mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Française, comme par exemple le mot de *Gannorou* en Iroquois veut dire, voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans des Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a fait sauter, Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amuseut le soir, pendant l'hyver à raconter des fornettes, auprès du feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand penchant pour la guerre. parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu, düssent-ils attendre jusqu'à la troisième ou quatrième generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont donné des armes à feu, passent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusqu'à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire ensemble la guerre à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, quoi que situées à cinq ou six cens

cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoyoit du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois seroient capables de les ruiner, par les raïsons que j'ai touchées dans ma Relation précédente. On ne gagne rien sur eux, parce que leurs dépouilles sont de très-peu de conséquence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ses voisins, qui ne subsistent la plûpart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reste ils sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Il y a longtemps, qu'ils auroient entierement désolé le Canada, si le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis que les Européens ayent dans toute l'Amérique, & je donne cette remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent visitez pendant quatre autres; j'ai même été plusieurs fois envoyé chez eux, & ils m'ont fait bien des amitez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs differens peuples, & ceux qui restoient de la défaite ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voyages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens & prennent avec

vec
res,
la gu
femm
gnen
quatr
lieu c
lente
mais i
dans c
Ils ne
qui ne
lent ti
vec so
de peu
décou
pourr
quelqu
qui ar
Il n'
dans l'
gent qu
fait bie
fuir a
passe p
voir ay
leurs f
vrent p
contr'e
renver
beaucc
digieuf
ce est a
leurs a
attenda
leur en

vec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & autres choses nécessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage jusqu'à trois ou quatre cens lieues. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs flèches, qui ne menent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être surpris. Ils envoient des espions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & observer si quelqu'un sort, pour le surprendre. C'est ce qui arrive fort souvent.

Il n'y a point de guerriers semblables à eux dans l'Amerique, pour les embuscades. Il jugent qu'un homme est bon guerrier, quand il fait bien surprendre ses ennemis; & s'il fait bien fuir après le coup pour n'être pas surpris, il passe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vîtesse ils se tournent avec leurs fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des flèches, que l'on tire contre eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres renversez, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse. Leur patience est admirable. Ils se tiennent souvent derriere leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendant une occasion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert

vert sans rien craindre. Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, parce qu'ils n'y sont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas leur rangs en pleine campagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat que nos soldats bien disciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils sont meurs. Ils mettent le feu à leurs maisons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs flèches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attréouâti *Ommontagé*, qui me fit bien des amitez dans mon Voyage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grand' gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai, Hai*, que est un signe de paix. On le reçut avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, parce qu'on ménage cette Nation insolente: mais en se retirant, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, & ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitant ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée

tée par
de la S
car il e
Sainte
chez t
Aucun
mais pa
tains p
ont app
qui ne f
mes à f
péens,
attaque
plus ad
que les
Ceux
à la gue
homme
des fusi
tions d
Nord au
cela qui
les hom
Nations
son d'eu
raison:
doit ra
grands
XXII
l'Améri
ment cr
des Iroq
claves,
autre.
lévent la
eux com

tée par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Sale, quand il étoit au Fort de Frontenac : car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschafipi. Aucune, à la réserve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que ce sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que parce qu'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens, que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des flèches, que les Iroquois ne l'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont méprisés, & passent pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire, du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui ose résister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sai les moyens de les mettre à la raison : Mais un homme de mon caractère ne doit raisonner sur ces matières qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrêmement cruel à ses ennemis. Mais l'humanité des Iroquois à l'égard des Nations, qui sont esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils
garot-

garottent leurs esclaves & les font courir après eux. S'ils ne les peuvent suivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laissent-là, après leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits à la rigueur du tems. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces misérables pendant le jour. Quand ils sont si près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nations connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des esclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village; là ils se rangent en haye, pour faire passer au milieu d'eux ces esclaves, sur lesquels ils se jettent comme des loups sur leur proye, pendant que les guerriers passent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui résistent à ces mauvais traitemens sont réservés à de plus grands supplices. Rarement en épargnent-ils quelques-uns. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation de ce qui s'est passé à la Guerre: ensuite ils disposent des esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, on lui donne un esclave à la place, & il est li-

bre à
donne
quand
clave
Enlui
hache
quent
pieds.
Ils leu
dos &
crane
des ce
pent la
les ma
rent d
de bât
si bien
put l'a
ensuite
surpren
milieu
raconte
cruelle
Vous ne
prisonni
vous fe
dant qu
broche
parties
cri, il d
commen
Quar
ils le ma
de son
cruels
vie, den
bre

bre à cette femme de le faire mourir , ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent , quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Ensuite ils font rougir des Canons de fusil , des haches , & d'autres ferrailles , & les leur appliquent tout brulans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair sur le dos & souvent ils leur enlèvent la peau du crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes sur les playes. Ils leur coupent la langue , & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviser. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force à coups de bâton de courir. On dit qu'un esclave court si bien qu'il se sauva dans les bois , sans qu'on put l'attraper : mais aparemment qu'il mourut ensuite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit , qu'un esclave qu'on tourmentoit cruellement disoit ; *vous n'avez point d'esprit. Vous ne savez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne. je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere* Pendant qu'il parloit, une Sauvagesse fit rougir une broche de fer dans le feu , & lui en perça les parties honteuses. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'esprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Esclave, qu'ils ont brûlé, est mort, ils le mangent , & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans ; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux , & les servent comme

me des Esclaves. Mais à la longueur du tems ils recouvrent la liberté & sont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louisianne, & ceux qui sont à sept ou huit lieuës plus loin que les Iroquois, comme les *Issatis* & les *Nadouessans*, chez qui j'ai été Esclave, ne sont pas moins braves que les Iroquois. Ils font trembler tous leurs voisins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, la flèche & la massue. Ils courent plus vite que les Iroquois, & sont très-bons soldats: mais ils ne sont pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

Quelques-uns de ces Sauvages couperent un jour des aiguillettes de chair sur le corps d'un Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoître à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont résolu d'exterminer une Nation toute entière: c'est, disent-ils, pour faire connoître qu'il faut se battre avec l'ennemi sans s'accommoder jamais, n'en laisser aucun de reste & animer ainsi leurs Guerriers à la vengeance. Dès le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis; car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils l'étoient au tems passé, les autres Nations, qui y sont toujours accoutumées,

mées.
Le
pelle
sont v
village
riers to
re ver
quante
est au
des Ou
fituez
dans le
trophe
trois c
plus va
est envi
C'est ce
gades,
même.
tonaus,
ou Onta
le plus
quois. Il
de trois
J'ai ma
ou quatr
de ce La
ne descri
Je parle
cruauté,
environ
ont étent
par la ru
fait le re
XXIV
nent con

mées, ne manqueroient pas de les détruire,

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagniequez* ou *Agniez*, est au Sud. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois villages, où j'ai été. Ils font quatre cens Guerriers tout au plus. Le second des *Onneiouts* tire vers l'Ouest, & ils sont environ cent cinquante hommes de guerre. Le troisième, qui est aussi vers l'Oüest, contient les bourgades des *Onontaguez*, ou peuples de la montagne, situés sur l'unique éminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Ounetouts*. Ces *Onontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrième est environ à trente lieuës au delà vers l'Oüest. C'est celui des *Oiangouens* partagés en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes tout de même. Le cinquième contient les *Tsonnotouans*, vers l'extrémité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples font le plus grand & le plus considerable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côté du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac: mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle seulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & grossi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reste esclave.

XXIV. Les Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être considerez comme

comme

comme la cause de leur conservation, & de la frayeur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, & raisonnent ensemble sur les moyens dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'écart. Leurs Vieillards, qui sont sages & prudents, veillent au bien de la Nation. Si l'on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de restituer, pourvu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque présent à la partie lésée, pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont il sont assurés qu'il est coupable, ils louent un homme, qu'ils envyrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aiment passionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a cassé la tête à celui qu'ils croyent, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice: mais ils l'ont abrogée. Ils avoient aussi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'esprit. Ensuite on faisoit quelques presens au

pare
rué.
se sa
louoi
trefai
avoit
Les
mes a
incess
nouve
est du
ne se l
fidere
conno
Les
sont p
Ils vol
les Abe
d'autre
les Eur
ni moir
giner qu
taux &
connoit
vernent
dence
XXV
faisons,
se. Ils
maux,
tems.
le tems
des Tau
paroisse
ces oisea
Barbares
Tom.

parent de celui qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attirés parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur raportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considerent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autre Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les tems, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains tems. Ils appellent la Lune des grenouilles, le tems que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour dis-

tinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout tems, mais particulièrement lorsqu'il y a de la neige. Ils chassent aux Chats sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épis, aux Castors & aux Loutres au Printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Castors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de flèches ou de fusil sur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui est des Chats sauvages, ils abattent les arbres, sur lesquels ils sont, & ensuite les Chiens sauvages se jettent dessus & les étranglent. Les Porc-épis se prennent à peu-près de la même manière, si ce n'est qu'on les tue à coups de hache. On avec des fourches, quand l'arbre est tombé. parce que les chiens ne les peuvent approcher à cause de leurs aiguillons, & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme les peut facilement attraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de flèches & de fusil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent souvent aussi les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premièrement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans les bois, le long duquel ils montent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un

un
qu'il
part
arrê
celle
grand
cette
& la
pour
de lie
nes a
bois,
tout
moien
& aûs
Leur
rempli
les fen
fond d
ses. C
peuven
cela qu
font pr
leur ne
dans l'
dans le
ce auto
ne hach
& ensu
favoir
ont acc
que ce
let long
les deux
l'eau, &
qui est d
un

un Païs plat & propre à faire un Lac. Lors-
qu'ils ont bien considéré le lieu de toutes
parts, ils travaillent à faire des chaussées pour
arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que
celles qui servent à retenir les eaux des plus
grands étangs de l'Europe. Ils composent
cette chaussée de bois, de terre, de boue,
& la font aussi grande qu'il est nécessaire
pour former un Lac, qui a souvent un quart
de lieuë de long. Ils bâtissent leurs Caban-
nes au milieu du niveau de l'eau, avec du
bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent
tout cela ensemble fort proprement par le
moien de leur queue, qui est plus longue
& aussi large, qu'une truelle de Masson.
Leur bâtiment est à trois ou quatre étages,
rempli de nattes de joncs, & c'est là que
les femelles se délivrent de leurs petits. Au
fond de l'eau il y a des issues hautes & bas-
ses. Quand leurs Lacs sont gelez, ils ne
peuvent aller que sous la glace. C'est pour
cela qu'au commencement de l'hyver, ils
font provision de bois de tremble, qui est
leur nourriture ordinaire. Ils le mettent
dans l'eau tout autour de leurs Cabannes
dans le Lac. Les Sauvages percent la gla-
ce autour de ces loges avec le manche d'u-
ne hache, ou avec un pieu, y font un trou,
& ensuite sondent le fond de l'eau, pour
savoir si c'est le chemin par où les Castors
ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent
que ce l'est en effet, ils y font entrer un fi-
let long d'une brassé, & deux bâtons, dont
les deux bouts d'enbas touchent le fond de
l'eau, & les deux autres sortent par le trou,
qui est dans la glace. Ils ont deux cordes

attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Castor est pris. Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on sème sur la surface de l'eau glacée du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de hache, parce que tout est dur comme une pierre par la force de la gélée. Quand cela est fait, ils fondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jeter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extrême depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au Printems avec des attrapes de la manière suivante. Lorsque les glaces commencent à se fondre, ils remarquent les endroits par où les Castors sortent, & y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils sont tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même ma-

m
d'
ve
leu
en
leu
net
voi
Ch
le C
par
acc
fair
hon
mon
gran
ses,
leur
avoi
trav
femm
re su
pe,
Ils s
un d
bout
son
Ce
halte
rer a
esper
plus
des p
Taur
à l'o

maniere , excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Mississipi sont plus superstitieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord , & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux , leurs Vieillards , six jours avant que de donner la chasse aux Taureaux sauvages , enverroient quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes , pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations , vers lesquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes , ils exposerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours , une des plus grandes chaudieres , qu'ils nous avoient prises , & l'entourerent de plumes de toutes couleurs , avec le fusil d'un des Canoteurs , qu'ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs en grande pompe , à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard , qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'une bâton en forme d'enseigne , tenant son Arc & ses flèches dans un grand silence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers , pour pleurer amerement la mort des Taureaux , qu'ils esperoient de tuer. A la derniere pose , les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chasseurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour , avant que de com-

mencer la chasse de ces animaux. Ensuite ils allumerent de la fiente de Taureau séchée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire furer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte. Aussi-tôt après la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs à coups de flèches, & nos Européens en abatirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez admirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit, mais ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ovacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Issati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela se fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient tracassés?

Je ne favois assez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pièces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs flèches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Ensuite pour mettre la viande en pièces, & pour separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient; & les femmes Sauvages en faisoient boucanner la viande, en l'exposant

au

au
allu
gen
mor
& i
dans
de l
X
pêch
Les
sons
com
quel
en ai
te. Ils
point
peu-p
Euro
ils la
y est
dans
Sauva
get,
le po
Iroqu
pêche
brasse
bois.
dans
J'ai so
Ils pr
poisso
pes o
geons
viere
pêche

au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au dessous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes: mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un laçet, à peu-près de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau: quand le poisson, qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le laçet, ils tirent cette espèce de pincette, & le poisson y reste pris par les ouïes. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la pêche d'un filet de quarante ou cinquante brasses qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres plusieurs Eurgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux

hommes prennent les deux extrémités de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainsi quantité de poissons dans la riviere de *Niagara*, qui sont d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit qu'elle pourroit fournir des poissons de plusieurs espèces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de S. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ces eaux venant à se précipiter par le plus grand & le plus affreux saut, qui soit dans le Monde, les poissons qui prennent plaisir à y venir frayer, y demeurent; parce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en sûreté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abattois des arbres au Printems près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher sans me mouiller. Ensuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes espèces. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois cinquante ou soixante, je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner ensuite à la pêche. Je les jettois dans un sac, qu'un Sauvage

re-

ren
cin
que
pou
trui
tien

L

est
des
des
Agr
Jorc
qu'il
tent
sans
mité
en p
se de
en t
tue à

Ils

lorsq
en fo
Saint
grand
sur le
ment
feu f
entre
sé en
che.
lueur
tité p
soins
sent,
ve.

renoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gambouffe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Sale, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles qui sont fort grosses, des saumons, des Truites saumonées & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la Nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité. Les Truites saumonées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivieres, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lorsqu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve Saint Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu; après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Ensuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lorsqu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, parce que les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent

aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Mississipi sont si subtiles, & ont les yeux si vifs & si perçans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort souvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. Ils tuent ainsi de grands Eturgeons, & des Truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fussent dans l'Amérique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud se servoient, & se servent encore aujourd'hui, de pots de terre; sur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudières, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi; dans lequel ils font quelques trous ou fossètes à demi creusées. Ils prennent ensuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains, le plus fort sur le plus foible; dans le trou qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espèce de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent ensuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes

se

sec
fen
dan
(
des
mo
Ils
& l
pou
L
quet
Sauv
large
niere
Paur
ches
plus
le mi
des p
avec
de ch
choie
enfon
la hau
quefo
même
plus h
les for
qui les
Les
péens
des ch
des ba
me no
Pou
ches d

sechées en Automne, & frotant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent ensuite avec des dents de Castor pour les polir.

Les Nations du Nord se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau larges comme de petits rubans, d'une manière plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchaient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à présent des fusils, des haches, des chaudières, des alènes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de

fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats sauvages, & de Tournesol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau. pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne fai pas le nom. Pour coudre leurs fouliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espèce de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de sorte que ces petits ne sont pas couchez. Ils sont tout droits, la tête en haut, & les piéz en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de bouleau en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une goutiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un si grand soin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, jusqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de

de
no
de
par
me
ou
ml
de
me
nou
leur
qu'
fans
can
elles
état
qu'e
faire
L
les
cren
ne c
serve
leurs
faire
XX
mort
se pe
renté
tribut
atour
de to
dans
ils po
vec d
ils ac

de trois ou quatre ans , & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere , parce qu'il est aisé de supléer au défaut des meres , par le moyen du lait de Vaches , ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes , pendant qu'elles sont nourrices , car si elles devenoient enceintes , leurs enfans periroident indubitablement : puisqu'à cinq ou six mois , par exemple , les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en user comme elles font , afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres , après qu'elles les ont allaités tout le tems nécessaire.

Les Sauvages , qui ont commerce avec les Européens , commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les Peuples , qui ne connoissent point les Européens , ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu , afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence , dont ils se peuvent aviser , sur tout ceux de leur parenté , & les Capitaines ou Chefs de leurs tributs. Ils les ornent de leurs plus beaux atours , leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs , & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre , dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu , où ils les veulent

enerrer, en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez leurs voisins pour solémniser la fête des morts, Tous les Peuples de l'Amérique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez, qu'ils vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus précieuses qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmotant une espece de priere, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunts. Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée & bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. Ensuite ils les portent, ou les mettent sur une espece de traîneau, pour les aller ensevelir: mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux Adultes, ils en recoivent eux-mêmes pour essuyer les larmes qu'ils versent en abondance en pre-

sen-

sen-
cou-
dult
des
épic
che
une
sagar
la v
ajou
Pour
se c
un A
vres
des A
de ce
Il
que
Il m
du d
ner a
vois
en p
quelo
quelo
jetto
faiso
pour
cœur
j'euss
été
soien
ordin
cherch
les d
Mais

sence des parens. Les Sauvages ont aussi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils possèdent de plus précieux, des souliers de peaux passées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de sagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'est un homme, ils y ajoutent un fusil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils se contentent de poser auprès du cercueil un Arc, & des flèches: afin, disent ces pauvres aveugles, que quand ils seront au Pais des Anes & des morts, ils puissent se servir de ces Armes pour la Chasse.

Il m'arriva une affaire sur ce sujet, pendant que j'étois parmi les *Iffati* & les *Nadouessans*. Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un serpent sonnette. Je ne pus lui donner assez tôt d'un remede infallible, que j'avois toujours avec moi; savoir de l'*Orvietan* en poudre. Lorsque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma presence, je faisois d'abord quelques scarifications sur la morsure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Ensuite j'en faisois avaler à celui qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'eusse gueri un de leurs guerriers, qui avoit été blessé d'un de ces Serpens. Ils me disoient *Esprit*, (car c'est ainsi, qu'ils appellent ordinairement les Européens, nous l'avens cherché à la chasse aux lieux où tu étois avec les deux autres Esprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été si malheureux, que nous

au-

n'avons pu te rencontrer. Ne nous quitte plus désormais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprès de nous, notre guerrier, que tu vois mort seroit encore en état de te faire des festins. Il savoit très bien le métier de surprendre & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de la chasse. Si tu eusses été avec nous, tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisément, puisque tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui que nous pleurons ici.

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des nattes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'un Arc & de flèches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le défunt. Cela me fournit l'occasion de leur répondre, que les morts ne fument ni ne mangent au País des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de flèches, parce que dans le País où vont les ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoître le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient désormais tellement rassasiés de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprennoient que fort grossièrement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'ai-

ment

ment
bien
tiniq
comp
mer,
que t
étoie
ment
fois d
de m
langu
bien.
mer à
davan

Je
loient
qu'ils
frotte
étoien
le rou
des tr
chose
solum
même
pour
vangil

XX
tieux
sur to
étrang
Ancét
voient
ries, &
ils me
avoir
tu pré

ment passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis présent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour tumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques-uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement & fort serieusement ce que je leur disois de l'autre vie, & paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatoui*, c'est-à-dire, voilà qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte, sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils versent pour le défunt, & que les cérémonies, qu'ils pratiquoient à son égard, comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumés par des traditions, qui semblent tenir quelque chose du Judaïsme. Je ne desespere pas absolument du salut de ces Barbares, & je crois même qu'enfin Dieu suscitera des moyens pour les éclairer des Lumieres du Saint Evangile.

XXIX. Ces Barbares sont plus superstitieux lès uns que les autres. Les Vieillards sur tout, & les femmes soutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur disois, qu'ils n'avoient point d'esprit de croire tant de rêveries, & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me disoient, quel âge as-tu ? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens savoir mieux les choses que nos Vieil-

s quitte plus
i. Si tu ens-
rier, que tu
te faire des
de surpren-
ourrissoit ses
basse. Si tu
péchés de mon-
, puisque tu
parens. Tu
est important
i.

ages avoient
ort. Ils l'a-
olies, & l'a-
, muni d'un
int son corps
t, à le voir,
dirent, qu'il
Tabac de la
quelque peu,
ela me four-
que les morts
is des Ames,
ffaire d'Arcs
Païs où vont
ffe : que s'ils
Capitaine,
la terre, ils
massiez de le
chasse, non
, parce que
Ces Sauva-
grossièrement
ésentai en sui-
noir. Ils l'ai-
ment.

Vieillards? Va, tu ne fais ce que tu dis. Tu peux bien savoir ce qui se passe dans ton País, ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit: mais tu ne peux pas savoir ce qui s'est passé dins le notre, avant que les Esprits, c'est-à-dire les Européens, y fussent venus.

Il y a de ces Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent: il y en a, qui y ajoutent foi. J'ai déjà raporté les sentimens qu'ils ont de leur origine, & de la guerison de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils disent qu'il y a vers l'Occident un País fort délicieux, où l'on fait bonne chasse, & où l'on tue autant d'animaux qu'on veut. C'est là, disent ils, que vont les Ames, & ils esperent de s'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armés, qu'ils mettent près des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir comme ici à leur usage dans le País des Ames.

Une fille sauvage étant morte, après avoir été baptisée, la mere voyant un de ses esclaves à l'article de la mort, disoit, *ma fille est toute seule au País des morts entre les Européens. sans parens & sans amis. Il faut qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, avant qu'il meure, afin qu'il serve ma fille au País où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extrémité crioit: *Je ne veux point être baptisée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, sont brulez par les Européens dans le País des Ames. Quelques Sauvages disoient, que nous les baptisons pour*

les

les r
D'au
ne c
mort.
Quan
ne ma
ils,
qu'ils
mette
tion,
ce qu
Un
de le
Europ
rent,
alla au
rent a
festins
souve
guerre
lard e
conta
Nous
la. Il
disoier
Ces
genie
tre de
cations
charné
& qu'
D'autr
os, un
sembla
bou, i
augure

les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chasse au País où je voulois que leurs morts allassent, après avoir été baptisez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, disent-ils, *parce que je veux manger*. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir, ils mettent la main sur la bouche par admiration, & disent, *tu es un grand menteur. Est-ce qu'on peut vivre sans manger?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au País des Ames, qui le caresserent, & lui firent fort bonne chere. Ensuite il alla au lieu où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi très-bien. Il y avoit tous les jours des festins, auxquels les Européens étoient fort souvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces País, il revint, & raconta toutes ses aventures à ceux de sa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non: que leurs Anciens le disoient, mais que peut-être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque sorte de genie en toutes choses. Ils croient un Maître de la vie: mais ils en font diverses applications. Quelques-uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choses semblables. Quand il entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour

les

les songes. Ils ne donnent pas les os des Castors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Esprit dans les bois, qui le diroit aux Castors & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui savoit tout, & qui étoit la maîtresse de la chasse.

Pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac, une Sauvagesse s'étoit empoisonnée dans les bois par accident. Les Chasseurs la rapportèrent dans sa Cabanne, & je la fus voir après qu'elle fut morte. Je les entendis causer auprès du corps mort. Ils disoient, qu'ils avoient vû sur la neige les traces d'un serpent qui étoit sorti de la bouche de cette femme, & faisoient ce recit fort sérieusement. Pendant qu'ils raisonoient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit qu'elle avoit vû l'Esprit, qui l'avoit tuée, passant près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit fille. Il prit si bien cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes choses sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son Village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'est le nom qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce tems-là,) arriveroit ce jour-là, à l'heure que le Soleil seroit en un tel endroit, & cela arriva précisément

com

comm
qu'on
le Bar
à qui
Peupl
chent
c'est
J'avo
je vis
homm
person
deman
voit a
prédir
predic
d'auct
XX
j'ai dé
pluſie
ſiculté
toutes
le de l
teres
que ne
en gé
Ils cro
s'ils fa
d'incré
poſe:
cours
préten
côté to
tes qu
garde.
qu'ils
pliquet

comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Gannecoufe Kaera*, c'est-à-dire le Barbu, étoit le seul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amérique Septentrionale s'arrachent le poil, lorsqu'il est encore follet, & c'est pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne savois que dire, lorsque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de personne. Il me dit seulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit su, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui se mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs prédictions sont plutôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur conversion, dont j'ai déjà touché quelque chose, on y trouve plusieurs obstacles: mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Mystères de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils applaudissent en général à tout ce que nous leur disons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incrédulité à l'égard de ce qu'on leur propose: mais après avoir approuvé tous les discours qu'on leur fait sur ces matières, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déférence possible pour les contes qu'il nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent n'est pas véritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous

nous leur avons dit, que c'est manquer d'esprit que d'interrompre & soutenir qu'on avance des choses fausses. *Tout ce que tu nous as appris*, disent-ils, *touchant ceux de ton País, est comme tu l'as dit: mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui sont au déça du grand Lac.*

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déjà dit.

Le troisiéme vient de ce qu'ils ne sont pas sédentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi fumes occuper une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans des Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en Langue Iroquoise. Leurs parens assistoient au service qui se faisoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frapotent la poitrine, & demouroient dans un grand respect en notre présence. Ils paroissoient même touchés de nos cérémonies: mais ils en usoient de la sorte, parce qu'ils croyoient nous faire plaisir, & du reste leur but étoit d'avoir quelques presents des Européens. Mais quand même ils auroient quelque dessein de se convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtoient dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde; ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient alors tout ce qu'on leur

leur a
perstit
leurs
perstit
interê
haïr,
nous l

Les
avec l
leur m
progrè
Peuple
pour c
point d
avoir l
On les
des, p
gner a
doute
vages
pagnée
par ce

On p
naires
grès,
mi ces
leurs L
rentes
point d
tems p
moins
nairem
fruit à
férente
truire
conver

leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions; & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils sont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enseignons.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrès qu'on fait dans la conversion de ces Peuples: parce que ne pensant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'employent pour avoir les pelletteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voyent accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profession.

On peut dire aussi qu'il y a quelques Missionnaires, qui sont cause en partie du peu de progrès, que la predication de l'Évangile fait parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs Langues, parce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de rapport entr'elles. Il faut donc bien du tems pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire, contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la

par-

partie animale, les autres par la spirituelle. Chacun abonde en son sens, & croit sa méthode la plus assurée, Afin donc de réussir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la maniere de les enseigner: sans cela ils ne savent à quoi s'en tenir, ce qui sans doute les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zele & les travaux infatigables des Missionnaires, & les prétendus succès que l'on croit avoir eu dans les conversions, & dont on se vante dans le monde. Ceux qui sont absolument dégagés des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les Peuples de l'Amerique Meridionale, ont fait sans doute de grands progrès dans ce pais-là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Evangile est annoncé. après y avoir détruit l'idolatrie & les superstitions qui y regnoient. Mais il faut avouër, que ceux qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrès. Ils se sont apliquez à humaniser ces Peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même taché de les desabuser de leurs anciennes superstitions: cependant il faut avouër, qu'ils n'ont fait que très-peu de progrès. Par je ne sais quelle fatalité, ces Nations Barbares sont encore très-sauvages, & attachées à leurs vices abominables, sans y trouver des sentimens d'humanité, sur tout parmi les Iroquois, où j'ai demeuré assez long-tems.

Ces peuples sont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus; bien qu'on ait publié plu-

plu
ver
les
ce t
tan
détr
per
son
fiers
prit
ici,
leme
croin
des S
té de
Paro
rile.
coup
Adul
C'est
nité:
nomb
rable.
la Re
plus p
vaux
s'emp
quatre
Missio
sez,
sauver
La
res co
qui vo
est-il
& les
Tom

plusieurs Livres, qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assuroit en ce tems-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'expérience fait voir encore que ces Peuples sont les mêmes qu'ils ont été de tout tems, fiers, & cruels, & sur tout ennemis de l'esprit du Christianisme. Je ne pretens pas nier ici, que les Missionnaires n'ayent rempli fidelement les devoirs de leur Ministère. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté de zèle, soit du côté de l'assiduité. Mais enfin la semence de la Parole est tombée dans une terre ingrate & stérile. Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques Adultes moribonds qui paroissent le souhaiter. C'est là, ce semble, un gain sûr pour l'éternité : mais pour ceux qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considérable. Celui de ceux qui persèverent dans la Religion Chrétienne est encore beaucoup plus petit, sur tout si l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'Ouvriers, qui s'employent aux Missions depuis soixante ou quatre-vingt ans. Mais enfin les soins du Missionnaire seroient heureusement recompensez, s'il avoit la gloire de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionnaires consiste à administrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est-il vrai de dire, que dès que les pelleteries & les Castors commencent à manquer par-

mi les Sauvages, les Européens s'en retirent. & ne se trouvent point parmi eux. C'est le reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Frontenac, en plein Conseil aux trois Rivières en Canada à quelques Missionnaires. *Tout le tems, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries, dit un Capitaine Sauvage, celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catéchisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est-il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Témoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port-royal, de la Rivière du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivières, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionnaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amérique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce pénible Ministère, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XX
des
ten
occ
arri
que
accr
trent
trou
où il
pe o
re, &
trent
l'Eur
S'il y
faiss
Ils fo
du plu
Da
femme
pudeu
reste d
Sud fo
cune h
le mor
foucier
ciens a
font h
naires,
mes ne
Pour
vec les
ment.
de pré
vent su
servent

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européene, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes ne sont que des saletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant il prennent par fois si peu de précaution à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des règles de cette honnêteté

naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossièrement. & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoyé leurs petits enfans avec les mains, elles les essuyent fort superficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent sans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jusqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le visage. Les enfans respectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, sans qu'on les en chatie, parce que, disent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons soldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes sont entrez dans une Cabane, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, sans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs visages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lâchent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemises, avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leur dos.

Ils

Ils
lav
len
son
un
mo
ma
de
mo
lieu
ger
la v
fé f
urin
peu
En
de,
A
ver
bien
leur
ils
plei
gran
don
jour
pres
par
qu'o
on,
de t
surv
toie
le p
dion

Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reste elles feroient un lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plutôt que de s'exposer à la vûë du monde. Quand les enfans ont pisé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils mangent, ils lui présentent ordinairement leurs plats plein de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sauvages nous presentoient les nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux qui ont fréquenté parmi les

Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces Peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoyer chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de deférence pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'expérience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande deférence pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le gouvernement des affaires, parce que cela passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontie*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il

ôtoit

ôto
en
goin
née
trui
(c'e
Can
tagr
forte
crr
rena
qui
plus
J'
qui
gram
me l
un
toit
fort
chet
Mais
finge
vern
& ru
comp
loit
quoi
les F
meri
X)
Sauv
dans
trém
gardi
quan

doit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hougois* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Ommontio*, (c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ai connu particulièrement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est-à-dire, la *grand' gueule*. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, déplioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par fingerie, pour avoir quelque présent du Gouverneur. Cet homme étoit extrêmement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager; parce qu'il savoit que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis que les François puissent avoir dans toute l'Amérique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations que j'ai fréquentées dans l'Amérique Septentrionale ont une extrême indifférence pour toutes choses. Ils regardent tout comme fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose

qu'ils estimeront autant, ils la donneront pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en défairoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amérique, il n'y en a point de plus indifférente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres Peuples, & ont été assez hardis, pour déclarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifférence pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadés, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront absolument quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contre eux, jamais peut-être leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garantir de leurs trahisons.

Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort sérieusement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur disions, *prie Dieu avec moi, mon frere*, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prières qu'on leur avoit apprises dans leur langue: *Mets toi à genoux*, ils s'y mettoient: *Ote ton bonnet*, ils l'otoient: *Tai toi*, ils se taisoient: *Ne fume point*, ils cessoient aussitôt. Si on leur disoit: *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur don-

noit

noit qu
Chapel
joux p
été de
je leur
manche
doient,
disois qu
tre de l
réponde
Cependa
ou d'au
avec les
lesquels
recomm
vrer, co
leur den
tre de la
soient qu
vages, c
fées, &
d'Eglise
tent sou
d'autres:
ses aux I
marient
Mari qu
s'accorde
reste la li
XXXI
tail des F
& au Suc
est bon d
afin qu'on
fort aisé.
Il fau

noit quelque Image, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en feroient comme de bijoux pour s'orner, de même que si c'eût été de la raffade ou de la porcelaine. Quand je leur disois: c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me répondoient, *Niaonà, voilà qui est bien.* Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient, *Netbo, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient avec les François, ou les Anglois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'oui. Cependant les femmes Sauvages, que quelque Missionnaires ont bapufées, & qui se sont mariées ensuite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres: disant qu'elles ne sont pas soumises aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien ensemble; qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des Pais charmans, qui sont au Nord, & au Sud de l'Amerique Septentrionale, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoître par là, qu'il seroit fort aisé d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avouer, qu'il y a de vastes forêts à

défricher, depuis le Canada jusques aux terres de la Louisiane, le long du Fleuve Mississipi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du tems à cette entreprise : mais on sait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poissons, dont on léchoit une partie, parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les Pais chauds. Cela montoit au siècle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle percée & l'Acadie sont très propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui oter, si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux Manufactures domestiques, & même en transporter une partie dans les Pais étrangers.

On sait que la pêche qui se fait sur les Côtes du Canada, est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il est vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de sonder le Pais, pour reconnoître, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuiyre, & du fer en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le Pais est fort propre à fournir les bois

bois
qu'o
rêts
l'on
& d
prop
un c
l'Alb
Plu
trouv
meux
seaux
Cedre
tes d'
Vaisse
vales,
lots p
tems,
entret
même
merce
ce qu
l'Orien
est plu
Au
qu'on
retiroi
fit, fa
liers.
au delà
retour
aille ch
mencer
qui ne
observe
nous a

bois nécessaires pour faire valoir les Mines qu'on y trouvera , à cause des grandes forêts qui y sont. Il y a plusieurs endroits où l'on trouve une espèce de marbre bâtard , & de grandes mines de charbon de terre , propres pour les forges , & l'on y a encore un certain plâtre qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le País , & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux , propres à faire le Goudron des Vaisseaux , des mats de navires , des Pins , des Cedres , & des Erables propres à toutes sortes d'ouvrages , & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales , qu'on y pourroit former , les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems , & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se faconneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident , parce qu'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient , & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada , elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit , sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé & au delà en pelleteries , dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement , c'est pourtant un commerce qui ne tarira jamais , comme nous l'avons observé , par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il est certain que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de très-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups-cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cents francs, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne sai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des éturgeons, des saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extrêmement grandes, des anguilles, des poissons armés, des poissons dorés, des achigans, des barbues d'une grandeur prodigieuse, & d'autres sortes de poissons sans nombre. On y trouve une infinité d'Alouettes de mer, qui sont comme des pelotons de graisse. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes sortes, des Huards, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui sont d'une beauté & d'une diversité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute sorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le Pays des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'est à-dire, le beau Lac. Il a près

de cent
par son
gades,
aiant co
les per
utilité
ces étal
le milie
Nouvel
Canada.

Le Fl
une bra
appelle
Au Nord
habitent
Au Sud
Angleter
Virginie
parce qu
laissent d
Sanglier
détruite

La gr
verte pa
chouart
pendant
Cette Ba
France,
plus de q
sens. Pe
de Que
huit cens
le Fleuve
la naviga
Desgrose
& n'y pu

de

de cent lieuës de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jork, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez Percez*, ou les *Outtaouës*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appelez ainsi, parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute détruite par les Iroquois.

La grande Baïe de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechouart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baïe est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieuës d'étendue en tout sens. Par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieuës depuis Quebec en descendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en est pas aisée. Le Sieur Desgroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est

même fort difficile d'y aborder , à cause des frimats presque continuels qui y re-gnent.

Pendant que j'étois à Québec, les Cana-diens disoient , que le Sr. Desgroseliers leur en faisoit accroire , lors qu'il les assuroit , qu'on avoit de la peine à s'y rendre , à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entraînent avec elles : qu'on y voit des Oiseaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroissent comme de petites Isles. Je n'affirme pas que les choses soient tout à fait telles que je viens de les représenter. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont assuré, qu'ils ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de qua-tre cens lieues : * qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfon-cés dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'éton-ner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges où les Forgerons ont fait des An-cres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaisseaux.

La Cour de France avoit ordonné aux Na-vigateurs du Canada, de chasser de la Baïe de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquèrent pas de prévenir les Canadiens, en envoyant quatre gros Vais-seaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord,

&
* Voi. touchant ces glaces Tome 2 & 3, de ce Recueil

& du
des M
dre qu
fit, q
trouve
viron
peuve
les ap
& d'an
envoïé
Mais l
leurs e
en trop
parce
l'abond
nin, l
y taire
que la
apointe
avoient
chez eu
étoient
de fleg
Mr. Ge
ils y aur
Les t
sent au
mences
bâtir de
ches de
espece.
qui s'y
goudron
dont on
on peut
livres to

& du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des Mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix-huit. Selon toutes les apparences ou en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoyé des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vite dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils se sont rebutez, parce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup. Messieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoyé, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les appointemens qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la résolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme que d'autres Nations, selon que Mr. Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réussi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produisent aussi toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve les matériaux propres à bâtir des Vaisseaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre espece. La prodigieuse quantité de sapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelleteries, & les cendres, dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui seules peuvent fai-

à cause
i y re-
s Cana-
iers leur
assuroit,
, à cause
païsleur,
rbres en-
ntrainent
ux, qui y
paroissent
arme pas
es que je
t Sieur &
assé entre
ce de qua-
odigieule-
nes sur les
lus hautes
, souvent
ers enfon-
pas s'éton-
us disent,
nt posé des
des An-
our leurs
É aux Na-
la Baïe de
s en furent
revenir les
ros Vais-
du Nord,
&
ce Recueil

re subsister grand nombre de pauvres gens, produiront un profit considerable pour les Colonies, qu'on établira dans ce Pais-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louïsianne, de plusieurs animaux qui s'y trouvent: mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser, & s'en servir ensuite au labourage. Ils peuvent aussi servir à la nourriture, & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des draps aussi fins & aussi bons qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces Pais-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons. On y trouve encore plusieurs herbes medecinales, qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infallible selon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fièvre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux: mais il y a aussi quantité de poisons, comme de l'écorce de citronnier sauvage, & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs en certains endroits, particulièrement les couleuvres, les aspics, & les serpens sonnettes. Ils sont prodigieusement longs & gros, & mordent dangereusement les passans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils se trouvent: il y a des remedes souverains contre leurs blessures dans les lieux où ils habitent. On trou-

rouve
d'une g
ment e
le meug

On v
que dar
tre esp
exempl
bres jet
nent ex
assez la
fin peut
Sud, on
dre à la
de passe

XXXI

des crua
ils prete
Ils sont
quatre
& cela
terrible,
geance.

D'abo
destinez
diligence
loge le
des Chef
peu près
le Nation
ne leur a
de méco
mais de
ler en gu
tirer veng
Si tous

trouve aussi en ces pais-là des grenouilles d'une grosseur surprenante, & leur croassement est presqu'aussi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces pais-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre espece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrêmement hauts, ce qui marque assez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un passage, pour se rendre à la Chine, & au Japon, sans être obligé de passer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruantez contre les Européens, quand ils pretendent en avoir reçu quelque insulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages: & cela d'une voix qui a quelque chose de terrible, afin de se mieux animer à la vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nation. Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu près par ces mots: *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens,* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un très-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui assistent à ce Conseil ré-

pon-

pendent les uns après les autres, *Netbo*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet: cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès lors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irrités de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentèrent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettèrent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut-être jamais rien su, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eut jeté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnés du fait par les défenses qu'on leur fit de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencèrent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prévenir les effets, ils montèrent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tâcher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y a avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il
Conf
qui t
me se
pour
fante
mé la
ménag
ans,
tion,
nomm
Frang
cher c
pieux
On n'
compe
presen
confid
dre ce
par ce
l'oblig
Le Sau
mission
affaire
donner
me d'y
cilier a
vivres.
Ces Sau
rante C
nadiens
tems le
Les
joie les
rent fait
Foriere

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, & qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence, qui veilloit pour la conservation de cette Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient ménagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le récompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise. Le Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur dessein, mais les persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & de recevoir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoyèrent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur fournirent autant de vivres que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit ap-
paitez.

paifez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient, & leurs Anciens eurent ordre de fe rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La proposition que la *Foriere* fit aux Sauvages sur ce fujet, les effraya d'abord. Mais faifant réflexion enfuite sur la foibleffe, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuyant sur le crédit du Pere Joseph le Caron Recollet, qui leur avoit toujours fait paroître beaucoup d'amitié; ils perfuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnèrent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François, pour attendre le succès de cette négociation. Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Castors, qu'ils donnerent pour effuyer leurs larmes, selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs présens. C'est par-là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irrités, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les prisonniers, & que, selon leur maniere de dire, *ils ressuscitent les morts*. Enfin l'on ne parla, & l'on ne répondit que par des présens, qui passent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les présens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui qui a assassiné, qui les of-

fre

fre. L
soient s
toute sa
dition d
est renc
qu'il ait
champ.
que la F
des Sau
furent un
Orignau
qu'on r
dire. I
& le jett
que c'é
où le m
qu'ils n'
cette aff
tous les
condamn
pour fo
trouvé
qui les
ajoutere
quelles
lasser du
les enter
laver &
lez par c
prit, qu
ce malh
effacer
diens en
lier une
ajoutant
suspendu

fre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient les parens, la Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume, avant que la *Foriere*, les Anciens; & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un présent de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agréablement ce qu'ils voient à dire. Ils firent ensuite un second présent, & le jetterent aux pieds des Canadiens, disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante où le meurtre avoit été commis: protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'après le coup fait & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutèrent deux Robes de Castor, sur lesquelles ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à laver & à nettoyer ceux qui s'étoient souillés par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que deormais leurs haches seroient suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils

les

les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver ; c'est à dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le septieme étoit pour témoigner le desir, qu'ils avoient, *que les Canadiens eussent les oreilles percées, c'est à dire dans leur style, qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix ; pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent ensuite quantité de colliers de porcelaine, pour allumer *un feu de Conseil* aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutèrent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe, pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc necessaire pour fumer, ils en allument presque toujours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux *d'allumer un feu de Conseil, ou tenir une piace pour se visiter, & s'assembler,* comme font les parens ; & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitième present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens ; & ils ajoutèrent un grand collier de porcelaine, avec dix Robes de Castors & d'Originaux. afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Québec de punir les meurtriers, pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite ; on fût pourtant obligé de leur pardonner, parce qu'on

n'é.

n'étoit pas en état de résister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux otages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnèrent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nimon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoya les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures des François, ils en feroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, méprisant les Canadiens comme gens sans cœur: & quelque semblant qu'ils ayent fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe au delà de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu, pour les réduire, les obliger à se rendre plus sédentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Christianisme. Les Espagnols y ont réussi parmi les Mexicains, qui n'ose-
roient

roient avoir des armes à feu sous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en sont pas plus maltraitez, & les Mexicains sont aussi bons Catholiques, qu'il y en ait au monde.

Nos Recollets, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent bien la nécessité qu'il y avoit de renverser le Conseil des *Iroquois*, les plus redoutables ennemis des Europeens. Ils jugèrent que toutes les paix que ces Sauvages font avec leurs ennemis sont feintes. Ils ont souvent représenté au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & les empêcher de prendre dans leur Conseils des mesures préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou soixante enfans *Iroquois* pour sept ou huit ans seulement: après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui seroient cultivées pendant ce tems-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du consentement de leurs Parens, pour être instruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voiant leurs enfans nourris & entretenus de cette maniere, ils n'auroient pas pensé dans leurs Conseils à former des entreprises contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique: & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles-Quint a envoié dans le Mexique, où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles

mil
ress
terr
le. C
&
que
com
lets
plus
Péu
de g
tour
nos F
avoit
blisse
Ange
marq
de-pr
achev
encor
fenfer
de ce
on de
égard
qui ne
que je
Je
ges q
Missio
racont
ligieux
tes, q
Lorsq
Canad
Puissan
culative
Tom

milles puissantes, qui ont profité du desintereffement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada, où les endroits les plus riches, & les plus fertiles sont entre les mains de quelques Communautéz, qui s'en sont accommodées, pendant l'absence des Recollets, qui sont pourtant les premiers & les plus anciens Missionnaires du Canada. Les Peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes instances pour nous y faire retourner, après une longue absence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même souvent renouvelé & marqué les bornes qui nous restoient : afin de prevenir les desseins de ceux qui vouloient achever de nous oter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer, ni d'offenser personne. Si l'on me fait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laisser en repos à cet égard: car je pourrois publier des choses, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Missions des quatre parties du monde. Je raconterai seulement les travaux de nos Religieux dans ce siècle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lorsqu'on établit la Colonie Françoisé du Canada, nos Recollets ne demanderent aux Puissances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une mé-

nagerie, qui seroient commandez par un Pere de famille seculier ; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées ; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieues de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on possederait dans ce vaste continent sur le Fleuve Mississipi, qui est infiniment plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies : parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois ; que d'ailleurs on en peut tirer un très-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront

dron
lent :
comm
diffic
vois,
mes,
trop
tent d
re un
à cell
Vaisse
s'éten
cinq li
recole
ser les
ensuite
des m
Sucre
que da
terres
de Suc
grains
Isles.
Mer g
beauc
dans le
peu pr
pagne
sont ex
femme
d'une
pe.
A l'é
res ont
leur de
quelque

dront se prévaloir de nos découvertes, y feroient administrer la justice avec exactitude. Les commencemens despeuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Mississipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieuës à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans les Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Mississipi, que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extrêmement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui est celui qui les a formés? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que

les autres répondent, que pour le ciel ; ils ne savent comment il est fait, ni qui en est le premier Auteur. *Si nous y avons été*, disent-ils, *nous en pourrions savoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit, de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Écriture, dont tu nous parles, un homme qui soit revenu de là haut, & la manière dont il y est monté?* Lorsque nous disions à ces Sauvages, que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œil, pour y recevoir la récompense de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie ; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit, mais assez politiques pour accorder en apparence tout ce qu'on trouve bon de leur proposer, répondent ; *voilà qui est bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons au pays des Ames, où nos gens vont à la chasse & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis est bon pour ceux qui sont au delà du grand Lac.* C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, qu'ils sont faits d'une autre manière que les Européens.

A l'égard de la terre, ils disent qu'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a couverte d'eau, & ils racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Déluge. Ils croient, qu'il y a entre le Ciel & la terre certains esprits qui ont la puissance de prédire l'avenir, & que leurs Devins, comme je l'ai déjà dit, guérissent toutes sortes de maladies. Un de ces Jongleurs dressa une Cabanne avec dix gros pieux, qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un tamarre effroyable, pour consulter les Esprits,

afin

afin
en a
d'El
tout
voye
re fo
sept
La
qui
nos
jours
te de
Caba
de bo
dant
ges
fueill
prair
vian
passé
ger,
Sauv
vage
vian
vage
que g
Pour
baum
trouv
Nôtr
dans
les L
dispo
sève
mach
d'un

afin de favoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chaille d'Elans, ou de Castors: après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience est absolument nécessaire à ceux qui se consacrent à la Mission. Pendant tous nos Voyages en Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de jonc, quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous servoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos sieges. Nous n'avions point de servietes, que des feuilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les tems des grandes chasses, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins. Ainsi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages; de la sagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Notre boisson étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Laes. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le tems que les arbres étoient en sève, ou s'il sentoit quelque foiblesse d'Estomach, nous faisons une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en sortoit une eau sucrée,

qu'on amassoit dans un plat d'écorce de bouleau. On la beuvoit comme un remede souverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fussent pas fort considerables. On trouve quantité d'Erables dans les vastes Forêts de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux distillées. Ensuite en les faisant bouillir long-tems, nous en faisons du sucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Canes ordinaires dans les Isles de l'Amérique. Nous faisons du vin des Raisins sauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit servipour le vin, que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fimes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions. aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommôdité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieues de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes palissades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions semé de legumes, y venoient bien, & nous en eussions eu en très-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établissement de ce Fort, qui

qui
Nou
vion
Tou
vie p
l'Ev
par l
J'a
quoi
ce, à
étoit
super
fait t
cher
parm
étoie
Le
ligieu
les on
nac,
vent
pice,
que
vient
chass
doien
vivre
nent
qu'ils
ries,
des, n
tout
Cela
l'anim
spiritu
tive, le

qui n'étoit fermé alors que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consolait dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile s'établir dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai tâché de les desabuser de leurs superstitions: cependant il faut avouer qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'est-à-dire *Pieds-nuds*, les ont souvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maison; & j'ai souvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jesuite, ou quelque autre Ecclesiastique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chasse, comme aux *Pieds-nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompense de tous les presens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pellete-ries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devoit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller ensuite au spirituel, & que si, comme dans l'Eglise primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui se détachent

du grand intérêt, ou du moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par raport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit sans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionnaire au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, & que les Jésuites étoient répandus çà & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi: & ces Barbares, qui ne se conduisent que par les sens, regardoient les Jésuites comme des Capitaines, & des Résidens permanens de la Colonie Française du Canada, qui maintiennent l'Alliance entre eux, qui disposent de la paix, & de la guerre, qui restent dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux des otages, pour la sûreté de leurs vies, & de leurs biens.

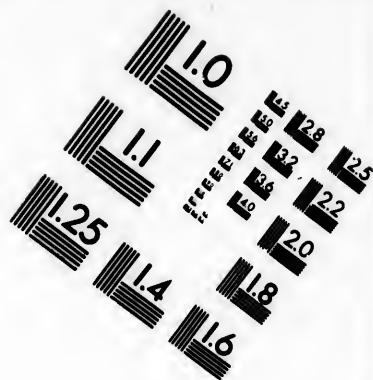
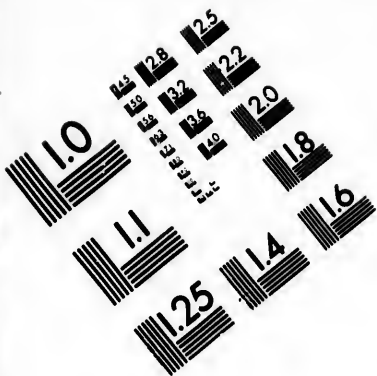
On a remarqué, que les Missionnaires dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur résidence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zèle des fondations considérables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les véritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sauvages

vag
pé à
Can
tre
des
se p
breu
tant
coll
vage
les
Mai
moer
font
ner
preu
mes
tion
indif
cern
T
fond
plus
Cant
envi
deux
rent
en c
trou
que
sauv
Neo
gne
quel
mais
entie

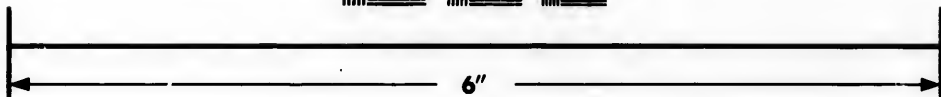
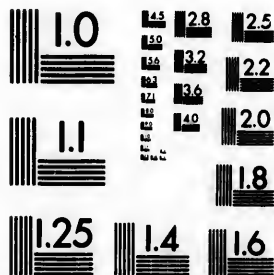
vages convertis dont elles se vantent, eût échappé à la connoissance d'une foule de François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & aux extrémités des Pays connus, pour y commercer? Comment se peut-il que ces Eglises si devotes & si nombreuses ayent disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On fait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister comme des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquent plus de docilité, & les disposer à s'établir dans les Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussi-bien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échappent de temps en temps aux





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

16
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6

Missionnaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur première façon de vivre.

On répondra peut-être, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur devoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Christianisme. Or il est certain, qu'ils en abandonnent la profession, & en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par leur insensibilité & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a débitées sur ce sujet, & fait lire aux Pensionnaires des Ursulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, à qui l'on a administré la Confirmation, & qu'on a reçu dans les premiers Ordres de l'Eglise.

euxpen-
tournent
e vivre.
voit plu-
e leur dé-
mais il ne
ars de ces
ils ont au
en aban-
erir tout
ensibilité
ait publié
elations,
t lire aux
on ait mé-
vertis, à
& qu'on
Eglise.

JOURNAL
DU VOYAGE
DE
LAURENT LANGE
A LA CHINE.

TOURNAL
DU
MAGASIN
DE
L'ARTISTE
ET
DU
D'ARTISTE



J

D

L A


A



va, &
Le 22
Stava-
choua.
grod,



JOURNAL
DU VOYAGE
 DE
LAURENT LANGE
A LA CHINE.

 **Y**ANT reçu nos dépêches pour l'Empereur de la Chine, nous partîmes de Petersbourg le dix-huitième d'Août 1715. Nous nous embarquâmes sur la riviere Neva, & nous arrivâmes le 20. à Sleutelbourg. Le 22 nous fîmes 60 verstes par terre jusqu'à *Stava-Ladoga* où nous nous mîmes sur la *Wolchoua*. Nous arrivâmes le 26 à la grande *Novogrod*, & y ayant trouvé des *Podwods*, ou

Q 7

Re-

Relais, nous nous rendîmes le 7 Septembre à Moscou, après avoir passé par Turtchoke, & Twer.

Le 22 de Decembre nous quittâmes Moscou, & le 24 nous gagnâmes Pereflaw, qui en est éloigné de 120. verstes. Le 25 nous en fîmes 60 jusqu'à Rostou. Le 26 nous allâmes à Jeroslaw sur le Wolga, où nous rencontrâmes une partie de la Caravane de la Chine. Le 27 nous passâmes les Villages de Wokschekoi-jam après avoir fait 30 verstes. Le 28 Telatche-jam 30 verstes, & Vekerska-jam 30 verstes. Le 29 Obmorska 30 verstes, & Nizoffka 40 verstes; & le 30 Stava 30 verstes, & Schuiska 20 verstes. Le lendemain matin nous nous embarquâmes à cette dernière place sur la Suchana qui prend sa source dans le *Coubelka-Ozero*; c'est une riviere fort agreable, qui a une verste de large en quelques endroits, & qui est bordée des deux côtés de beaux & grands Villages: proche la grande *Oushoug* elle se joint à celle de *Jug*, après quoi ayant changé son nom en celui de *Dwina*, elle va baigner *Archangel*, & se décharge dans la mer blanche. Le 31 nous nous rendîmes par eau au Village de *Darowat-ka*, qui en est à 25 verstes, & nous laissâmes derrière nous celui de *Awaroit-za*, 40 verstes.

Le premier Janvier 1716. Nous allâmes au Village de *Dénsjetasnoïzka*, qui est éloigné de 25 verstes de ce dernier, & de là à *Totma* petite Ville à 50 verstes plus loin. Le 2 nous fîmes seulement 40. verstes jusqu'au Village de *Cotzinga*, & nous ne pûmes passer outre, car nous y rencontrâmes l'autre partie de la Caravane de la Chine qui avoit retenu presqu

presqu
néanm
allâmes
Boboro.
le 3. N
trouvâ
de *Toff*
nous ga
5 nous
Ville a
mes à
tes. Les
belle &
de ce V
les ver
plus lon
les a ja
7 nous
tes au-
près av
mes de
sans, d
entendr

On k
ou *Syra*
Siumka
longues
comme
dans les
port av
pas nou
leur pa
pas tou
étant in
en hive
voyage

presque tous les chevaux. Nous nous mêmes néanmoins en chemin après minuit, & nous allâmes à *Beresowa-Slaboda* 40 verstes, & à *Boboros-kajam* 50 verstes, ou nous arrivâmes le 3. Nous en partîmes la nuit, & nous nous trouvâmes au bout de 40 verstes au Village de *Tossima*, & après en avoir fait 40 autres, nous gagnâmes le 4, celui de *Skuratina*. Le 5 nous en fîmes 40 pour arriver à la grande Ville d'*Anstiong*, & l'après diné nous allâmes à *Alescena* Village qui en est à 20 verstes. Le 6 nous arrivâmes à *Soliwitzio-Jutzka* belle & grande Ville, éloignée de 25 verstes de ce Village. Nous nous y aperçûmes que les verstes commençoient à devenir une fois plus longues qu'auparavant, outre qu'on ne les a jamais mesurées d'une maniere fixe. Le 7 nous passâmes au Village de *Space* 30 verstes au-delà, & voyageant toute la nuit, après avoir marché 50 verstes, nous trouvâmes deux habitations d'hiver de quelques paysans, dont nous eûmes beaucoup de peine à entendre le langage.

On les appelle Syreniens, & leur pays *Syra* ou *Syrania*. Il a environ 70 *Siumkas*. Chaque *Siumka* contient 5 verstes, beaucoup plus longues néanmoins que celles de Russie, comme on vient de dire. Nous remarquâmes dans leur langage plusieurs mots qui ont rapport avec les Livoniens; mais ils ne purent pas nous dire d'où cela venoit, ni comment leur pays s'étoit peuplé. Ils ne demeurent pas toujours dans ces maisons, cet endroit étant impraticable en été: mais ils y viennent en hiver des autres Villages pour fournir aux voyageurs les provisions dont ils ont besoin.

Ils

Ils font profession de la Religion Grecque, qui est aussi celle des Moscovites, mais ils ne savent ni lire ni écrire, & se font gloire de vivre dans la même ignorance que leurs Ancêtres.

Le 8 nous fîmes 40 verstes, pour arriver à *Rascie* qui est le premier Village du Gouvernement de Sibérie. Le 9 nous avançâmes 50 verstes jusqu'à celui de *Pogoldina*, & nous en fîmes encore 8 autres au travers d'un desert, & de bois épais, dans lesquels nous ne trouvâmes pas une maison. Le 10 au matin nous gagnâmes *Ujka-jam*, grand Village, mais mal peuplé: après en être sorti, nous traversâmes un autre grand desert l'espace de 50 verstes & nous trouvâmes une méchante cabanne, où nous fîmes reposer nos chevaux pendant quelque tems. Nous continuâmes notre route pendant la nuit, à travers le même desert, & après 30 verstes de chemin, nous nous rendîmes au monastere d'*Ustretenska Pustina*, dans lequel il n'y a que quatre moines. Le 11 après avoir fait 30 verstes, nous arrivâmes au Village de *Zelo Quidajowa*, & 37 verstes plus loin à *Kaigorod*, Ville mediocrement grande sur le *Kama*, qui, après plusieurs détours considerables, se va jeter dans le *Wolga*. Le 12 nous voyageâmes encore dans un autre desert, seulement pendant 35 verstes au bout desquelles nous rencontrâmes trois autres habitations d'hiver. Nous nous remîmes en chemin vers la nuit dans le même desert, pour gagner une autre méchante cabane qui est à 25 verstes des habitations. Le 13 nous passâmes par les Villages de *Zetbzoff* 30 verstes, de *Coza jam* 49

ver-

verster
mes le
te la n
Will V
nier.

Le
avoir f
sur le
de Ma
Salines
fondeu
de cuiv
terre,
matiere
force,
la bouc
que la
c'est ce
de Caju
usage.
chands
obligés
marqué
pos, &
Le p
hoy s'ap
qui a p
Les hab
ler Rus
la même
les app
ticulier
faiteme
ancêtre
ont app
Etienne

verstes d'*Urolka*, 50 verstes, ou nous arrivâmes le 14 au matin, après avoir marché toute la nuit, & ce jour-là nous ne fûmes qu'à *Will* Village éloigné de 40 verstes du dernier.

Le 15 nous arrivâmes à *Solkamskoy* après avoir fait 15 verstes. C'est une grande Ville sur le *Kama*, fameuse par le grand nombre de Marchands, qui y demeurent. Il y a 35 Salines dont plusieurs ont 50 brasses de profondeur. Le Sel se fait dans de grands vases de cuivre qu'on met sur des trous creusés en terre, dans lesquels on allume du feu. La matiere avec laquelle on le fait a tant de force, qu'il n'est pas possible d'en tenir dans la bouche. Le Sel qu'on en tire est aussi fin que la farine, & aussi blanc que la neige. Et c'est celui que la Siberie, & les Royaumes de *Cajan* & d'*Astracan* emploient pour leur usage. Les Mines appartiennent aux Marchands qui paient les ouvriers, mais ils sont obligés d'en fournir tous les ans à un prix marqué, autant que le Czar le juge à propos, & à autant de Villes qu'il le veut.

Le pays qui est entre *Kaigorod* & *Solkamskoy* s'appelle *Weliki*, ou la grande *Permie*, qui a pour capitale une Ville du même nom. Les habitans n'aiment pas à s'entendre appeler Russiens, quoiqu'ils fassent profession de la même Religion: ils aiment mieux qu'on les appelle *Permiens*. Ils ont un langage particulier, sont bienfaits & robustes, mais parfaitement ignorans dans l'histoire de leurs ancêtres, dont ils ne savent que ce qu'ils en ont appris d'un Evêque *Moscovite*, nommé *Etienne Weliki Permokoi*, qui leur a fait abandon-

donner, il y a plusieurs années, l'idolâtrie dans laquelle ils vivoient, & les a convertis à la Religion Chrétienne.

Le 16 nous allâmes au Village d'*Iczeffska*, & 40 verstes plus loin à celui de *Jeyoua*, nous y arrivâmes le 17 au matin, & ce même jour nous gagnâmes *Chiplon* autre Village éloigné de 20 verstes.

Les montagnes de *Vergohn* sont entre cette dernière dernière place, & *Solkamskoy*. Nous les traversâmes pendant un si grand froid, que les couvertures de nos traîneaux ne suffisoient pas pour nous en garantir, & nous courions tant de danger de perdre le nès, que nous ne pouvions pas faire plus de 20 verstes, sans nous arrêter. Nous en avions 50 à faire à travers ces montagnes, que je crois en avoir 9 dans leur plus grande hauteur. Elles sont toutes couvertes de bois, & abondent en bêtes sauvages, en martes, en fouines, en renards, en loups, en cerfs, en chevreuils & en élans. Dans la plupart des rivières, & des marais qui sont au pied des ces montagnes, il y a quantité de castors des plus beaux.

Nous fîmes ce jour-là 50 verstes au milieu des bois, & le 18, 32 autres qui nous conduisirent aux Villages de *Podpanienska*, & de *Spaska* qui n'est éloigné de l'autre que de 3 verstes.

Nous y trouvâmes une autre espece de peuple qu'on nomme *Vagolistes* ou *Wogultzoi*. Ils ont le visage large comme les Calmuques, le nès court & gros, & les yeux petits. On en voit plusieurs aux environs de *Vergotur*. Ils ne sauroient dire comment ils sont venus

en

en ce
de ce
depuis
verne
re la
qu'il y
me; e
perer
que pa
le peu
eux, j
ques-
culte,
Chreti
une id
(comm
jourd'
quelle
cela le
alors l
cris.
propo
d'autre
sa fant
sein ils
& s'ils
tout &
pensée
ils me
trop é
sent sa
dans le
pensée
cette a
pas plu
adorer

en ce pays. Leur Langage est tout different de celui des Calmuques. Ils ont été batisés depuis peu par ordre du Prince Gagarin Gouverneur de Siberie, mais ils n'ont pas encore la moindre connoissance de la difference qu'il y a entre le Christianisme & le Paganisme; ensorte que s'il y a quelque chose à esperer de leur conversion, ce ne peut être que par rapport à leurs descendans. Pendant le peu de tems que nous demeurâmes parmi eux, j'eus la curiosité d'en interroger quelques-uns pour savoir en quoi consistoit leur culte, avant qu'ils professassent la Religion Chretienne. Ils me répondirent qu'ils avoient une idole pendue à un arbre dans le bois (comme les Samoiedes en ont encore aujourd'hui proche d'Archangel) devant laquelle s'ils se prosternoient aussi souvent que cela leur venoit en pensée, qu'ils levoient alors les yeux en haut, & pouffoient de grands cris. Mais leur ayant demandé ce qu'ils se propoioient dans ce bruit, je n'en pus tirer d'autre reponse, sinon que chacun crioit à sa fantaisie. Je leur demandai aussi quel dessein ils avoient en levant ainsi les yeux au ciel, & s'ils savoient qu'il y a là un Dieu qui voit tout & qui connoît toutes les actions & les pensées les plus cachées des hommes; mais ils me répondirent à cela, que le ciel étoit trop élevé au dessus d'eux, pour qu'ils pussent savoir s'il y a un Dieu ou non, & que dans leur condition ils bornoient toutes leurs pensées à contenter leur appetit. Je leur fis cette autre question: S'ils ne se trouvoient pas plus de contentement & de satisfaction à adorer le vrai Dieu vivant, qu'ils n'en trouvoient

voient à être plongés dans les tenebres de l'Idolâtrie ? A quoi ils me dirent qu'ils n'y voyoient pas grande différence, & qu'ils ne se castoient pas la tête à toutes ces réflexions ; mais qu'ils étoient contents pourvu qu'ils eussent de quoi vivre. Nous partîmes de cet endroit & après 40 verstes, nous trouvâmes le Village de *Caraul*.

Le 20 nous arrivâmes à *Vergotur* qui en est éloigné de 45 verstes. Cette Ville est assez grande, & la plupart de ses habitans sont Marchands. Elle est aussi un peu mieux fortifiée que les autres Villes, parce que c'est un grand passage, où tous les voyageurs s'arrêtent en allant & en revenant de Sibirie, & on les y observe de près. L'après-diné nous gagnâmes le Village de *Solda* 26 verstes, & la nuit nous en fîmes 46 pour aller à celui de *Maknouo-jam*.

Le 21 nous voyageâmes pendant 45 verstes dans un petit desert plein de martes, de fouines & de renards rouges ; & après avoir fait reposer nos chevaux dans une de ces habitations d'hiver, nous fîmes encore autant de chemin jusqu'à la Slabode de *Blagoweschenska*, où nous nous rendîmes le 22 au matin.

Le lendemain nous allâmes à *Jappantzin*, petite Ville qu'on appelle aussi *Turinska Ostrog* du nom de la riviere *Tura* qui la traverse. Elle n'est considérable que par la grande quantité de fourures qu'on y apporte tous les ans des endroits qui en dépendent. Nous allâmes passer la nuit à *Camminoua* Village à 30 verstes plus loin. Le 23 nous arrivâmes à celui de *Tolkma*, 40 verstes ; nous passâmes le *Tura* qui le perd dans le *Tobol*, & nous demeurâmes

mes cet
20 verste

Le 24

tes, nou

couchâ

fait 30 a

Bourg o

chereska

tes au-de

30 autres

33 verste

après 7 v

Tobol

une haut

entourée

l'enceinte

re & un

sont en c

aspect ch

cette mo

Midi dan

à travers

son eau

quelque

ment au

au bas de

Bourgad

habitans

incendies

de cette

qui pren

& le No

l'Oby.

des bro

poissons

passer p

mes cette nuit à K. Village éloigné de 20 verstes.

Le 24. après un chemin de 20 autres verstes, nous nous trouvâmes à *Tumen*, & nous couchâmes au Village d'*Iska* après en avoir fait 30 autres. Le 25 nous passâmes dans un Bourg ou *Slabode*, à 30 verstes, appelé *Archbereska Pokrofska*, puis à *Beresowa-jam* 40 verstes au-delà, & ensuite au Village de *Scheslaki* 30 autres verstes. Le 26 à celui de *Sebiskina* 33 verstes, & le 27 nous arrivâmes à *Tobol*, après 7 verstes de chemin.

Tobol Capitale de la Sibirie est située sur une haute montagne. Elle a été depuis peu entourée d'une forte muraille de pierre, dans l'enceinte de laquelle il y a un beau monastere & une Eglise, outre plusieurs autres qui sont en dehors, qui lui donnent de loin un aspect charmant. L'*Irtisch* passe au pied de cette montagne, il a sa source du côté du Midi dans le pays des Calmuques, & coule à travers une terre marécageuse, ce qui rend son eau si bourbeuse que quand on en laisse quelque tems dans un vase, il reste un sédiment au fond. Il y a le long cette riviere, au bas de la montagne, une belle & grande Bourgade, dont la plus grande partie des habitans sont Cosaques, & où il arrive des incendies presque tous les ans. A 3 verstes de cette Ville le *Tobol* se jette dans l'*Irtisch*, qui prend ensuite son cours vers l'Occident, & le Nord-Ouest, & se décharge enfin dans l'Oby. On prend dans l'*Irtisch* des sterlets, des brochets, des éturgeons, & d'autres poissons parmi lesquels les sterlets peuvent passer pour les meilleurs, quoiqu'ils soient in-

infiniment au-dessous de ceux qu'on pêche dans l'*Oby*, le *Keth*, & la *Jenisey*.

Le 8 Février nous continuâmes notre Voyage par eau sur l'*Irtisch* & nous arrivâmes le 16 à *Tara*, Ville que les habitans prétendent n'être éloignée de *Tobol* que de 600 verstes; mais, si l'on en mesuroit exactement la distance, on trouveroit qu'il y en a 1000 & davantage. Elle est sur une petite riviere de même nom, qui à une demi-verste de là se perd dans l'*Irtisch*. Elle est d'une grandeur mediocre, & revêtuë de palissades.

Entre ces deux Villes, on trouve des Tartares Mahometans qui habitent sur les bords de l'*Irtisch*. Ils sont à leur aise selon leur maniere de vivre. Leurs richesses ne consistent pas en argent, dont ils font peu de cas, mais en bons chevaux, en bétail noir, & en brebis, en sorte qu'on entre rarement dans une *Curte* ou chambre de Tartare, sans y trouver au moins trois veaux attachés derrière la cheminée. Mais ce qu'il y a de désagréable pour les voyageurs, c'est qu'ils n'en veulent pas vendre par superstition, s'imaginant que les vaches mourroient de chagrin, s'ils le faisoient. Ils n'ont point de poëles dans leurs chambres comme les paysans Moscovites, mais ils apprêtent leurs repas dans des cheminées faites de claies, & enduites de terre grasse. Le plancher, qui est plus bas ou enfoncé à quelque distance de la cheminée, leur sert de banc pour s'asseoir autour du feu. Il y a tout proche de la cheminée, une grande chaudiere scellée dans le mur, dans laquelle ils font cuire leur manger, qui ne consiste le plus souvent qu'en poisson

poisson
ne d'org
fourent
assés gro
les voie
Quelque
remuent
siens for
leurs vol
& de ces
noces, &
accommo
regal aut
qu'il n'et
pellent
ne, & d
Ils s'eniv
queur, c
sols avec
laisser ton
même al
ver. Po
cence par
femmes d
mariée.
terent de
avant que
troduites
nes regar
porter de
semble q
de les sur
même au
paroître.
tous les a
martes, c

poisson sec, sur lequel ils mettent un peu de farine d'orge broyé dans un mortier de bois. Ils frottent cela dans leurs bouches par poignées assés grosses pour faire apprehender ceux qui les voient manger, qu'ils ne s'étranglent. Quelques-uns y mettent un peu d'eau, & remuent le tout, à peu-près comme les Russiens font la mangeaille, dont ils engraisent leurs volailles. Ils mêlent un peu de beurre, & de cette farine dans leur Thé. Dans les noces, & autres réjouissances ils tuent, & accommodent un poulain, & invitent à ce regal autant de personnes qu'il en faut pour qu'il n'en reste rien. Leur boisson qu'ils appellent *Braga* est composée de gruau d'avoine, & d'eau-de-vie faite de lait de cavalle. Ils s'enivrent à un tel point avec cette liqueur, qu'ils dansent & sautent comme des fols avec la dernière confusion, jusqu'à se laisser tomber les uns sur les autres, & souvent même alors ils n'ont pas la force de se relever. Pour prevenir néanmoins toute indecence par rapport au sexe, ils font tenir leurs femmes dans une chambre séparée avec la mariée. Leur habillement n'est pas fort différent de celui que portoient les Moscovites; avant que les modes d'Europe se fussent introduites dans leur pays. Les femmes Russiennes regardent comme un grand ornement de porter des anneaux à leurs oreilles: mais il semble que les femmes Tartares s'efforcent de les surpasser en cela; car elles s'en mettent même au nés, surtout quand elles veulent paroître. Le tribut que ces peuples payent tous les ans au Czar, consiste en peaux de martres, de renards & autres fourures, mais ils

ils sont en même tems tributaires d'un Prince des Calmuques appellé *Contoche* ou *Contasich*, & que les Chinois nomment *Zwuang Rabtan*, dont les Etats bordent la Tartarie Siberienne du côté du Sud-Ouest.

Nous partîmes de *Tara* après y avoir demeuré quelques jours, & nous entrâmes dans le grand desert de *Barabu*, qui s'étend jusqu'à *Tomskoy*. Une certaine horde de Tartares que les Russiens appellent *Barabinskoi* habitent l'hiver; mais pendant l'été, ils se dispersent de côté & d'autre aux environs de la *Tara*, & des autres rivières. Ils sont païens, & menent une vie si misérable, qu'ils ressemblent plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ils demeurent dans des huttes creusées en terre, avec un toit de paille soutenu par des pieux qui sont élevés environ de trois pieds de la surface de la terre. Dans chacune de ces cabannes, il y a une idole qu'ils appellent *Scheitan* qui n'est autre chose qu'une petite piece de bois, de la longueur d'une demi verge ou environ, qui represente un homme. Ils l'habillent de toutes sortes de genilles, & l'enferment dans une boîte. Ils lui font des prières, & lui promettent un bonnet ou un habit neuf, au cas qu'elle rende leur chasse heureuse. Ils vivent de poissons secs, & de farine cruë. Ils mettent de la neige dans leur boisson, n'y ayant pas d'autre eau dans ce desert. Ils ont peu de bétail, toute leur richesse consiste en chevaux qui leur servent à aller dans les bois chercher leur vie du mieux qu'ils peuvent. Il n'y a rien qu'ils ne donnent pour un peu de tabac, mais ils se soucient fort peu d'argent. Leurs habits, leurs bonnets & leurs

bas

bas so
ensem
pour
a quel
de la
jusqu'
mée,
aussi in
moind
du Czar
est de la
rent ve

Le 7
sur le 3
koy. C
dessus
après q
E. & e
ve dans
de abon
choses
res, & s
lent *Tet*
la neige
tes les a
nissent
ce qui
connois
dois rac
sieurs e
te d'and
sieurs p
me des
agraffes
les de t
reilles,

Tom.

bas sont faits de morceaux de peaux coulues ensemble. La maniere dont ils s'y prennent pour se guerir de leurs blessures ou plaies, a quelque chose de particulier. Ils prennent de la mèche qu'ils laissent brûler sur la plaie, jusqu'à ce qu'elle soit entierement consumée, & pendant cette operation ils paroissent aussi insensibles, que s'ils ne sentoient pas la moindre douleur. Cette Nation est tributaire du Czar & du *Coutouche*. Il y a apparence qu'elle est de la meme race que les *Ossiacks*, qui demeurent vers l'Oby, & qui adorent aussi le *Scheitan*.

Le 7 de Mars, nous nous embarquâmes sur le *Tom*, & nous arrivâmes le 9 à *Toms-koy*. Cette riviere se divise en deux bras au-dessus de la Ville, pour se réunir au dessous, après quoi elle coule vers le S. E. & le S. S. E. & enfin se va jeter dans l'Oby. On trouve dans cette Ville du poisson, & du blé en grande abondance, aussi-bien que toutes les autres choses necessaires à la vie: outre diverses fourrures, & surtout de celles que les Russiens appellent *Telarsky Bielki*, qui sont aussi blanches que la neige, & beaucoup plus grandes que toutes les autres. Les montagnes voisines fournissent du plomb, du fer, & du cuivre: pour ce qui regarde les Mines d'argent, ils n'en connoissent aucune; mais les prisonniers Suedois racontent qu'on a trouvé de l'or en plusieurs endroits. La découverte qu'on y a faite d'anciens tombeaux, d'où l'on a tiré plusieurs pieces antiques d'or & d'argent, comme des idoles, des poissons, des oiseaux, des agraffes & des boucles de selles, des ustenci-les de table, des bagues & des boucles d'oreilles, de la monnoie, &c. fait conjecturer

Tom, V. R que

que ce pays a été autrefois habité par une Nation beaucoup plus magnifique que celle qui l'occupe aujourd'hui. Il y a aussi du cristal de roche dans le voisinage ; & l'on trouve sur les bords des rivières des pierres de différentes couleurs, qui ressemblent aux pierres précieuses fausses. Il y en a surtout d'une espèce particulière qui sont au-dessus des diamans de Bohême, (fort semblables aux pierres de Bristol) pour le brillant & la solidité.

Nous partîmes le 11 de *Tomskoy* dans des traîneaux, & le chemin étant encore bon, nous allâmes jusqu'à *Sebulim*, rivière qui fait beaucoup de tours & de détours à travers un terrain marécageux. Les Tartares qui habitent les bords de cette rivière s'appellent *Sebulimkai*, mais nous ne trouvâmes personne dans leurs cabanes ; car pendant l'hiver ils vont à la chasse des martres, & des bêtes fauves, ce qui leur fournit de quoi vivre : mais ils passent l'été chez eux, & se nourrissent de poisson.

Le 22 nous arrivâmes à *Jeniscey* Ville sur une rivière du même nom qui prend sa source à l'Est-Sud-Est, & après avoir traversé la Ville, continue son cours vers le Nord, & va tomber dans la mer Glaciale. Elle a un peu plus d'une verste vers *Jeniscey*, mais on dit qu'elle en a plus de cinq près de *Turkanska*. On y prend plusieurs sortes de poissons, & surtout les meilleurs sterlets de tout le pays, mais les fourures ne valent pas à beaucoup près celles de *Tobol*, de *Tara*, & de *Tomskoi*.

Aux environs de cette Ville, & plus loin en descendant vers *Mangasea*, on trouve une

espece
voire,
dans l
res. l
sont d
a appo
ne son
mais v
dans
qu'il y
strueu
peut so
qu'elle
elle se
le, &
dont c
que ce
avec la
berie.
turelle
hemoth
Job, &
cette b
stance
mais q
& aill
tribue
bre, &
conven
trouve
plupart
dans le
Outre
par les
tion de
aussi-tô

espece particuliere d'os qui ressemble à li-voire, le long des bords de la riviere, & dans les creux causés par la chute des terres. Plusieurs des habitans croient que ce sont de vrais os d'Elephants que le déluge y a apportés. Quelques-uns soutiennent que ce ne sont point des os, ni des dents veritables, mais une espece de *corne fossile* qui se produit dans la terre: d'autres enfin prétendent qu'il y a sous terre une grande bête monstrueuse, qu'ils appellent *Mamaut*, qui ne peut souffrir ni l'air, ni la lumiere. Ils disent qu'elle a une grande corne au front, dont elle se sert pour pousser la terre devant elle, & se frayer un chemin, & que l'os, dont on vient de parler, n'est autre chose que cette corne, qui a beaucoup de rapport avec la dent d'Elephant qu'on trouve en Siberie. Des curieux dans la Philosophie naturelle veulent que cette *Mamaut* soit le *Behemoth* dont il est parlé dans le 40. chap. de Job, & dont la description convient assez à cette bête: car ses machoires sont d'une substance qui paroît au dehors comme d'os, mais qui est en dedans comme du cuivre faux, & aussi dure qu'une pierre. Ce qu'on attribue au Behemoth, de se cacher à l'ombre, & dans les lieux marécageux, peut aussi convenir aux endroits de Siberie, où l'on trouve les os de Mamaut, qui sont pour la plupart des bois & des buissons qui croissent dans les marais, & autres lieux semblables. Outre cela les paroles de Job, on le prendra par les yeux, &c. s'accordent avec la tradition des Siberiens que les Mamauts meurent aussi-tôt qu'elles voient la lumiere du soleil.

Mais ce qui me convaincroit le plus que ce sont les os d'une bête qui subsiste encore aujourd'hui, c'est que plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré, qu'elles avoient vu des cornes des machoires, & des côtes de cet animal, où il y avoit encore de la chair, & du sang : ajoutant en même tems, que, si l'on vouloit s'en donner la peine, on en pouroit aisement ramasser un squelette entier.

Le 24 de Mai, nous quittames *Jeuifcey*, & nous continuames notre route à cheval, ne voulant pas attendre que les rivieres fussent navigables. Après une longue & ennuyeuse marche, nous trouvames quelques Tartares païens qui font leur résidence sur les bords de la riviere *Kamsky*. Ils demeurent dans des hutes d'écorce de bouleau, & vivent de poisson, & de venaison, qu'ils mangent indifferemment crus ou cuits avec des racines de lis jaunes qu'ils tirent de leurs bois.

Le 16 de Juin nous arrivâmes à *Bratskoy* Bourg sur la riviere d'*Anagara* qui s'y joint avec l'*Occa*. Les environs sont peuplés par les Tartares *Bratski* (a) qui demeurent dans des hutes de feutre. Ils sont fort riches en chevaux, & en toutes sortes de bétail, & on ne passe pas pour l'être beaucoup parmi eux, quand on n'a que quatre ou cinq cens chevaux, & autant d'autre bétail à proportion. Leur chasse fait leur principale nourriture, mais quand un de leurs chevaux vient à mourir c'est pour eux un festin magnifique, dans lequel le-

(a) Le P. Avril, dans ses voyages, juge qu'ils sont une horde de Tartares Calmoucs.

lequel
qui co
de ca
vienne
d'un c
qu'ils
gné,
invite
qui co
ment t
semen
qui co
quelqu
quanti
vingta
de en
consist
mouto
autour
les ils
comme
raison
cêtres.
doivent
car av
est nec
font q
Voyag
trailles
un me
parava
le tein
ils font
dont n
porter
les se

lequel ils boivent leur plus forte liqueur, qui consiste en eau-de-vie faite avec du lait de cavalle. Lorsqu'ils se marient, ils conviennent avec le Pere de leur future Epouse d'un certain nombre de chevaux, & après qu'ils les ont livrés, & que le Contract est signé, l'Epoux amene sa femme chés lui, & invite les parens des deux côtés à un regal qui consiste en quelques chevaux nouvellement tués. Ils ont coutume de boire copieusement dans ces occasions. Il y a des femmes qui coûtent à leurs maris soixante chevaux, quelques-unes reviennent même à cent avec quantité de bœufs, & de moutons, & une vingtaine de chameaux & plus: le pays abonde en cette sorte d'animaux. Leur religion consiste en offrandes de quelques peaux de moutons pouries qu'ils attachent à des perches autour de leurs cabanes, & devant lesquelles ils se prosternent, faisant mille simagrées, comme des fols, sans pouvoir rendre d'autre raison de ce culte que l'exemple de leurs ancêtres. Ceux qui voyagent dans ce pays doivent faire provision de pain & de tabac, car avec cela ils peuvent avoir tout ce qui est nécessaire à la vie. Les naturels du pays font quelquefois present d'un mouton aux Voyageurs, s'en reservant seulement les entrailles, qu'ils apprêtent & mangent comme un mets délicat, sans seulement les laver auparavant. Les hommes & les femmes ont le tein bazanné comme des Egyptiens; mais ils sont mieux habillés qu'aucune des Nations, dont nous ayons parlé ci-devant. Les femmes portent de grandes robes plissées, & les filles se distinguent par des tresses de cheveux.

ornées de divers colifichets de cuivre.

Comme nous sîmes obligés de nous arrêter à *Bratskoy*, le Gouverneur de *Kimsky*, (Ville qui en est éloignée de 30 milles d'Allemagne,) qui tenoit le tribut pour le Czar, nous y joignit. Je l'accompagnai jusqu'à cette Ville, qui est située dans un fond entre des rochers, & de hautes montagnes, sur une petite rivière du même nom qui vient du Nord-Ouest, & va vers le Midi dans le *Tunguska*. Il y a dans cet endroit une grande quantité de martes, & beaucoup plus noires que dans tous les autres. Nous en partîmes le 10 de Juillet, & le 12 nous rejoignîmes notre bagage, qui nous attendoit à 18 milles d'Allemagne de là, dans le Village de *Mamur*.

Le 18 nous arrivâmes à *Irkutskoy* & nous envoyâmes notre passeport aux limites de la Russie dans la Tartarie Occidentale, au pays de Monguls, pour être présenté au Cham *Tuschida* Vice-Roi pour la Chine dans ce pays, afin de lui faire savoir notre arrivée, & qu'il en informât l'Empereur. *Irkutskoy* est la même Ville (a) qu'Isbrand appelle *irkutskoy*; mais il y a apparence que c'est une faute d'impression. On ne voit plus dans cet endroit la caverne enflammée dont ce même Auteur fait mention. L'*Anagara*, qui prend sa source dans le Lac de *Baikal*, passe au travers de cette Ville, & y reçoit l'*Irkut* qui lui donne son nom. Il y a vis-à-vis un beau monastère.

Le

(a) L'auteur se trompe, au moins par rapport à l'exemplaire que j'ai lu imprimé à Amsterdam en 1699, etc.

Le
sur le
chapel
mages.
monast
Lac,
35 ver
& 500
l'on en
ment
veu'en
Lac.
affront
lui tém
voyage
vie, d
ordinair
des chi
claire
nous e
mais le
avec un
étant d
me: le
belle é
re de P
6 nous
sur la r
laquelle
S. Nic
mes à K
comme
mais un

(a) Brau
tient en
Nord.

Le 3 Aoust nous allâmes au Lac de *Barkal* sur le bord duquel il y a une *Sobosofna*, ou chapelle dédiée à S. Nicolas, & ornée d'images. Je m'imaginai que c'étoit le prétendu monastere qu'Isbrand place à cet endroit. Ce Lac, qu'on nomme autrement *lacus sinicus*, a 35 verstes de largeur d'Orient en Occident & 500 de longueur du Septentrion au Midi, si l'on en croit les gens du pays. Ils le nomment *Swetoy-moro*, ou la mer sainte, & ne veu'ent pas souffrir qu'on l'appelle *Offero* ou Lac. Ils croient que ce seroit lui faire un affront, dont il pourroit se ressentir, & ils lui témoignent tant de respect que, tant qu'ils voyagent dessus, ils s'abstiennent d'eau-de-vie, de tabac & des autres rafraichissemens ordinaires. Il est surprenant qu'on trouve des chiens marins dans une eau dormante, claire & fraîche, comme celle-là. Le 4 nous nous embarquâmes sur un Vaisseau plat; mais le vent contraire nous obligea de le tirer avec une corde sur le rivage. Le 5 le vent étant devenu assés favorable, nous traversâmes le Lac, & nous passâmes la nuit à la belle étoille, sur le bord proche le monastere de *Possolskoy*, ou des Ambassadeurs. Le 6 nous poursuivîmes notre chemin par eau sur la riviere de *Selinga*, à l'embouchure de laquelle on voit une autre chapelle dédiée à S. Nicolas. Le 10 à midi nous nous trouvâmes à *Kabauskoy* qui n'est point un château, comme Isbrand le prétend mal-à-propos, mais un gros Bourg. Le 11 nous allâmes par

R 4

terre

(2) Braudrand lui donne environ 20 lieues d'Orient en Occident, & sept ou huit du Sud au Nord.

terre à *Bolschoy-Saimka*, autre gros Bourg dans lequel il y a un beau monastere, appelé le monastere de la Ste Trinité.

Le 12 nous arrivames à *Vainskoy* Ville sur la riviere *Uda* qui à une verste de là se perd dans la *Selinga*. Elle a une forteresse de figure triangulaire, batie sur une haute montagne. Le 14 vers midi nous allâmes à *Selingsinskoy*, dernière Ville de l'Empire Rusien, dans laquelle il y a un Gouverneur Moscovite. La *Selinga*, qui donne le nom à la Ville, passe tout auprès. Elle prend sa source dans le pays des Monguls, a son cours vers le couchant, & va se jeter dans le Lac Baykal. Ce fut là que nous joignîmes la caravane, au devant de laquelle un Capitaine Mongul étoit déjà venu pour la recevoir, mais sans avoir d'ordre par rapport à nous. C'est pourquoi nous dépêchâmes un autre exprès avec une lettre au *Cham Tuschidu*, pour lui faire savoir notre arrivée. Il nous fit réponse, qu'il alloit envoyer un *Lama* ou prêtre à *Pekin*, qui ne pouroit pas être de retour avant trente jours. Le 31 d'Août nous assistâmes à la pêche extraordinaire, qu'Ibrand prétend avoir vû proche d'*Udluskoy*, d'un certain poisson qu'on appelle *Omuli*.

Le 2 d'Octobre il arriva à *Selingsinskoy* un Mandarin Chinois avec ordre de l'Empereur de nous conduire à *Pekin*, & de nous faire fournir des relais, & tout ce qui nous seroit nécessaire pour le voyage. Nous en partîmes donc le 7 & nous arrivâmes le 9 à *Sarazyn*, où il y a des gardes placés des deux côtés des limites, entre la Sibirie &

& le
pluſiet
nous
où cor
s'étend
Chine.
du feu

Les
ſont ri
les pe
ont au
grand
doit au
de ven
les ſon
ſentent
fermen
ſatin.

Le 6
raille d
& à 12
pu conj
même d
montag
d'Orien
ſans co
lieuës d

(a) Cen
rientale
moins de
détours.
plus forte
n'est pas
lés, elle
on dit q
cela ne ve
un lieu tr
pieds tou

& le Mongul. De là après avoir traversé plusieurs montagnes & plusieurs vallées, nous nous rendimes le 15 à la riviere *Tola* où commence le grand *Step*, ou desert, qui s'étend jusqu'à la fameuse muraille de la Chine. On s'y sert de fiente de cheval pour faire du feu, n'y ayant pas moyen d'avoir du bois.

Les habitans de cette partie de la Tartarie sont riches en chameaux & en chevaux, & les personnes d'une condition mediocre en ont au moins trois ou quatre cens. Leur grand Prêtre s'appelle *Kutugta*. Il dépendoit autrefois du *Dalai-Lama*, & est en grande veneration chés ces peuples. Leurs idoles sont de ciprès pour la plupart, & représentent des femmes, des lions &c Ils les enferment dans de petites boîtes doublées de satin.

Le 6 de Novembre nous passâmes la muraille de la Chine. Elle (a) est de brique, & a 12 brasses de largeur, & autant que j'ai pu conjecturer, trois de hauteur. Elle a la même épaisseur, & la même hauteur sur les montagnes les plus escarpées. Sa longueur d'Orient en Occident prise horizontalement, sans compter les détours, est de trois cens lieus de France. Elle a des bastions quarrés

R 5 en

(a) Cette fameuse muraille s'étend depuis la mer Orientale jusqu'à la province de Chanli. Elle n'a guère moins de cinq cens lieus, si on en compte tous les détours. On y a partout bâti des tours pour la rendre plus forte; presque tout l'ouvrage est de brique. Elle n'est pas plus haute que les murailles ordinaires des Villés; elle n'égale pas même leur hauteur. Ainsi quand on dit que cette muraille est prodigieusement haute, cela ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'elle est bâtie sur un lieu très-exhaussé. Sa largeur n'est que de quatre à cinq peds tout au plus. Le P. le Comte, *Mém. de la Chine*.

en dedans, à une portée de flèche l'un de l'autre. Lorsque nous passâmes sous la porte, nous vîmes à notre droite sept ou huit Officiers proprement habillés de satin, avec trente soldats à la gauche sur une même ligne, qui étoient sous les armes, suivant leur coutume. Ces armes consistoient en sabres, en arcs, & en flèches. Les Officiers nous reçurent avec beaucoup de civilité, & nous inviterent à venir à leur corps-de-garde prendre une tasse de thé, & fumer une pipe de tabac, à la maniere des Chinois. De là nous eûmes un lieuë à faire pour gagner *Kalgan*, où le Mandarin, Gouverneur de la Place, nous traita avec magnificence & politesse. A notre retour chés nous, nous trouvâmes un Courier que le Gouverneur de *Pekin* nous avoit dépêché pour savoir la cause de notre retardement, y ayant déjà long-tems que l'Empereur nous attendoit. Le Mandarin, qui aprehendoit la disgrâce de son Maître, renvoya l'exprès à *Pekin* avec une réponse qui en rejettoit la faute sur nous, & le 7 il nous fit faire une grande diligence, qui nous surprit d'autant plus qu'elle nous étoit moins ordinaire; en sorte que nous arrivâmes la nuit du même jour à *Tehanpingu*. Nous en partîmes le 8, & après avoir traversé plusieurs Villes & Villages, qui sont si près les uns des autres, que nous en voions souvent trois ou quatre à la fois, nous nous trouvâmes à *Nanku*, où nous passâmes la nuit.

Le 11 nous nous rendîmes à *Tehantsienne*, qui est à trois lieuës de *Pekin* à l'Occident; L'Empereur étant à sa maison de plaisance,

le

le Ma
vée,
demi
tre,
tôtà la
ger d'
toit de
cour,
dans
dres d
stant e
nes,
curios
perruc
examin
peau
côtés
Chino
aborda
princi
pelloit
Parent
de l'Em
que n
nous a
à Peki
lorsqu
répon
pluſie
ſœur
remed
culier
nos in
à l'Em
ſenta d
avec d

le Mandarin alla lui faire part de notre arrivée, & revint en toute diligence environ une demi-heure après avec la réponse de son Maître, qui nous ordonnoit de nous rendre aussitôt à la Cour, sans nous donner le tems de changer d'habits, ni même d'oter la poussière qui étoit dessus. Nous traversâmes donc une grande cour, d'où nous passâmes dans une autre, dans laquelle on nous dit d'attendre les ordres de l'Empereur. Nous fîmes en un instant environnés par une centaine de personnes, qui nous consideroient avec tant de curiosité, que les uns nous tiroient par nos perruques, & les autres par nos chapeaux, examinant notre habillement, & jusqu'à notre peau même. On nous tiroit ainsi de tous côtés, & nous servions de spectacle aux Chinois, quand deux Jesuites vinrent nous aborder, & nous tirer d'embaras. C'étoient les principaux de la Société à Pekin, l'un s'appelloit Kilian Stumpf, & l'autre Dominique Parennin. Ils nous demanderent de la part de l'Empereur, combien il y avoit de tems que nous étions partis d'Europe, combien nous avions été de mois à venir de Petersbourg à Pekin, & si Sa Majesté Czarienne y étoit, lorsque nous en étions partis. Quand j'eus répondu à toutes ces demandes, ils firent plusieurs questions à mon camarade, Monsieur Carwin Medecin Anglois touchant ses remedes, & m'interrogerent aussi en particulier sur la guerre de Suede. Pendant que nos interpretes étoient allés faire leur rapport à l'Empereur de nos réponses, on nous présenta dans des tasses d'argent du Thé préparé avec du lait, & un peu de farine tricaillée,

& l'on nous dit que c'étoit le même que celui dont l'Empereur avoit coutume de boire. Il nous fit grand plaisir parce qu'il faisoit assés froid, & que nous avions attendu longtemps à l'air dans la cour. Enfin après que nous eûmes répondu à quelques nouvelles questions qu'on nous fit, & dont on alla pareillement rendre compte à l'Empereur, il ordonna à un de ses Ministres, qui étoit aussi Gouverneur de la Tartarie Occidentale, de nous donner à souper chés lui. Nous allames donc avec les Jesuites à son logis, où il nous regala magnifiquement. Ils s'entretint avec nous après soupé sur les coutumes des Européens. La conversation dura jusqu'à minuit que nous prîmes congé de lui, & il nous dit, en nous separant, que l'Empereur souhaitoit que nous nous trouvassions à la Cour avant le lever du Soleil.

Le 12 ayant jour, deux Mandarins vinrent nous avertir que l'Empereur étoit déjà levé, & qu'il avoit demandé de nos nouvelles. Nous les suivimes au Palais, où le grand Chambellan nous regala de Thé. C'étoit un Eunuque, il nous dit que l'Empereur étant occupé aux affaires d'Etat, lui avoit donné ordre de nous retenir chés lui, en attendant l'heure de l'Audiance. Tous les Ministres d'Etat s'étant retirés vers les deux heures après-midi, celui, dont nous avons déjà parlé, & avec qui nous avons soupé la veille, vint nous demander si nous avions une grande envie de voir Sa Majesté. Nous lui répondimes que dans un pays si éloigné de l'Europe, nous ne pouvions pas recevoir un plus grand honneur que celui d'être ad-

mis.

mis à
Mon
perm
de pa
aux c
d'inte
ces d
troisi
pereu
nous
& de
tes ju
fimes
& un
genou
yant
trône
par la
tant p
ensem
avoit
tion q
de Sa
dimes
avons
voit é
Peters
fitôt a
retabli
moigne
combis
Nous
à venir
manda
nos ha
dimes c

mis à présenter nos respects à un si puissant Monarque. Il revint aussi-tôt après avec la permission que l'Empereur nous accordoit de paroître en sa présence, & avec ordre aux deux Jésuites de nous suivre en qualité d'interprètes. Ainsi nous marchames entre ces derniers, & l'on nous conduisit dans une troisième cour, & de là dans une salle où l'Empereur étoit assis sur son trône. En y entrant nous fûmes obligés de fléchir les genoux, & de nous courber à trois reprises différentes jusqu'à terre. Nous nous relevames, & fîmes encore la même ceremonie une seconde & une troisième fois, & nous demeurâmes à genoux le corps droit. L'Empereur nous ayant ordonné de nous approcher de son trône, un des Chambellans nous conduisit par la main à sa gauche, & les Jésuites s'étant placés à la droite, nous nous mîmes tous ensemble à genoux sur des carreaux qu'on avoit placés là exprès. La première question que nous fit l'Empereur, fut sur la santé de Sa Majesté Czarienne, à quoi nous repondîmes, par le moyen des Jésuites, que nous avions appris à Moscou que Sa Majesté avoit été indisposée depuis notre départ de Petersbourg; mais que nous avions reçu aussitôt après l'agreable nouvelle de son parfait retablissement. L'Empereur nous ayant témoigné la joie qu'il en avoit, nous demanda combien nous avions été de tems en chemin. Nous lui dîmes que nous avions mis 15 mois à venir de Petersbourg à Pekin. Il nous demanda de plus si nous n'avions pas froid dans nos habits étroits & courts. Nous lui repondîmes que nous ne trouvions pas le froid fort

incommode à la Chine, accoutumés que nous étions à celui de Moscovie, qui est beaucoup plus rude; que d'ailleurs nous pouvions nous en garentir avec de bonnes fourures. L'Empereur commanda sur cela à un de ses Chambellans d'aller chercher deux robes de satin doublées de peaux de renards blanches, & ce Chambellan, avec un autre, nous les mit par-dessus nos habits par ordre de Sa Majesté, que nous remerçiames en faisant une profonde révérence, & nous prosternant jusqu'à terre. L'Empereur nous ordonna ensuite de mettre nos gands, à quoi nous obéimes. Après que nous eûmes demeuré quelque tems dans cette posture, il voulut que le Medecin lui tatât le poux, & lui en dit son sentiment. Celui-ci ayant répondu qu'il croyoit que Sa Majesté étoit en parfaite santé, elle parut satisfaite, & nous permit de nous lever, & de nous retirer dans l'appartement du Chambellan, où nous avions été avant l'Audience. Peu de tems après l'Empereur nous envoya quelques ragouts de sa table, savoir du mouton bouilli, des poulets rotis, des oies, des cannes, &c. qu'on nous servit tous coupés en petits morceaux. Le second service consistoit dans un plat de poisson accommodé avec de la viande en hachis. Il y avoit aussi pour chacun de nous un peu de ris bouilli dans une tasse de la Chine, avec de petits gateaux remplis de fruits. Pendant que nous étions à table avec le Chambellan, & les deux Jesuites, un valet de Chambre de l'Empereur vint nous dire que Sa Majesté lui avoit ordonné de nous recommander de faire bonne chere, & de s'informer comment nous

avions
voyés
singul
& nou
nous
toit
voit
que n
avons
à tenir
font q
Après
notre
du Pa
Pere I
ordonn
„ sté l
„ de l
„ Mos
„ étran
„ rope
„ conf
„ du p
„ bara
„ gera
„ com
mes pa
reçûme
des de
part d
posé d
differe
fraîche
L'Emp
mande
rions n

avons trouvé les mets qu'il nous avoit envoyés. Nous le remerciâmes de la grace singuliere que l'Empereur nous faisoit, & nous louâmes beaucoup la chere qu'on nous avoit fait, (comme elle le meritoit effectivement) qu'au reste il pouvoit rendre témoignage à Sa Majesté que nous mangions avec grand appetit. Nous avons cependant eu d'abord allés de peine à tenir les fourchettes de la Chine, qui ne sont que de petits batons d'ivoire tournés. Après-diné on nous permit de retourner à notre logis; mais avant que nous sortissions du Palais, l'Empereur envoya chercher le Pere Dominique Parennin, François, & lui ordonna de nous dire ce qui suit. „ Sa Majesté l'Empereur de la Chine, & premier Roi de l'Univers, fait savoir aux Ambassadeurs Moscovites qu'elle est instruite qu'ils sont étrangers dans les Etats si éloignés de l'Europe, & qu'ils ne sont point au fait par consequent des coutumes, & du langage du pays; mais que cela ne doit pas les embarrasser, parce que Sa Majesté les protégera, non pas comme des étrangers, mais comme ses propres enfans. ” Nous ne fûmes pas plutôt arrivés chés nous que nous reçûmes la visite d'un autre Chambellan, & des deux Jesuites qui nous apportoient de la part de l'Empereur, un present de fruits composé d'un melon très-delicieux, & de trois différentes sortes de raisins, & de groseilles fraîches, le tout d'un goût fort delicat. L'Empereur leur avoit ordonné de nous demander, en même tems, si nous conserverions notre habillement pendant que nous se-

rons

rions dans son Royaume, ou si nous nous habillerions à la Chinoise. Nous leur répondîmes que nous laissions cela à la volonté de l'Empereur, & le Chambellan lui ayant rendu compte de notre réponse, ce Prince nous le renvoya aussitôt avec deux paires d'habits de la Chine, des bonnets, des chemises, des bas, & des bottes, ajoutant qu'il nous prioit de nous en servir. L'un des habits étoit doublé de peaux de renards, & l'autre de zibelines très proprement cousues ensemble, & si blanches, qu'on auroit eu de la peine à les distinguer de l'hermine.

Le 14 nous reçûmes une autre visite du Gentil-homme, dont on a déjà parlé, qui nous conduisit au Palais, où l'Empereur nous fit demander, si nous avions dessein d'envoyer quelques curiosités de son pays à Sa Majesté Czarienne. Nous repondîmes, qu'étant arrivés depuis si peu de tems, nous n'avions pas eu le loisir de voir beaucoup de raretés, & que nous ne doutions pas que le Roi notre Maître ne fut fort aise d'en avoir quelques-unes, si nous savions où les trouver. Surquoi l'Empereur nous fit dire, que si nous voulions lui donner une liste de ce que nous souhaitions, on nous le fourniroit à ses dépens. Nous repliquâmes que le cabinet du Czar étoit déjà rempli de toutes les curiosités, de l'Europe; mais qu'il y en avoit très-peu ou point du tout de la Chine, qu'ainsi ne connoissant pas même ces dernières, nous regarderions comme ce qui seroit de meilleur goût, ce que Sa Majesté jugeroit à propos de lui envoyer par nous. Vers le midi nous retournâmes à notre logis, où le

mê-

même
dire,
nous
pour
dome
jours
une f
tons,
na qu
dénom
auroit
On pl
Lorsq
tes, je
rer un
en d'e
Il reg
ce qu'
ble à
vû le c
me dic
ble d'e
somme
expres
avois
la, ma
mais il
pressen
pouro
ne, &
voulut
une he
cher le
Je le d
nous p
chose

même Gentilhomme vint aussitôt pour nous dire, que l'Empereur avoit ordonné qu'on nous fournit des lits, deux mulets de selle pour notre usage, & des chevaux pour nos domestiques, qu'on devoit changer tous les jours: de plus on nous assigna pour un mois une somme d'argent, avec quelques moutons, du ris, & du fourage, & l'on ordonna qu'il y auroit chaque jour un Mandarin dénommé pour nous tenir compagnie, qui auroit soin que nous ne manquassions de rien. On placa aussi une sentinelle à notre porte. Lorsqu'on nous eut laissé seuls avec les Jesuites, je priai le Pere François de me procurer un poële de Porcelaine, s'il y avoit moyen d'en trouver à *Pekin* pour de l'argent. Il regarda d'abord cela comme difficile, parce qu'on n'avoit jamais rien fait de semblable à la Chine; cependant quand il eut vû le dessein qu'il me pria de lui montrer, il me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fut impossible d'en faire faire un exprès: mais que personne n'oseroit l'entreprendre sans un ordre exprès de l'Empereur. Je lui dis que je n'avois pas d'importuner Sa Majesté pour cela, mais seulement d'en acheter un tout fait: mais il me repliqua que l'Empereur l'avoit expressément chargé de savoir de nous ce qu'il pourroit être du goût de Sa Majesté Czarienne, & quelque chose que nous fissions, il voulut en aller informer la Cour. Il revint une heure après, avec un Mandarin, chercher le dessein que l'Empereur vouloit voir. Je le donnai, & ce Prince nous fit dire de ne nous pas embarrasser davantage pour une chose qu'on ne vendoit pas dans ses Etats.

qu'il

qu'il vouloit envoyer un Mandarin avec le dessein que nous avons apporté , dans la Province (a) où se fait la porcelaine , & qu'il lui ordonneroit d'y rester jusqu'à ce que le poële fut fait , & qu'il en feroit alors present au Czar , à qui il l'envoieroit. Il commanda en même tems au Pere Kilian Stumpt , President des Mathematiques , d'en faire un modele de bois qu'on envoya par un Mandarin. Avant son départ , je lui fis present de quelques peaux de Zibellines pour l'engager à faire les choses plus volontiers , & de meilleure grace ; & il me promit qu'il feroit ses efforts pour être de retour à *Pekin* au mois d'Août de l'année suivante. Le 15 l'Empereur me fit dire par l'autre Mandarin , dont j'ai déjà parlé , & qui est aussi Gouverneur de la Tartarie Occidentale , qu'il avoit résolu d'envoyer une Ambassade à Sa Majesté Czarienne , dont il vouloit que je fusse le conducteur , qu'ainsi je me tinsse prêt à partir. Aussitôt après il nomma pour cette Ambassade deux Chinois , & plusieurs Gentils-hommes Tartares , se reservant de nommer encore une autre personne , qu'il ne vouloit declarer que quand elle seroit prête à partir.

L'Empereur alla ensuite prendre le divertissement de la chasse : pour nous nous demeurâmes à *Pekin*. Le 20 Janvier il retourna à *Tchanchienne* , où il demeura quelques jours , après lesquels il revint à *Pekin* pour célébrer le premier jour de l'an , qui arrive chés les Chinois le deuxième de Février.

Tous

(a) Il se fait de la Porcelaine dans les Provinces de Fon-Kien , & de Canton. Mais la meilleure & la plus belle se fait à Kim tel-Kim.

Tous le
dirent à
pour fai
coutume
quer ic
classes d
ont le p
re du l
porte de
assis sur
mens à
que nou
Audienc
dans la f
ques aux
quième.
pas Man
dans la r
même n
premier
magnifiq
gures d'
de lions
sur le de
de petits
ient bro
sont les
divers en
Officiers
Leopard
teurs ès l
la premie
enharnac
bien qu'
du prem
Parmi les

Tous les chefs, & autres Mandarins le rendirent à la Cour, au nombre de dix mille, pour faire à l'Empereur les complimens accoutumés en cette occasion. Il faut remarquer ici qu'il y a à la Chine cinq différentes classes de Mandarins. Ceux du premier rang ont le privilege d'entrer dans la cour interieure du Palais, où ils peuvent voir, par la porte de la salle qui est ouverte, l'Empereur assis sur son trône, & lui faire leurs complimens à genoux avec les mêmes ceremonies que nous fûmes obligés d'observer à notre Audience. Ceux du second rang étoient dans la seconde cour, & ainsi des autres jusques aux derniers qui attendoient dans la cinquième. Le reste des Officiers qui n'étoient pas Mandarins, étoient en grand nombre dans la rue, & rendoient leurs respects de la même maniere. Ils étoient tous, depuis le premier jusqu'au dernier, en habits de satin magnifiques, richement ornés de diverses figures d'or, comme de dragons, de serpens, de lions, & même de payfages. Ils avoient, sur le devant & le derriere de leurs habits, de petits quarrés gravés, dans lesquels étoient brodés differens animaux, & oiseaux qui sont les marques qui servent à distinguer les divers emplois de ceux qui les portent. Les Officiers de guerre avoient des Lions, des Leopards, & des Tigres. Les Lettrés, ou Docteurs ès loix portoient des Paons. Il y avoit dans la premiere cour dix Elephans magnifiquement enharnachés. On nous permit d'y entrer, aussi bien qu'aux Jesuites, comme aux Mandarins du premier rang, & d'y feliciter l'Empereur. Parmi les Mandarins du troisième rang il y

en

avec le
dans la
& qu'il
que le
present
manda
, Pre-
un mo-
ndarin.
de quel-
ager à
le meil-
roit ses
u mois
Empe-
, dont
verneur
oit réso-
esté C-
le con-
partir.
mbassa-
ils-hom-
er enco-
vouloit
partir.
le di-
us nous
etourna
quelques
in pour
ni arrive
Février.

Tous

Provinces
sure & la

en avoit un qui étoit précisément entré ce jour-là dans la centième année, & qui possédoit cette dignité depuis que les Tartares avoient conquis la Chine. L'Empereur lui fit dire par son premier Gentilhomme de la Chambre, qu'il auroit l'honneur d'être admis dans la salle d'Audience, pour y faire son compliment, qu'à son entrée il lui feroit la grace de se lever de son trône, mais qu'il le souvint que ce n'étoit pas à sa personne qu'il rendoit cet honneur, mais à son grand âge. Cette ceremonie finie, l'Empereur reçut plusieurs presens considerables, après quoi il retourna à *Tchanchienne*, où l'on tira le 15 un feu d'artifice, auquel on nous invita, avec tous les autres Européens. Il parut d'abord plusieurs figures de bois qui representoient des hommes. Elles étoient partagées en deux bandes, qui escarmouchoient l'une contre l'autre, avec des fusées, au lieu de flèches. L'une des deux ayant plié, & étant disparue ensuite, les vainqueurs attaquèrent une Ville qui fut battue, & défendue pendant une demie-heure, après laquelle un des bastions, qui étoit rempli de deux ou trois mille fusées, sauta en l'air avec un bruit épouvantable. On vit alors paroître sur le rempart quantité de personne qui en faisoient le tour en remuant leurs épées, pendant que d'autres, qui étoient en bas, tiroient sur eux. Il parut ensuite deux dragons de papier, éclairés d'un grand nombre de chandelles qui étoient dans leurs corps. Ils avoient près de trois brasses de long, & portoient chacun une lanterne à leur gueule. Ils se promenerent de côté & d'autre dans la place;

mais

mais i
ceux c
geans
qu'un
assiége
par de
reussem
parure
qu'au p
obligés
& le se
droit c
côtés p
étant p
tribuoi
Pendan
envoya
le trou
en avoi
Emper
mille an
L'Em
ne s'ap
signifie
reur de
que 6
Tartare
glorieu
la Chin
testines
mourir
Prince
d'appl
ou *Am*
chi gou
ment,

mais ils disparurent bientôt, aussi-bien que ceux qui défendoient la Ville, que les assiegeans continuerent de battre, jusqu'à ce qu'un second bastion s'aita aussi en l'air. Les assiegés & les assiegeans ayant été remplacés par des troupes fraîches, on poussa vigoureuusement l'attaque. Les deux Dragons reparurent aussi, & firent le même manège qu'auparavant; mais enfin les assiegés furent obligés de se rendre. Ils disparurent donc, & le feu se termina de cette maniere. L'endroit où on le tira étoit éclairé de tous côtés par plusieurs milliers de lanternes, qui étant peintes de diverses couleurs, ne contribuoient pas peu à la beauté du spectacle. Pendant qu'on tiroit le feu, l'Empereur nous envoya demander plusieurs fois comment nous le trouvions. Les Jesuites nous dirent qu'on en avoit tiré un semblable en presence des Empereurs régnans, il y avoit environ deux mille ans, sans le moindre changement.

L'Empereur qui est aujourd'hui sur le trône s'appelle *Kambi*. *Xunchi* son pere (qui signifie regne fortuné) fut proclamé Empereur de la Chine en 1644, n'ayant encore que 6 ans. Il étoit fils de *Tsunte* Roi des Tartares, qui mourut dans l'expédition glorieuse qu'il avoit entreprise pour délivrer la Chine des divisions, & des dissensions intestines qui la ravageoient. *Tsunte* avant de mourir nomma son frere tuteur du jeune Prince, & il remplit cette charge avec tant d'applaudissement, qu'on le nomma *Amaban* ou *Amarang*, qui signifie Pere Royal. *Xunchi* gouverna ensuite par lui-même fort sagement, & rendit la paix & la tranquillité à la

la Nation. Il fut le chef de la race Tartare qui regne aujourd'hui dans la Chine, & que les Chinois appellent *Taycin* ou *Tayoin* (grande pureté,) parce que les Tartares furent envoyés, à ce qu'ils disent, par le ciel, comme un déluge, pour laver le sang innocent qui avoit été repandu, & pour éteindre le feu des discordes intestines. *Xunch* ayant été attaqué dans la vingt-neuvième année de son âge, d'une maladie qu'il sentit lui devoir être mortelle, fit venir ses enfans & après leur avoit dit que sa fin étoit proche, il leur demanda lequel d'entr'eux se croyoit assés de force pour soutenir le poids du nouvel Empire qu'il avoit conquis. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son Pere de disposer de sa Couronne comme il le jugeroit à propos; mais *Kambi* qui étoit le plus jeune, n'ayant encore que 9 ans, se jetta au pied du lit de son Pere, & lui dit avec beaucoup de fermeté, & de résolution: Mon Pere je me crois les épaules assés fortes pour porter le fardeau du gouvernement, au cas que nous ayons le malheur de vous perdre. J'aurai continuellement devant les yeux les exemples de mes ancêtres, & predecesseurs, & j'attacherais avec soin de gouverner la Nation de maniere qu'elle ait tout sujet de se louer de moi. Ces paroles firent tant d'impression sur l'esprit de l'Empereur, qu'il declara ce Prince son successeur, à l'exclusion de son frere aîné, lui donnant pour tuteurs quatre personnes, sur l'avis desquels il devoit gouverner. La première année du Regne de *Kambi* revient à l'an

1662
 preced
 ner pa
 tendre
 traordi
 de vin
 fuir l'e
 femme
 ne l'at
 jour.
 heures
 expedi
 reste d
 arts lib
 leur
 a fait d
 l'Astro
 autres
 Peres
 & Ant
 est en é
 vres, le
 & les
 a eu d
 pour la
 de son
 tir de
 lors da
 qu'il e
 marcha
 re nom
 Tartari
 toujou
 pas tan
 mer se
 tirer,

1662 de Jesus-Christ, & à une partie de la
precedente. Il commença en 1666 à gouver-
ner par lui-même, & donna dès les plus
tendres années des preuves d'une force ex-
traordinaire de corps & d'esprit. Il s'abstint
de vin & de femmes, & eut grand soin de
éviter l'oïfiveté, & quoiqu'il ait pris plusieurs
femmes, suivant la contume du pays, à pei-
ne l'at-t-on jamais vû avec elles pendant le
jour. Il emploie la matinée, depuis quatre
heures jusqu'à midi, à lire les placets, & à
expedier les affaires d'Etat, & consacre le
reste du jour aux exercices militaires, & aux
arts liberaux. Il donne néanmoins la meil-
leure partie de son tems à ces derniers. Il
a fait de grands progrès dans l'Arithmetique,
l'Astronomie, la Geometrie, la Musique & les
autres sciences par le moyen des instructions des
Peres Ferdinand Verbiest, Thomas Pereira,
& Antoine Thomas Jesuites; ensorte qu'il
est en état d'examiner les Chinois sur leurs li-
vres, les Tartares sur les exercices militaires,
& les Europeens sur les Mathematiques. Il
a eu dès sa jeunesse beaucoup d'inclination
pour la chasse; mais dans le commencement
de son Regne, il n'avoit pas le loisir de sor-
tir de *Pekin*, l'Empire n'étant pas encore al-
ors dans une parfaite tranquillité: mais après
qu'il eut assoupi trois ou quatre rebellions il
marcha en 1682 avec un équipage de guer-
re nombreux, où plutôt avec une armée, dans la
Tartarie, pour y chasser, coutume qu'il a
toujours observée depuis tous les ans, non
pas tant pour se divertir que pour accoutu-
mer les Tartares à la fatigue du cheval, à
tirer, à camper, & aux autres exercices mi-
li-

litaires; & pour les empêcher de devenir-feminés, comme les Chinois. Son bonheur, sa penetration & son courage ont paru dans tout leur lustre dans les plus grandes & les plus dangereuses conspirations qu'il a étouffées avant qu'elles eussent pû causer aucun trouble dans l'Empire. On n'a jamais vû de Gouverneur accusé justement, qui ait échappé à la punition qu'il meritoit. Il est fort humain par rapport au peuple. Il a souvent remis les taxes à des Provinces entieres dans des tems de disette, & a fait distribuer de l'argent & du ris, pour la valeur de plusieurs millions, aux plus indigens. Il est également severe & liberal envers les soldats. Sa severité consiste à les employer continuellement à voyager, ou à chasser; sa liberalité à payer leurs dettes, lorsque leurs appointemens ne suffisent pas, & à leur faire souvent present d'habits pour l'hiver, outre leur habillement ordinaire. Les Marchands surtout, qui commercent avec les Moscovites, reçoivent de frequentes marques de sa bonté, car si quelquefois ils ne sont pas en état de faire leurs paiemens aux tems marqués, il leur fait des avances de ses propres deniers, afin que les Moscovites n'aient pas sujet de se plaindre du retardement, & que le commerce n'en souffre point. Comme il étoit très languissant à *Pekin* en 1717, & que les Marchands Moscovites ne trouvoient point à debiter leurs marchandises, il remit à ceux de ses sujets qui commercoient avec eux, les droits qu'on avoit coutume de lever, ce qui diminua cette année-là ses revenus de dix mille onces d'argent.

Il
a foi
ge a
glori
guer
Teipi
perer
savo
marie
ans,
& pl
ses fi
il s'e
& le
la pl
Vassa
il en
Janvi
l'Em
d'aut
de fa
Il les
les d
meur
tes,
Po
le lo
attach
a sou
„ fir
„ le
Il a l
il a t
& il
nées
une
To

Il estime beaucoup les gens de lettres, il a soin néanmoins qu'ils ne soient point à charge au peuple. Tout cela rend son Regne si glorieux, que les Chinois, pour le distinguer des précédens, lui donnent le nom de *Teiping*, qui signifie grande tranquillité. L'Empereur regnant, autant que nous l'avons pû savoir à la Cour, a 19 fils & 12 filles tous mariés, excepté deux fils, dont l'un a 13 ans, & l'autre 12. Il lui est mort trois fils, & plusieurs filles. Il a marié plusieurs de ses filles en Tartarie, & entr'autres moyens, il s'est servi de celui-là pour attirer les Rois & les Princes Tartares dans ses intérêts, & la plupart sont effectivement aujourd'hui ses Vassaux. Il est surprenant de voir combien il en arrive tous les ans à Pekin au mois de Janvier & de Février, pour complimenter l'Empereur au sujet de la nouvelle année; d'autant plus qu'il y en a qui sont obligés de faire pour cela 50 ou 60 jours de marche. Il les reçoit tous avec beaucoup de politesse, les défraie pendant tout le tems qu'ils demeurent à Pekin, & leur fait present de vestes, de robes, & d'autres habits.

Pour ce qui regarde la religion, on peut le louer avec justice de n'avoir pas été fort attaché à l'idolâtrie pendant sa jeunesse. Il a souvent dit aux Jesuites: "Ce n'est pas le firmament ni les étoiles que j'adore, mais le Dieu vivant du ciel, & de la terre." Il a lû grand nombre de livres des Chrétiens, il a toléré leur religion dans son Empire, & il leur donna même, il y a quelques années, quinze mille onces d'argent pour bâtir une Eglise. Mais maintenant qu'il est plus

deveniré-
bonheur,
paru dans
des & les
il a étouf-
ser aucun
jamais vû
, qui ait
oit. Il est
ple. Il a
nces entie-
fait distri-
valeur de
ns. Il est
s les sol-
loyer con-
sser; sa li-
sque leurs
à leur fai-
hiver, ou-
Les Mar-
avec les
ntes mar-
fois ils ne
mens aux
nces de ses
Moscovites
u retarde-
ffre point.
Pekin en
covites ne
marchandi-
i commer-
voit cou-
te année-
'argent.

avancé en âge , ses femmes l'ont engagé à s'attacher au culte des idoles , pour en obtenir une longue vie. (a) Il paroît cependant l'avoir plutôt fait par complaisance pour elles, que par aucune confiance qu'il ait dans leurs Dieux. Les Chrétiens n'ont pourtant pas sujet de se plaindre d'aucun mauvais traitement de sa part , quoiqu'ils souffrent beaucoup de peines & de persécutions de celle des principaux du Royaume , qui tâchent de détruire la Religion Chrétienne dans tout l'Empire.

En 1712 , il s'éleva une furieuse tempête contre les Chrétiens , & l'on forma contre eux une terrible accusation. L'Empereur renvoya l'affaire à son conseil qui rendit l'arrêt suivant : *Nous ne trouvons point dans cette accusation de matiere suffisante pour former un jugement.* Cette sentence ayant été présentée à l'Empereur , il la confirma , & arrêta par là toutes les procédures qu'on auroit pu faire , & mit fin à la persécution , qui après tout , a tourné à l'avantage des Chrétiens.

(a) La Gazette du 24 Juin 1724 nous apprend qu'il est mort à Peking le 20 Decembre 1722 , âge de 69 ans 7 mois 22 jours après avoir regné près de 62 ans , & que son quatriéme fils Von-Tchim âge de 40 ans lui a succédé.

Fin du Journal du Voyage de Laurent Lange.

et engagé à
pour en obte-
pendant
pour elles,
dans leurs
n't pas sujet
aitement de
coup de pei-
s principaux
uire la Reli-
ire.

use tempête
orma contre
l'Empereur
i rendit l'ar-
nt dans cette
former un
té présentée
c arrêta par
oit pu faire,
près tout, a

prend qu'il est
9 ans 7 mois 22
e son quatrié-

cent Lange.



